

ROBERT
HEINLEIN

L'Enfant tombé
des étoiles



Science-fiction



R.A. Heinlein

L'Enfant tombé des Etoiles

(The star beast, 1954)

Traduction de Régine Vivier, Pierre-Paul Durastanti



Robert Anson Heinlein (1907-1988) est l'auteur de quelques-uns des plus grands classiques de la science-fiction de l'âge d'or : l'immense Histoire du futur, Starship Troopers, En terre étrangère ou encore Révolte sur la lune.

1

La folle journée de LummoX

LummoX s'ennuyait et il avait faim. Ce dernier état n'avait rien que de très normal ; les créatures de l'espèce de LummoX étaient toujours disponibles pour une collation, même à la suite d'un repas copieux. S'ennuyer était moins courant, et découlait du fait que son copain et complice, John Thomas Stuart, ne s'était pas montré de la journée, ayant préféré s'éclipser en compagnie de sa petite amie Betty.

Un simple après-midi est vite passé ; LummoX savait prendre sa solitude en patience. Mais les symptômes et leur signification lui étaient bien connus : John Thomas avait atteint l'âge où il consacrerait de plus en plus de temps à Betty – ou toute autre personne du même sexe – et de moins en moins à LummoX ; puis viendrait une longue période pendant laquelle il se ferait presque absent ; enfin surgirait un John Thomas tout nouveau qui, peu à peu, grandirait suffisamment pour devenir un compagnon de jeu appréciable.

Cycle aussi nécessaire qu'inévitable, l'expérience le lui avait appris. Cependant, la perspective immédiate était d'un ennui mortel. Il traîna sans but de-ci de-là dans l'arrière-cour de la maison des Stuart, en quête du moindre truc – sauterelle, rouge-gorge, n'importe quoi – qui vaille la peine d'être contemplé. Une fourmière retint son attention, ce qui tua bien une demi-heure. Les insectes paraissaient déménager : une longue colonne traînait de

petites larves blanches, tandis que la colonne opposée revenait en chercher davantage.

Puis, à bout d'observations sur la faune locale, il regagna ses pénates. Son pied numéro sept écrasa la fourmilière sans qu'il y prenne garde. Son domicile, juste assez grand pour lui permettre de s'y faufiler à reculons, se trouvait être le premier d'une rangée de constructions dont la taille allait décroissant, pour finir, à l'autre extrémité, par une sorte de niche à peu près suffisante pour abriter un chihuahua.

Six balles de foin s'empilaient à l'extérieur de son refuge. LummoX en arracha une petite touffe qu'il mâchonna paresseusement. Il se priva d'une seconde bouchée, de peur que son larcin n'apparaisse s'il prélevait une plus grande quantité de foin. Rien ne l'empêchait d'avaler la balle entière, sinon la certitude que John Thomas le gronderait, voire irait jusqu'à refuser pendant une semaine ou plus de le gratter avec le râteau du jardin. Le règlement de la maison lui interdisait toute nourriture autre que les pousses d'herbe, hormis ce qui se trouvait dans sa mangeoire. D'ordinaire, LummoX obéissait : il détestait les disputes, et recevoir des reproches lui valait un sentiment d'humiliation.

En outre, il n'avait pas envie de foin. Il en avait déjà eu pour son dîner la veille, il en aurait encore le soir, et le lendemain soir. Non, il lui fallait un mets plus substantiel et savoureux. À petits pas, il se dirigea vers la clôture qui séparait l'arrière-cour du jardin, passa la tête par-dessus et contempla les roses de Mrs Stuart. Cette séparation toute symbolique marquait une limite absolue. Quelques années auparavant, LummoX l'avait franchie pour déguster un bout de rosier – oh ! juste un minuscule échantillon, un simple amuse-gueule – mais Mrs Stuart en avait fait une telle histoire que, même à présent, il n'aimait pas du tout y songer. Avec un frisson, il se recula en toute hâte.

Il lui revint en mémoire l'existence de quelques plants de rosiers n'appartenant pas à Mrs Stuart – donc, en déduisait-il, à personne. Ces rosiers se trouvaient dans le jardin des Donahue, qui habitaient la porte à côté. Un chemin existait, menant à ces rosiers « sans propriétaires ». LummoX y avait déjà pensé.

La propriété des Stuart était ceinte d'un mur en béton haut d'environ trois mètres. Il n'avait jamais, jusqu'alors, tenté de le

franchir, même s'il en avait grignoté le faîte çà et là. Or, dans le fond, une brèche s'y ouvrait par où passait le fossé de drainage, brèche qu'obstruait une barrière en bois massif assemblée par d'énormes vis. Les poutres verticales étaient fichées dans le fossé, et l'entrepreneur avait assuré à Mrs Stuart que l'ouvrage opposerait un obstacle infranchissable à Lummo, à un éléphant et à tout animal doté d'une croupe trop large pour se faufiler par les intervalles.

L'entrepreneur se faisait des illusions, et Lummo ne l'ignorait pas. Mais on ne lui avait pas demandé son avis. John Thomas s'était aussi abstenu d'exprimer son opinion, mais la vérité avait paru l'effleurer, et il avait interdit à son compagnon, avec la dernière énergie, d'abattre la barrière.

Lummo avait obéi. Il en avait prélevé une bouchée, mais, comme le bois trempait dans un liquide qui lui donnait un goût abominable, il avait préféré s'abstenir de renouveler l'expérience.

Mais, après tout, il ne se sentait pas responsable des dégâts causés par les éléments naturels. Or, trois mois plus tôt, il avait remarqué que les pluies de printemps avaient creusé le fossé, descellant deux des poutres dont la base ne faisait plus qu'effleurer le lit asséché. Après plusieurs semaines de réflexion, il avait découvert qu'une simple poussée suffisait à écarter ces deux supports. Une poussée un peu plus forte ouvrirait sans doute un passage assez grand – sans abattre la barrière.

Lummo se baissa pour vérification : le dernier orage n'avait rien arrangé. L'une des poutres tenait en suspension plusieurs centimètres au-dessus du sol sablonneux, et sa voisine l'effleurait à peine. Avec le sourire idiot d'un pantin de chiffon, prudemment, délicatement, il glissa la tête dans l'intervalle, et poussa tout doucement.

Dans un bruit de bois brisé, la résistance se relâcha soudain. De surprise, Lummo retira la tête pour regarder. Les boulons fixant l'une des deux poutres verticales à la barre horizontale supérieure avaient cédé, et le morceau de bois pivotait désormais sur un axe formé par la barre inférieure. Il gloussa in petto. Dommage, en vérité, mais qu'y faire ? Nul doute que John Thomas en serait contrarié – mais, d'ici là, un passage s'ouvrait dans la barrière. Il baissa de nouveau la tête, tel un rugbyman en mêlée, et donna, au ralenti, la poussée finale. Des bruits divers s'ensuivirent, de bois

torturé et, plus aigus, de boulons arrachés, mais LummoX ne voulut rien entendre : il se trouvait à présent du bon côté, celui de la liberté.

Il s'immobilisa, se cabra telle une chenille, soulevant les pattes numéro un et trois, puis deux et quatre, et regarda à l'entour. C'était décidément très agréable de sortir ; il s'étonnait de ne l'avoir pas fait plus tôt. Il y avait longtemps que John Thomas ne l'avait emmené en balade, ne serait-ce que pour une brève promenade.

Il regardait encore à la ronde, en reniflant l'air de la liberté, lorsqu'un personnage des plus désagréable le chargea en aboyant furieusement. LummoX le reconnut. Il s'agissait d'un mastiff énorme et musclé qui courait le voisinage sans entrave ; ils avaient souvent échangé des insultes à travers la barrière. Il n'avait rien contre les chiens : au cours de sa longue association avec la famille Stuart, il en avait côtoyé certains qui s'étaient avérés de bonne compagnie en l'absence du John Thomas de service. Ce cabot-ci – qui se prenait pour le maître du quartier, tyrannisait ses congénères, terrorisait les chats et ne cessait de le défier pour qu'il sorte se battre en chien –, c'était une autre histoire.

LummoX lui sourit néanmoins, ouvrit grand la gueule et, d'un zozotement de fillette, gratifia le mastiff d'un épithète gratiné. L'autre en resta bouche bée. Il y avait de fortes chances pour qu'il n'ait rien compris de ce qu'il venait d'entendre, mais il ne se sentait pas moins insulté. Reprenant ses esprits, il repartit à l'assaut. Il s'époumonait plus que jamais et sautillait autour de son adversaire en l'attaquant par les flancs pour essayer de lui mordiller les pattes, puis il battait en retraite et recommençait.

Toujours cabré, LummoX ajouta à sa remarque initiale une assertion, exacte, sur la lignée du chien et une, inexacte, sur ses mœurs, afin d'entretenir sa rage. La septième charge du mastiff emmena celui-ci tout près de l'endroit où la première paire de pattes de LummoX aurait reposé s'il n'avait été dressé sur son arrière-train. Et LummoX, baissant soudain la tête, frappa tel un crapaud sa mouche de proie : ouvrant la gueule encore plus grand, il goba l'importun.

Pas mauvais, décida-t-il tout en mâchant et en avalant. Pas mauvais du tout... et le collier croquait sous la dent. Il envisagea de regagner son arrière-cour, à présent qu'il avait dégusté sa collation,

et de faire comme s'il n'avait jamais franchi la barrière. Mais ces rosiers sans propriétaire étaient toujours là... et John Thomas s'emploierait sans nul doute à l'empêcher de ressortir de sitôt. Il longea donc le mur du fond du jardin des Stuart et, après en avoir contourné l'extrémité, s'introduisit chez les Donahue.

John Thomas Stuart, onzième du nom, rentra peu avant le dîner, après avoir ramené chez elle Betty Sorenson. Il remarqua bien, en atterrissant, que son compagnon favori n'était pas en vue, mais supposa que ce dernier avait regagné son local. Ses pensées n'étaient d'ailleurs pas tournées vers Lummo, mais vers cette évidence séculaire que le comportement féminin ne relève en rien de la logique, du moins telle que l'entend le sexe fort.

Il projetait d'entrer à l'Institut de technologie. Betty voulait qu'ils s'inscrivent ensemble à l'université de l'État. Il avait fait remarquer qu'il ne pourrait pas y suivre les cours dont il avait besoin ; elle avait soutenu la position contraire, allant jusqu'à se référer au programme pour appuyer son point de vue. John l'avait réfuté, affirmant que l'important n'était pas la matière enseignée, mais le professeur. La discussion s'était embourbée lorsque Betty avait refusé d'admettre qu'il faisait autorité en la matière.

Il avait distraitement détaché les courroies de fixation de son héliodorsal et rangeait l'appareil dans le couloir lorsque sa mère surgit devant lui :

— John Thomas ! Où est-ce que tu étais *encore* ?

Quel faux pas pouvait-il bien avoir commis ? Ce « John Thomas » dont on le gratifiait était de mauvais augure. John, Johnnie, voire « Johnnie Boy », telle était l'appellation normale. Mais « John Thomas » était d'ordinaire synonyme de mise en accusation, de procès et de condamnation par contumace.

— Heu ! Mais je te l'ai dit au déjeuner, maman. En balade avec Betty. On a volé jusqu'à...

— Il s'agit bien de ça ! Tu sais ce qu'il a fait, ce monstre ?

Lummo, donc. Pourvu que ça ne concerne pas le jardin maternel ! Lum s'était peut-être contenté de renverser une fois de plus son propre local. Dans ce cas-là, maman se calmerait vite. On ferait mieux de lui en bâtir un neuf, plus spacieux...

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec précaution.

— Que se passe-t-il ? Que ne se passe-t-il pas ! John Thomas, cette fois, j'exige que tu t'en débarrasses ! La coupe est pleine !

— Ne dramatiser pas, maman, dit-il vivement. On ne peut pas se défaire de Lum. Tu l'as promis à papa.

Elle ne répondit pas directement.

— Avec la police qui appelle toutes les dix minutes, et cette bête énorme et redoutable qui se déchaîne...

— Hein ? Une minute, maman, tu permets ? Lum n'est pas dangereux ; il est doux comme un agneau. Que s'est-il passé ?

— Tout, et bien pis !

Il lui arracha peu à peu certains détails. LummoX était sorti prendre l'air ; ça, au moins, c'était clair. John Thomas espéra, sans grande conviction, que son compagnon n'avait trouvé ni fer ni acier au cours de sa balade ; ces métaux avaient un effet explosif sur son métabolisme. Lorsqu'il avait dévoré cette Buick d'occasion...

La voix de sa mère interrompit le cours de ses pensées.

— ... quant à Mrs Donahue, elle est tout simplement folle de rage.

Et on le serait à moins ! Ses roses de concours...

Oh ! Oh ! l'affaire était grave. John essaya de se remémorer le montant exact de ses économies. Il devrait aussi présenter des excuses et songer aux moyens d'amadouer la vieille harpie. En même temps, il lui faudrait enguirlander LummoX ; on l'avait prévenu à propos des roses et il n'avait aucune excuse.

— Écoute, maman, je suis terriblement désolé. Je sors immédiatement mettre un peu de plomb dans cette cervelle épaisse. Une fois que j'en aurai fini avec lui, il n'osera plus éternuer sans ma permission.

Il entreprit de contourner sa mère.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Hein ? Je sors dire deux mots à Lum, bien sûr. Quand je lui aurai mis les points sur les...

— Ne sois pas stupide. Il n'est plus là.

— Hein ? Où est-il, alors ?

John Thomas reformula aussitôt une prière intérieure pour que Lum n'ait pas trouvé *trop* de ferraille à se mettre sous la dent. L'histoire de la Buick n'était pas vraiment sa faute, et de toute façon la voiture appartenait à John Thomas, mais...

— Va savoir ! Selon le commissaire Dreiser...

— La *police* le recherche ?

— Tu l'as dit, jeune homme. La patrouille de sûreté au complet l'a pris en chasse. Le commissaire Dreiser voulait que je descende en ville pour le ramener, mais j'ai répondu qu'on aurait besoin de toi pour maîtriser ce monstre.

— Voyons, maman, Lummox t'aurait obéi. Comme d'habitude. Pourquoi est-ce que Mr Dreiser l'a conduit en ville ? Il sait bien que Lum ne se trouve bien qu'ici. Le pauvre petit est craintif : il n'aimerait pas...

— Pauvre petit, en vérité ! On ne l'a pas *conduit* en ville.

— Mais tu viens de me le dire.

— Je n'ai rien dit de tel. Si tu restais tranquille, je pourrais peut-être te mettre au courant.

Apparemment, Mrs Donahue avait surpris Lummox alors qu'il en était seulement à son quatrième ou cinquième rosier. Faisant preuve de beaucoup de courage, et de peu de bon sens, elle s'était précipitée, armée d'un balai, pour lui taper sur la tête avec force cris. Elle n'avait pas subi le même sort que le mastiff, alors qu'il aurait pu l'engloutir en un seul morceau. Il avait un sens des convenances aussi poussé que celui de n'importe quel chat domestique. Les gens ne se mangeaient pas ; en fait, ils se montraient presque toujours amicaux.

Vexé, il s'était traîné lourdement hors du jardin, l'air boudeur.

On l'avait signalé à environ trois kilomètres de là, et une demi-heure plus tard. Les Stuart habitaient un faubourg de Westville qu'une étendue rurale séparait du centre urbain. Mr Ito possédait dans cet intervalle une petite ferme où il produisait à petite échelle des légumes pour la table des gourmets. Il n'avait apparemment pas identifié ce qu'il avait découvert en train d'arracher et d'engloutir ses plants de choux. La résidence prolongée de Lummox dans le voisinage n'était certes un secret pour personne, mais Mr Ito ne portait nul intérêt aux affaires d'autrui, et ne l'avait jamais aperçu auparavant.

Sans plus d'hésitation que Mrs Donahue, il se rua chez lui, en ressortit avec un fusil que lui avait légué son grand-père (une relique de la Quatrième Guerre mondiale, de la catégorie familièrement baptisée « tueur de tanks »), cala l'arme sur un banc

de plantes en pot, et visa LummoX à ce qui aurait été son séant s'il avait été bâti pour la station assise. Le bruit épouvanta Mr Ito, qui n'avait jamais entendu l'arme fonctionner, et la lueur l'aveugla. Quand il cilla et recouvra sa vision normale, sa cible avait disparu.

Il fut facile de déterminer la direction qu'elle avait prise : cette seconde rencontre n'avait pas humilié LummoX dans la même mesure que sa friction avec Mrs Donahue, mais elle l'avait terrifié au point de lui retirer presque toute maîtrise de soi. Concentré sur de belles salades vertes, il faisait face à trois serres appartenant à Mr Ito lorsque le chatouillement du projectile et la détonation à ses oreilles le firent démarrer à grande vitesse, droit devant lui. Son jeu de pattes habituel se développait selon l'ordre 1, 4, 5, 8, 2, 3, 6, 7, et ainsi de suite, ce qui était parfait pour des vitesses se situant entre la marche au ralenti et le trot du cheval. Mais à cette seconde précise, il détala au triple galop, alternant le déplacement des pattes 1 et 2, 5 et 6, avec celui des pattes 3 et 4, 7 et 8.

Il avait traversé les trois serres avant même d'en remarquer la présence, laissant derrière lui une percée suffisante pour livrer passage à un camion de tonnage moyen. Droit devant lui, à quatre kilomètres de distance, s'étendait Westville. Il aurait mieux valu qu'il fonce dans la direction opposée, vers les montagnes.

John Thomas Stuart écoutait le récit embrouillé de sa mère avec une appréhension croissante. À la mention des serres, il cessa d'évaluer mentalement le montant de ses économies pour commencer à chercher, parmi ses biens personnels, ceux qu'il pourrait convertir en espèces. Son hélidorsal était presque neuf, mais ne suffirait jamais à payer les dégâts. Il se demanda s'il ne pourrait pas tenter de négocier un genre de prêt avec la banque. Une chose était sûre : il ne fallait pas compter sur sa mère, dans sa disposition d'esprit actuelle.

On manquait d'informations suivies sur le reste de l'équipée. Il semblait que, dans sa course, LummoX ait rejoint la nationale menant à la ville. Un routier transcontinental, tout en sirotant son café, s'était plaint à un agent de la circulation d'avoir rencontré une saleté de robot multipode dépourvu d'immatriculation qui avait ignoré tous les marquages au sol. Mais le routier avait utilisé l'histoire comme prétexte à placer une violente diatribe sur les dangers du pilotage automatique, et à souligner le caractère

irremplaçable du conducteur humain à son volant, les yeux grands ouverts, paré à toute éventualité. Le motard de service n'avait pas vu LummoX, étant occupé à déjeuner lors du passage de ce dernier ; il ne fut donc pas impressionné outre mesure par le récit du routier, manifestement de parti pris. Néanmoins, il signala le fait au Centre de contrôle de la circulation à Westville, qui n'y prêta guère plus d'attention, étant pleinement absorbé, au même moment, par le caractère terroriste d'une affaire en cours.

John Thomas interrompit sa mère.

— Est-ce que quelqu'un a été blessé ?

— Blessé ? Je l'ignore. Il y a des chances ! John Thomas, il faut que tu nous en débarrasses le plus vite possible !

Il feignit de n'avoir pas entendu cette dernière assertion. Le moment était d'ailleurs mal choisi pour la discuter.

— Qu'est-il arrivé d'autre ?

Mrs Stuart ne le savait pas au juste. Au sortir d'une bretelle de l'autoroute aérienne, LummoX avait débouché au centre ville. Là, il avait avancé avec lenteur et prudence, déconcerté par la circulation intense et la densité de la foule, pour s'arrêter enfin sur un trottoir roulant qui, n'ayant pas été construit pour supporter une charge concentrée de six tonnes, s'était immobilisé. Des plombs avaient sauté, les courts-circuits s'étaient enchaînés. Le trafic piéton, en pleine confusion, s'était trouvé interrompu à l'heure de pointe, sur une longueur de vingt pâtés d'immeubles du quartier commerçant.

Des femmes avaient hurlé, enfants et chiens ajoutant à l'excitation générale. Les agents avaient tenté de rétablir l'ordre, tant et si bien que le pauvre LummoX avait commis une erreur des plus compréhensibles : l'intérieur du Bon Marché, dont il ne pouvait deviner la façade de verre spécial, lui avait paru l'unique refuge. Le duraglas en était supposé incassable, mais l'architecte ne pouvait prévoir qu'un tel mastodonte le prendrait pour du vide. Ce dernier l'avait donc traversé pour tenter de s'abriter, sans grand succès, dans une chambre à coucher modèle.

John Thomas dut laisser en suspens sa question suivante : un bruit mou, sur le toit, indiquait un atterrissage. Il leva les yeux.

— Tu attendais quelqu'un, m'man ?

— Ce doit être la police. Ils ont dit qu'ils...

— La police ! Seigneur !

— Ne te sauve pas... Tu dois les voir.

— Je ne me sauvais nulle part, répondit John d'un air affligé, tout en appuyant sur un bouton pour déverrouiller l'ouverture du toit.

Un instant plus tard, l'ascenseur poussif stoppa en grinçant et sa porte s'ouvrit : un sergent et un patrouilleur en sortirent.

— Mrs Stuart ? s'enquit cérémonieusement le sergent. À votre disposition, madame. Nous...

Il vit alors John Thomas qui essayait de passer inaperçu.

— Vous êtes bien John Thomas Stuart ?

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, suivez-nous. Vous voudrez bien nous excuser, madame. À moins que vous ne désiriez nous accompagner ?

— Moi ? Oh ! non, je ne ferais que vous gêner.

Le sergent hocha la tête d'un air soulagé.

— À votre convenance. Suivez-nous, jeune homme. Chaque minute compte.

Il attrapa John par le bras. Ce dernier tenta de se dégager.

— Eh ! Qu'est-ce qui vous prend ! Vous avez un mandat d'arrêt, ou l'équivalent ?

Le policier s'immobilisa, parut compter jusqu'à dix, puis déclara en pesant ses mots :

— Jeune homme, je n'ai pas de mandat. Mais si vous êtes le John Thomas Stuart que je cherche – et je pense que c'est le cas –, alors, à moins de vouloir voir l'échappé du ciel ou de l'enfer que vous hébergez connaître une fin dramatique, vous auriez intérêt à fermer votre clapet et à nous suivre sans plus d'histoires.

— Entendu, je viens.

— Parfait. Et tenez-vous tranquille.

John Thomas Stuart obéit sans un mot.

Durant les trois minutes de vol qu'il fallut à l'aéro de patrouille pour atteindre la ville, il essaya de découvrir le pire.

— Heu, monsieur l'officier de patrouille ? Il n'y a personne de blessé, n'est-ce pas ?

— Sergent Mendoza, dit le sergent. J'espère que non. Je n'en sais rien.

La réponse peu engageante laissa John pensif.

— Bon... Lummo est toujours au Bon Marché ?

— C'est son petit nom, LummoX ? Bien petit, pour un tel bestiau ! Non, on l'a délogé de là. Il doit être sous le viaduc de West Arroyo — du moins je l'espère.

Ce dernier mot sonna d'une manière inquiétante.

— Comment ça, vous « l'espérez » ?

— Eh bien, on a commencé par barrer Main Street et Hamilton Street ; puis il a fallu les extincteurs pour le voir déguerpir du magasin. Rien d'autre n'a pu le convaincre de vider les lieux ; les balles se contentent de lui ricocher dessus. Dites, en quoi est la peau de cette bestiole ? En acier trempé ?

— Heu, pas exactement.

La spirituelle hypothèse du sergent Mendoza était plus proche de la vérité que John Thomas ne voulait l'admettre. Mais ce qui l'inquiétait le plus pour l'instant, c'était de savoir si LummoX avait eu l'occasion d'avaler ou non de la ferraille. Après l'ingestion de la Buick, sa croissance avait pris des proportions énormes. En deux semaines, il était passé de la taille d'un hippopotame à ses invraisemblables dimensions actuelles, une progression supérieure à celle qu'il avait effectuée durant la génération précédente des Stuart. Cela l'avait rendu extrêmement maigre ; il ressemblait à une bâche goudronnée tendue sur un échafaudage, avec son squelette parfaitement inhumain pointant sous sa peau. Il avait fallu trois ans d'un régime riche en calories pour lui rendre un aspect décentement potelé. Depuis lors, John Thomas s'était évertué à le tenir éloigné de toute substance métallique, du fer notamment.

— Hmm. Bref, en tout cas, les extincteurs ont réussi à le faire détalier ; il s'est borné à étourdir deux personnes au passage. Après quoi, on a utilisé d'autres extincteurs pour l'aiguiller sur Hamilton Street, en direction de la campagne, où il ne pourrait pas causer trop de dégâts, en attendant qu'on vous trouve. Ça a bien fonctionné, au début. Il n'a guère fait que renverser quelques lampadaires et aplatis quatre ou cinq véhicules de surface. On l'avait poussé jusqu'à Hillcrest, et on espérait vous le ramener, quand il nous a échappé pour enfile le viaduc du chemin de fer, franchir le parapet, et... Mais nous y voilà. Voyez vous-même.

Une demi-douzaine de voitures de police restaient en vol stationnaire au-dessus de l'extrémité du viaduc. Non loin de là tournoyaient quelques aérocar particuliers, ainsi qu'un ou deux

aérobuses. Les véhicules de la Surveillance aérienne les maintenaient à distance respectueuse. Plusieurs centaines de spectateurs à hélicoptère voletaient de-ci de-là, telles de gigantesques chauves-souris, se glissant parmi les autres véhicules, et rendant encore plus malaisée la tâche des représentants de l'ordre. Au sol, la police régulière, renforcée par les agents de la Sécurité d'urgence, porteurs de brassards, tentait de retenir la foule et barrait le viaduc et la route de marchandises qui suivait le fond de l'arroyo que l'ouvrage enjambait. Le chauffeur du sergent Mendoza pilota leur voiture parmi les véhicules en vol tout en parlant dans un micro filtrant fixé sur sa poitrine. Le command-car rouge vif du commissaire Dreiser quitta l'essaim bourdonnant au-dessus de l'extrémité du viaduc et s'approcha d'eux.

Les deux aérobus s'immobilisèrent à quelques mètres l'un de l'autre, une trentaine de mètres au-dessus de l'ouvrage. John Thomas voyait la brèche causée au parapet par le passage de Lummo, mais non Lummo lui-même, caché par le tablier de l'édifice. La porte du command-car s'ouvrit, et Dreiser se pencha à l'extérieur. Il paraissait épuisé, et son crâne chauve luisait de sueur.

— Dites au jeune Stuart de se montrer.

John Thomas baissa sa vitre et passa la tête dehors.

— Me voici, monsieur.

— Ce monstre vous obéit, mon gars ?

— Tout à fait, monsieur.

— J'espère que vous dites vrai. Mendoza ! Posez-le. Laissons-le essayer.

— Bien, chef.

Mendoza parla au pilote, qui dépassa l'extrémité du viaduc, et amorça la descente. Lummo était visible à présent. Réfugié sous le pont, il se faisait tout petit, ou du moins se l'imaginait. John se pencha :

— Lum ! Mon petit Lummie ! Viens vers papa !

La créature se dressa – et, avec elle, le bout du viaduc. Quatre mètres de son buste émergèrent de dessous l'édifice, et Lummo regarda de tous côtés d'un air effaré.

— Ici, Lum. En haut !

Lummo aperçut son ami et sa face se plissa dans un sourire idiot.

Le sergent Mendoza dit d'un ton sec :

— Rapprochez-nous du sol, Slats. Qu'on en finisse.

Le pilote s'exécuta, puis dit d'un ton inquiet :

— Ça devrait suffire, sergent. La bestiole peut se dresser sur son train arrière, je l'ai vue faire.

— Bon, bon.

Mendoza ouvrit la portière et déroula une échelle de corde utilisée à l'ordinaire pour les sauvetages.

— Vous pouvez descendre avec ça, fiston ?

— Sûr !

Avec son aide, John Thomas passa la porte, agrippa l'échelle et se mit à descendre. Arrivé au bout, il se balançait encore à deux mètres au-dessus de LummoX.

— Redresse-toi encore, mon bébé, et aide-moi, lança-t-il.

LummoX souleva une autre paire de pattes du sol et, avec précaution, plaça son large crâne sous le jeune garçon qui y posa les pieds en écartant les bras pour assurer son équilibre. LummoX l'abaissa doucement jusqu'au niveau du sol.

John Thomas sauta à terre et entreprit de l'examiner. Apparemment, le gros balourd ne s'était pas blessé dans sa chute. C'était déjà ça. Une fois à la maison, il vérifierait de plus près.

Pendant ce temps, LummoX se frottait contre son jeune maître en émettant un bruit très proche du ronronnement. John dit sévèrement :

— Méchant, vilain Lummie ! Tu n'es bon qu'à faire du gâchis !

LummoX prit un air gêné. Il baissa la tête jusqu'au sol, leva les yeux vers son ami, et ouvrit une large bouche :

— Je ne voulais pas mal faire, protesta-t-il de sa voix flûtée de fillette.

— Tu ne voulais pas ! Oh, non ! bien sûr, tu ne veux jamais mal faire ! Je vais te fourrer tes pattes de devant dans la gueule jusqu'à ce que tu étouffes ! Je vais te battre comme plâtre et me servir de toi comme d'un tapis ! Pour commencer, privé de dîner. Ah ! vraiment, tu ne voulais pas mal faire !

Le command-car rouge vif s'approcha.

— Tout va bien ? demanda le commissaire Dreiser.

— Bien sûr !

— Parfait ! Voilà le plan : je fais lever l'obstacle, devant nous. Ramenez votre bestiau à Hillcrest, jusqu'au bout du couloir ménagé. Une escorte vous attendra là pour vous accompagner à domicile. Compris ?

— Très bien.

John Thomas s'aperçut que, des deux côtés, la route de l'arroyo avait été bloquée, à l'aide de véritables barricades, formées de tracteurs à l'avant renforcé d'épaisses plaques de blindage, afin d'assurer, le cas échéant, le barrage momentané d'une rue latérale ou d'une place. Ce matériel faisait partie de l'équipement de sécurité standard légalement en usage dans toute agglomération depuis les célèbres émeutes de 91, mais le jeune garçon ne se rappelait pas avoir jamais vu Westville y recourir. C'est alors qu'il commença à comprendre qu'on n'oublierait pas de sitôt cette folle journée.

Néanmoins, il se réjouit que LummoX ait été trop intimidé pour manger les plaques de blindage. Il se prit même à espérer que son protégé avait passé un après-midi trop chargé pour avoir le loisir de manger le moindre métal ferreux. Il se tourna vers lui :

— Ça va, sors ta vilaine carcasse de ce trou. On rentre à la maison.

LummoX s'exécuta avec empressement. Au passage, sa masse fit de nouveau frémir le pont.

— Fais-moi une selle, maintenant.

Le milieu de son corps s'affaissa de cinquante centimètres. Il se concentra, et la surface de sa peau, à l'endroit infléchi, adopta les contours d'un fauteuil.

— Ne bouge plus. Je ne tiens pas à avoir les doigts en marmelade.

LummoX obéit avec un léger frisson, et le jeune garçon, empoignant à pleines mains, pour s'aider, les replis et aspérités de la solide carcasse, monta s'installer dans le siège, tel un radjah partant pour une chasse au tigre.

— Bon. Mets-toi en marche, doucement, vers la route. Non, non ! Fais le tour, idiot ! Remonte, ne descends pas !

Docilement, LummoX pivota sur lui-même et s'éloigna au petit trot.

Deux voitures de police ouvraient la route, deux autres fermaient la marche. Le command-car flamboyant tournoyait au-dessus d'eux

à distance respectueuse. John Thomas s'adossa dans son « fauteuil » et passa son temps à récapituler ce qu'il allait dire, d'abord à Lummo, et ensuite à sa mère. Le premier discours s'annonçait comme le plus facile. Il s'y complut donc, l'embellissant d'épithètes colorées, alors que, pour le second, il butait sur chaque mot.

Le cortège avait couvert la moitié du trajet qui les ramènerait chez les Stuart quand un voltigeur à hélicoptère s'approcha et, ignorant délibérément l'avertissement donné par le projecteur rouge qui s'était allumé sur le command-car, se laissa choir tout droit vers l'énorme bête d'outre-ciel. John Thomas reconnut le style à l'emporte-pièce de Betty avant même d'apercevoir ses traits. Il l'attrapa au moment où elle coupait les gaz.

Le commissaire Dreiser ouvrit sa vitre d'une violente poussée et sortit la tête de son véhicule. Il montrait une belle éloquence lorsque Betty lui coupa la parole :

— Dites donc, monsieur le commissaire ! Quel horrible langage !

Il s'interrompit et regarda mieux.

— Betty Sorenson ?

— Bien sûr. Et je dois dire, *monsieur le diacre*, qu'après toutes ces années où vous m'avez enseigné le catéchisme, jamais de ma vie je n'aurais cru vous entendre...

— Jeune demoiselle, tenez votre langue !

— Moi ? Mais c'est vous qui utilisiez à l'instant les termes les plus...

— Suffit ! J'en ai assez supporté pour aujourd'hui ! Redémarrez-moi cet engin, et allez vous promener plus loin. Ceci est une affaire officielle. Hop, disparaissez !

Elle adressa un clin d'œil à John Thomas et prit un air angélique :

— Mais, monsieur le commissaire, je ne peux pas !

— Hein ? Et pourquoi donc ?

— Je n'ai plus de jus. C'était un atterrissage forcé.

— Betty, arrêtez de me raconter des histoires !

— Moi ? Raconter des histoires ? Voyons, monsieur le diacre !

— Je vais vous expliquer l'évangile, moi ! Si vos réservoirs sont à sec, vous n'avez qu'à descendre de ce bestiau et rentrer à pied. Il est dangereux !

— Lummie, dangereux ? Il ne ferait pas de mal à une mouche ! En outre, vous ne voudriez pas que je rentre seule, à pied ? En pleine campagne ? À la nuit tombante ? Vous me surprenez de plus en plus !

Dreiser bafouilla et claqua sa vitre. Betty se dégagea de son héliodorsal et s'installa dans le siège plus spacieux que Lummox leur avait ménagé sans qu'on le lui demande. John Thomas la regarda.

— Salut, tête de pioche.

— Salut, vieille gourde.

— Je ne savais pas que tu connaissais le commissaire.

— Je connais tout le monde. À présent, tais-toi. J'ai accouru à toute allure, sans me soucier des inconvénients ! Dès que j'ai appris la nouvelle à la radio, je me suis dit que Lummox et toi n'arriveriez jamais à vous tirer d'affaire tout seuls, même en lui laissant, à lui, la plus grosse part du travail. Me voici et je veux tous les détails les plus sordides.

— Bêcheuse.

— Ne perds pas ton temps en compliments, même mérités. C'est l'unique occasion qu'on aura d'échanger quelques mots en privé avant qu'ils commencent à te créer des ennuis. Tu as donc intérêt à te presser.

— Quoi ? Tu te prends pour qui ? Pour une avocate ?

— Mieux que ça : mon esprit n'est pas bourré de précédents rassis, et j'ai gardé toute ma fraîcheur d'invention.

— Eh bien...

Il se sentait mieux depuis que Betty était là. Lummox et lui n'étaient plus seuls face à un monde hostile. Il dévida son histoire, qu'elle écouta, la mine grave.

— Pas de blessés ? demanda-t-elle finalement.

— Je ne crois pas. En tout cas, on ne m'en a pas parlé.

Elle se redressa.

— Bien, dans ce cas, inutile de nous en faire.

— Quoi ? Avec des centaines, peut-être des milliers de dollars de dégâts ? J'aimerais savoir ce que tu appelles des ennuis !

— Des gens amochés. Tout le reste peut s'arranger. On pourrait peut-être déclarer Lummox en faillite personnelle ?

— Hein ? C'est ridicule !

— Si tu trouves ça ridicule, c'est que tu n'as jamais été au tribunal.

— Et toi ?

— Ne change pas de sujet ! Après tout, on a attaqué LummoX avec une arme mortelle.

— Ça ne lui a fait aucun mal. Ça lui a juste un peu roussi la couenne.

— Là n'est pas la question. Il ne fait aucun doute que ça a entraîné chez lui une vive anxiété. Je ne suis pas si sûre qu'il soit responsable de tout ce qui s'est passé ensuite. Tiens-toi tranquille, et laisse-moi réfléchir.

— Ça ne t'ennuie pas trop que je réfléchisse aussi, non ?

— Non, à condition que je n'entende pas grincer les rouages de ton cervelet. Tais-toi.

Le cortège poursuivit sa route jusqu'à la maison Stuart dans le plus grand silence.

Betty donna à John un dernier conseil, lorsqu'ils s'arrêtèrent :

— Ne reconnais rien, *rien*. Et ne signe rien. Si tu as besoin de moi, hurle.

Mrs Stuart ne sortit pas de la maison pour les accueillir.

Le commissaire examina, en présence du jeune homme, la brèche faite à la barrière, tandis que LummoX jetait un coup d'œil par-dessus leur épaule. Puis Dreiser regarda sans mot dire John Thomas tendre une ficelle en travers de l'ouverture.

— Là ! À présent, il ne passera plus.

Le policier se mordit la lèvre.

— Fiston, ça va bien, la tête ?

— Vous ne comprenez pas, commissaire. LummoX !

— Oui, Johnnie.

— Tu vois cette corde ?

— Oui, Johnnie.

— Casse-la, et c'est ton crâne stupide que je casse. Compris ?

— Oui, Johnnie.

— Tu ne ressors plus de ce jardin, plus jamais, sauf si c'est moi qui t'emmène.

— D'accord, Johnnie.

— Promis ? La main sur le cœur ?

— La main sur le cœur.

— Il n'a pas de cœur à proprement parler, expliqua John Thomas, mais un système circulatoire décentralisé. C'est comme si...

— En ce qui me concerne, il peut avoir des pompes rotatives, tant qu'il reste chez lui.

— Il y restera. Il n'a jamais parjuré une main sur le cœur, même s'il n'a ni l'une ni l'autre.

Dreiser se mordilla le pouce.

— Bon, ça va. Pour cette nuit, je laisserai un homme dehors, ici, muni d'un téléphone portatif. Dès demain, on remplacera cette barrière en bois par des barreaux de fer.

John faillit lancer : « Non, surtout pas en fer. » Mais il se ravisa.

— Qu'est-ce qu'il y a ? voulut savoir le commissaire.

— Heu, rien.

— Et tenez-le à l'œil, vous aussi.

— Il ne sortira pas.

— Ça vaut mieux. Vous vous rendez bien compte que vous êtes tous les deux en état d'arrestation ? Mais je n'ai pour l'instant aucun moyen d'enfermer cette monstruosité.

John Thomas ne répondit pas. Il ne s'en était pas rendu compte, mais, à la réflexion, ça paraissait inévitable. Dreiser poursuivit d'une voix radoucie :

— Tâchez de ne pas trop vous en faire. Vous avez l'air d'un bon gars, et tout le monde estimait votre père. À présent, je dois dire deux mots à votre mère. Vous feriez mieux de rester là jusqu'à l'arrivée du garde... et vous pourriez peut-être, heu... le « présenter »... heu... à ce truc-là.

Il jeta à LummoX un regard lourd de soupçons.

John Thomas demeura donc sur place tandis que le commissaire se dirigeait vers la maison. Le moment était venu d'enguirlander LummoX comme il méritait. Mais il n'en avait pas le cœur. Non, vraiment pas.

2

Le ministère des Affaires spatiales

John Thomas, onzième du nom, tenait les tracas qu'ils subissaient, Lummo et lui, pour uniques et insupportables. Pourtant, même aux alentours de Westville, d'autres souffraient. Un mal toujours fatal affligeait Mr Ito : la vieillesse. Elle le tuerait bientôt. Et, derrière d'innombrables portes closes, on endurait en silence les formes multiples que peut revêtir le désespoir glacé lorsqu'il se resserre peu à peu autour d'un homme ou d'une femme, pour des raisons d'argent, de famille, de santé, ou d'amour-propre.

Plus loin, dans la capitale de l'État, le gouverneur fixait d'un œil inconsolable une pile de papiers, les preuves qui ne pouvaient qu'envoyer en prison son plus vieil ami, en qui il avait mis toute sa confiance. Plus loin encore, sur Mars, un prospecteur abandonnait l'épave de son sablomobile, et s'apprêtait à tenter de refaire à pied le long trajet qui le séparait d'Avant-Poste. Il n'allait jamais y parvenir.

À la distance incroyable de vingt-sept années-lumière, le *Bolivar* pénétrait dans une transition spatiale. Un défaut structurel retarderait d'un dixième de seconde la mise en route d'un minuscule relais, et le vaisseau errerait parmi les étoiles durant des années, sans jamais retrouver son chemin.

À une distance inimaginable, au centre de la nébuleuse locale, une race de crustacés arboricoles subissait l'invasion lente d'une espèce plus jeune et plus agressive d'êtres amphibies. Plusieurs milliers d'années terriennes s'écouleraient avant l'extinction totale de la race crustacéenne, mais l'issue de la lutte ne faisait aucun doute. C'était fort regrettable (selon les critères humains), car ses facultés spirituelles et mentales, tout à fait complémentaires des vertus terriennes, auraient permis de profitables échanges culturels. Mais, à l'atterrissage des premiers Terriens, dans quelque onze mille ans, les crustacéens ne seraient plus qu'un lointain souvenir.

Revenons sur Terre, à Capitale, où, il faut bien le dire, Son Excellence, l'Honorable Henry Gladstone Kiku, M.A. (Oxon), docteur *honoris causa* de littérature (Le Cap), vice-ministre permanent aux Affaires spatiales, ne se souciait guère des malheureux crustacéens, car il ignorerait toujours leur existence. Il ne s'inquiétait pas encore pour le *Bolivar*, mais il ne perdait rien pour attendre : outre la disparition du navire, celle d'un des passagers allait, durant les années à venir, valoir force migraines à Mr Kiku et ses assistants.

La responsabilité du moindre événement qui survenait à l'extérieur de l'ionosphère terrienne lui incombait, avec les soucis attenants. Tout ce qui concernait de près ou de loin les relations entre la Terre et un point quelconque de l'univers connu était aussi de son ressort. Même les affaires d'obédience strictement terrienne en apparence relevaient de sa compétence, du moment qu'elles affectaient, ou étaient affectées par n'importe quelle situation à caractère extraterrestre, interplanétaire ou interstellaire – un riche éventail, en vérité.

Mr Kiku devait ainsi résoudre des problèmes tels que l'importation d'une herbe des sables martienne adaptée aux hauts plateaux tibétains. Son bureau n'avait donné son accord à ce projet qu'après avoir effectué une étude mathématique très soigneuse des incidences d'une telle importation sur l'élevage des moutons en Australie – sans parler d'une douzaine d'autres facteurs. On ne prenait de telles décisions qu'avec une extrême prudence depuis le triste exemple, présent à tous les esprits, des mûracines martiennes implantées à Madagascar. Les décisions d'ordre économique ne gênaient toutefois guère Mr Kiku, même lorsqu'elles l'obligeaient à fouler aux pieds certaines plates-bandes ; bien d'autres sujets le privaient de sommeil certaines nuits – comme sa décision de ne pas accorder d'escorte policière aux étudiants de Procyon VII admis à Goddard dans le cadre d'un programme d'échange, en dépit du danger réel que constituaient pour eux des Terriens provinciaux pétris d'antiques préjugés vis-à-vis d'êtres dotés de membres ou d'yeux non conformes aux normes planétaires. Les céphalopodes de Procyon VII étaient, en effet, des gens fort susceptibles ; or, quelque chose de très semblable à une escorte policière constituait, chez eux, l'une des formes courantes de punition infligée aux criminels.

Mr Kiku disposait, bien entendu, d'un vaste personnel pour l'aider, sans parler, évidemment, de l'aide du ministre en personne qui prononçait les discours, recevait les hôtes de marque, accordait des interviews, bref, allégeait de bien des façons le fardeau que Mr Kiku n'aurait pu assumer seul. Et cela, le vice-ministre était le premier à l'admettre. Tant que le supérieur se tenait bien sage et ne s'occupait que de ce qui le regardait, c'est-à-dire les apparitions en public, laissant au séide le travail réel, il avait l'approbation de Mr Kiku. Bien sûr, s'il arrivait au ministre de regimber à la tâche ou de rouler des mécaniques, son subordonné était homme à trouver le moyen de s'en débarrasser. Mais il n'avait pas dû recourir à une mesure aussi drastique depuis quinze ans ; même le politique appointé le plus novice finissait par plier sous le joug.

Mr Kiku n'avait pas encore d'avis définitif sur le ministre actuel qui d'ailleurs, pour l'instant, était loin d'occuper ses pensées. Il lisait le résumé du Projet Cerbère visant à fournir en énergie la station de recherches sur Pluton quand un témoin s'alluma sur sa table ; il leva la tête pour voir s'iriser la porte entre son bureau et celui du ministre. Ce dernier s'avança, sifflotant *Emmène-moi au match* (Mr Kiku n'identifia pas la mélodie), puis s'interrompit pour lancer :

— Salut, Henry ! Non, ne vous levez pas.

Mr Kiku n'avait, en aucune façon, manifesté la moindre intention de se lever.

— Comment allez-vous, monsieur le ministre ? Que puis-je pour vous ?

— Pas grand-chose, pas grand-chose...

Il s'arrêta près de la table de Kiku et s'empara du dossier qui s'y trouvait.

— Alors, qu'est-ce que vous bâchez ? Cerbère, hein ? Henry, il s'agit d'un projet qui regarde la section d'ingénierie. Pourquoi nous casser la tête là-dessus ?

— Certains aspects de la question nous concernent, répondit prudemment Kiku.

— Oui, c'est possible... Devis, budget, etc.

Son œil se figea sur une ligne en fin de texte – Coût approximatif : 3,5 mégadollars et 7,4 vies humaines.

— Quoi ? Je ne peux pas me présenter devant le Conseil et leur demander d'approuver ça. C'est du délire.

— Le premier devis, dit Kiku d'une voix égale, prévoyait plus de huit mégadollars et des pertes humaines dépassant la centaine.

— Ce n'est pas l'argent, mais le reste... En fait, vous demandez au Conseil de signer l'arrêt de mort de sept hommes et quatre dixièmes. On ne peut pas, c'est inhumain. Et que diable entend-on par quatre dixièmes d'homme ? Comment tuer une fraction d'être humain ?

— Monsieur le ministre, répondit patiemment son subordonné, tout projet plus important que la construction d'une balançoire dans la cour d'une école implique un certain coefficient de mortalité probable. Ce coefficient demeure néanmoins très réduit. Autrement dit, travailler au Projet Cerbère fera courir à n'importe qui un risque moyen de mort moins grand qu'en restant sur Terre, selon moi. À vue de nez, bien sûr.

— Oh ! vraiment ? (Le ministre jeta un nouveau coup d'œil au synopsis.) Dans ce cas, pourquoi ne pas le dire clairement ? Présenter la chose sous son meilleur jour, que sais-je ?

— Ce rapport n'est pas destiné à d'autres yeux que les miens... je veux dire les vôtres. Celui qui sera soumis au Conseil insistera, au contraire, sur les mesures de sécurité prises, et oubliera de mentionner le pourcentage de mortalité... lequel, après tout, relève de l'estimation et de l'hypothèse.

— Hmm... une hypothèse, oui, bien sûr...

Le ministre reposa le papier sur la table et parut s'en désintéresser.

— Autre chose, monsieur ?

— Ah ! oui, Henry, mon vieux, vous connaissez ce dignitaire rargyllien que je suis censé recevoir aujourd'hui ? Ce docteur... quoi, déjà ?

— Dr Ftaeml.

Kiku jeta un coup d'œil à son tableau de contrôle.

— Votre rendez-vous est, voyons... dans une heure et demie.

— Tout juste. Je crains d'avoir à vous demander de me remplacer. Présentez-lui mes excuses, etc. Dites-lui que je suis retenu par des affaires d'État.

— Monsieur, je ne vous le conseille pas. Il s'attend à être reçu par un officiel de votre rang, et les Rargylliens sont extrêmement pointilleux en matière de protocole.

— Oh ! allons donc, cet indigène ne s'apercevra pas de la différence.

— Je crains que si, monsieur le ministre.

— Eh bien, faites-lui croire que c'est vous, le ministre. Peu m'importe. Mais je ne serai pas là, un point c'est tout. Le Secrétaire général m'a convié à l'accompagner à un match de football – et une invitation venant de lui est un ordre, vous le savez.

Kiku savait que ce n'était pas le cas et que le ministre aurait été tout excusé s'il avait exposé les raisons de son refus. Mais il n'en laissa rien paraître.

— Très bien, monsieur.

— Merci, mon vieux.

Le ministre repartit en sifflotant.

La porte refermée, Mr Kiku, d'un geste rageur, bascula une rangée d'interrupteurs sur son panneau de contrôle. Désormais coupé du monde, il ne pouvait plus être joint par téléphone, vidéo, pneumatique, radiotype ni aucun autre moyen, sauf un bouton d'alarme que sa secrétaire personnelle avait utilisé une fois en douze ans. Il s'accouda au bureau, se prit la tête entre les mains et promena ses doigts sur son crâne duveteux.

Ce problème, un autre, un autre encore... Et toujours un crétin pour le tirer par la manche ! Pourquoi avoir quitté l'Afrique ? Pourquoi cette soudaine démangeaison de servir l'État ? Depuis longtemps, ce n'était plus qu'une simple habitude.

Il se redressa et ouvrit le tiroir central de son bureau, qui débordait de prospectus sur l'immobilier au Kenya. Il en sortit tout un paquet, et se mit à comparer les mérites respectifs de diverses fermes. Celle-là devait être un vrai trésor, à condition de pouvoir y mettre le prix : trois cents hectares, dont la moitié déjà cultivée, et sept points d'eau garantis sur la propriété. À force de contempler les cartes et les photos, il se sentit mieux. Au bout d'un moment, il remplaça les brochures dans le tiroir, qu'il referma.

Il devait s'avouer une chose : même si ce qu'il avait dit à son supérieur n'était que la pure vérité, sa nervosité résultait surtout de la peur que lui avaient toujours inspirée les serpents. Si seulement le Dr Ftaeml n'était pas Rargyllien ou si les Rargylliens n'étaient pas des Méduses humanoïdes ! Les tentacules de leur visiteur n'étaient pas des serpents, bien entendu. Kiku le savait, mais c'était plus fort

que lui. Il allait devoir trouver un moment pour un traitement hypnotique préalable. Non, pas le temps. Il lui faudrait se contenter d'une pilule.

Dans un soupir, il rebascula les interrupteurs. Sa corbeille de réception se remplit aussitôt, et les témoins de tous ses appareils de communication s'illuminèrent, mais en orange plutôt qu'en rouge ; il les ignora donc pour traiter la paperasse amoncelée dans la corbeille. La plupart des notes n'étaient que pour son information personnelle. Dûment endoctrinés, ses subordonnés, ou les subordonnés de ceux-ci, avaient pris les mesures nécessaires. De temps en temps, il cochait un nom ou une initiative suggérée, et jetait la feuille dans la gueule béante de la corbeille d'envoi.

Un radiotype arriva, qui sortait de la routine en ceci qu'il concernait une créature prétendue extraterrestre, quoique de type et d'origine non identifiés. L'incident concerné semblait bénin : un fait divers absurde dans une petite ville de l'ouest du continent. Mais l'implication d'un extraterrestre obligeait la police locale à aviser le ministère des Affaires spatiales où la non-identification de l'E.T. avait empêché la mise en œuvre de la procédure habituelle et entraîné le transfert du rapport vers les échelons supérieurs.

Mr Kiku n'avait jamais vu Lummo et, si l'occasion s'était présentée, le spectacle ne l'aurait pas particulièrement intéressé. Mais chaque contact avec l'outre-ciel avait, il le savait, un caractère unique : l'univers est infini dans sa variété. Supposer sans savoir, raisonner par analogie, considérer l'inconnu comme allant de soi, ne pouvait que mener au désastre.

Il étudia l'organigramme pour trouver qui détacher. N'importe lequel de ses agents pouvait servir de magistrat supérieur dans toute affaire concernant des E.T. Mais qui, à cette heure, était sur Terre, et disponible ? Hmmm...

Sergei Greenberg, voilà. La Surveillance des échanges commerciaux inter-systèmes se passerait de responsable durant un jour ou deux. Il enfonça la touche de la vidéo.

— Sergei ?

— Oui, patron ?

— Occupé ?

— Heu, oui et non. Tout en me faisant les ongles, je cherchais un motif pour que les contribuables aient à me verser plus de fric.

— Il y en aurait un ? En attendant, tenez, voici toujours un papier bleu.

Kiku inscrivit le nom de Greenberg sur le radio-type qu'il jeta dans la corbeille d'envoi et attendit trois secondes, le temps nécessaire pour voir l'autre le retirer de sa corbeille de réception.

— Lisez-le.

Greenberg obéit, puis leva les yeux.

— Alors, patron ?

— Avertissez le juge du coin qu'on se charge de l'enquête préliminaire. Puis filez là-bas voir de quoi il retourne.

— Vos désirs sont des ordres, ô mon Roi. Un contre un que la créature sera d'origine terrienne en fin de compte, et deux contre un que je l'identifierai si elle ne l'est pas.

— Pas question de parier avec de telles cotes. Vous avez sans doute raison. Mais il pourrait toujours s'agir d'un cas spécial. C'est un risque qu'on ne peut pas se permettre de courir.

Greenberg regarda le papier.

— Eh ! Tiens donc ! C'est dans les montagnes... ça me prendra peut-être deux ou trois semaines, patron. Ça vous va ?

— Mettez plus de trois jours, et ce sont vos congés qui trinquent.

Mr Kiku coupa la communication et reprit son travail. Il répondit à une douzaine d'appels vidéophoniques, parvint à vider – temporairement – sa corbeille de réception, et il s'y employait de nouveau quand il s'aperçut que l'heure du Rargyllien approchait. Il en eut la chair de poule et fouilla fiévreusement dans son bureau à la recherche d'une de ces pilules spéciales dont son médecin lui avait recommandé de ne pas abuser. Il venait de l'avaler lorsque le témoin d'appel de sa secrétaire clignota :

— Monsieur, le Dr Ftaeml est là.

— Faites-le entrer.

Il marmonna quelques mots dans la langue dont ses ancêtres se servaient quand ils recouraient à la magie – contre les serpents, entre autres. Tandis que la porte s'irisait, il arbora l'expression de circonstance réservée à l'accueil des visiteurs distingués.

3

« Une question déplacée »

L'intervention du ministère des Affaires spatiales, loin de retarder le procès Lummo, l'accéléra. Greenberg appela le juge du district pour lui demander la mise à disposition de la salle d'audience et la convocation pour le lendemain matin, à dix heures, de tous les témoins et parties, y compris, bien entendu, l'E.T. à l'origine de tout ce branle-bas. Le juge O'Farrell hésita à satisfaire cette dernière demande.

— Cette créature ? Vous en avez vraiment besoin aussi ?

Greenberg spécifia que sa présence serait, en effet, hautement appréciée, le lien de l'extraterrestre avec l'affaire étant la raison même de l'intervention du ministère.

— Monsieur le juge, personne chez nous n'aime devoir s'immiscer dans vos affaires locales. Le temps de jeter un coup d'œil sur cet être, de poser quelques questions, et je vous libère de ma présence... ce qui nous arrangera tous les deux. Si je viens, c'est pour le voir. Arrangez-vous donc pour qu'il soit là, voulez-vous ?

— Ma foi, il est beaucoup trop gros pour tenir dans la salle d'audience. La dernière fois que je l'ai vu remonte à des années, et je crois comprendre qu'il a connu une jolie poussée de croissance depuis lors... mais à cette époque, déjà, on n'aurait jamais pu le faire entrer. Vous ne pourriez pas aller l'examiner sur son lieu de résidence ?

— Ce serait possible, mais j'avoue préférer rassembler tout ce qui concerne l'enquête préliminaire en un seul endroit. Où se trouve le bestiau ?

— En résidence surveillée chez son propriétaire. Une maison de banlieue, à quelques kilomètres du centre ville.

Greenberg réfléchit. Quoique peu soucieux des apparences et capable de dormir ou manger n'importe où, il évitait, pour ses

activités dans le cadre des Affaires spatiales, de perdre du temps ; autrement, la charge de travail du ministère deviendrait ingérable.

— Je préférerais éviter de me déplacer à la campagne. Je compte retenir mon vaisseau et regagner la capitale dans l'après-midi, si possible. Je dois régler un problème urgent qui concerne le traité avec Mars.

Il s'agissait là de l'excuse habituelle de Greenberg lorsqu'il voulait presser quelqu'un d'extérieur au service.

Le juge O'Farrell promit de prendre les dispositions nécessaires.

— On érigera un enclos temporaire sur la pelouse devant le tribunal.

— Parfait. À demain, monsieur le juge. Et merci pour tout.

Deux jours plus tôt, quand LummoX avait décidé de partir en goguette, O'Farrell était à la pêche. On avait déjà réparé les dégâts en ville à son retour, et, par principe, il se tenait à l'écart de toute information ou rumeur en rapport avec une affaire qu'il risquait de devoir juger. Il ne s'attendait à aucune difficulté lorsqu'il contacta le commissaire de sûreté Dreiser.

Or son interlocuteur sauta au plafond.

— Monsieur le juge, vous avez perdu la tête ?

— Pardon ? Qu'avez-vous, monsieur le diacre ?

Dreiser s'efforça de le lui expliquer ; O'Farrell balaya toutes ses objections. Après quoi, ils appelèrent tous deux le maire. Mais ce dernier, deux jours plus tôt, était à la pêche en compagnie du juge, et il prit son parti.

— Vous me surprenez, monsieur le commissaire. Il ne saurait être question qu'un haut fonctionnaire de la Fédération prenne notre petite ville pour un bled incapable de régler un détail aussi mineur.

Dreiser gémit et contacta l'aciérie la plus proche.

Le commissaire décida de déplacer LummoX en fin de nuit ; il voulait le parquer en lieu sûr avant que la foule n'envahisse les rues. Mais personne n'avait pensé à en informer John Thomas. Réveillé en sursaut à quatre heures du matin, en plein milieu d'un cauchemar, il crut d'abord qu'un grave accident était arrivé à LummoX.

Une fois la situation éclaircie, il ne se montra guère coopératif : il avait le démarrage un peu lent de ces individus à faible taux de sucre dans le sang le matin qui ne valent pas tripette avant un robuste petit déjeuner. Il insistait à présent sur ce dernier point.

Dreiser parut contrarié.

Mrs Stuart, jouant les mères-poules averties, déclara :

— Mon chéri, tu ne crois pas que tu ferais mieux de...

— Je ne bouge pas avant d'avoir déjeuné. Et Lummo non plus.

— Jeune homme, dit le commissaire, ce n'est pas la bonne attitude. Si vous persistez, vous risquez de vous enfoncer. Vous pouvez prendre votre petit déjeuner en ville.

Il s'entêta, tandis que sa mère lançait d'un ton sec :

— John Thomas, je n'en supporterai pas davantage, tu entends ! Tu deviens aussi impossible que l'était ton pauvre père !

Cette allusion le hérissa encore plus.

— Pourquoi ne prends-tu pas mon parti, m'man ? dit-il amèrement. On m'a enseigné à l'école qu'on ne peut pas arracher un citoyen à son domicile sur un coup de tête d'un policier. Mais c'est lui, et pas moi, que tu as l'air de soutenir. Tu es dans quel camp ?

Elle le fixa d'un regard stupéfait, car il s'était montré, jusqu'à ce jour, un modèle de docilité.

— John Thomas ! Comment oses-tu parler à ta mère sur ce ton ?

— Parfaitement, appuya Dreiser, soyez poli avec votre mère ou je vous colle une gifle... à titre purement officieux, bien entendu. S'il y a une chose qui m'agace, c'est un gamin qui manque de respect à ses aînés.

Il déboutonna sa tunique et tira de sa poche intérieure un papier plié.

— Le sergent Mendoza m'a raconté vos chicanes de l'autre jour. J'ai donc pris mes précautions. Voici le mandat d'amener. À présent, vous venez, ou je dois vous traîner de force ?

Il restait là à agiter le papier, sans le passer à John Thomas. Mais, lorsque ce dernier tendit la main, il le lui donna et lui laissa le loisir d'en prendre connaissance.

— Alors, vous êtes satisfait ? demanda-t-il enfin.

— C'est une convocation devant le tribunal requérant ma présence et me demandant d'amener Lummo, énonça John Thomas.

— On ne peut mieux dire.

— Mais elle indique « dix heures ». Elle ne m'interdit pas de prendre le petit déjeuner... pourvu que j'arrive à l'heure.

Le commissaire prit une profonde inspiration, au point de gonfler sa poitrine. Son visage, déjà rubicond au naturel, tourna au violet, mais il ne dit mot.

— M'man, je vais me préparer le petit déjeuner. Tu veux que je m'occupe du tien ?

Elle considéra le policier, puis son fils, et se mordit la lèvre.

— Reste tranquille, dit-elle à contrecœur, je m'en occupe. Mr Dreiser, vous accepterez de prendre le café avec nous ?

— Oh... très aimable à vous, m'dame. Je veux bien, oui. J'ai passé une nuit blanche.

John Thomas les dévisagea l'un après l'autre.

— Je file jeter un œil sur Lummo. Et... je suis désolé d'avoir été impoli, m'man, ajouta-t-il après une hésitation.

— N'en parlons plus, alors, dit-elle avec une certaine froideur.

Il avait en tête de se justifier de plusieurs façons, mais il se ravisa et sortit. Lummo ronflait, moitié dans son local, moitié dehors, l'œil de garde haussé comme toujours durant son sommeil. L'appendice en question pivota pour suivre son approche, mais la partie de la créature qui restait en sentinelle reconnut le jeune garçon et le grand corps demeura endormi. Satisfait, John Thomas retourna dans la maison.

À table, l'atmosphère se radoucit. Le temps, pour John Thomas, d'engloutir deux assiettes de bouillie d'avoine, des œufs brouillés sur toast et une pinte de cacao, et il n'était pas loin de reconnaître que le commissaire ne faisait que son devoir et ne devait pas martyriser d'animaux pour son plaisir ; de son côté, Dreiser, dans l'euphorie d'un ventre plein, avait décidé qu'il n'y avait rien chez ce gamin dont une poigne ferme et une bonne raclée à l'occasion ne pourraient venir à bout. Dommage que sa mère doive l'élever seule ; c'était une femme bien, apparemment. Il poursuivit une bouchée d'œuf à l'aide d'un bout de toast, finit par la capturer, et dit :

— Je me sens mieux, Mrs Stuart, vraiment. Pour un veuf, la cuisine familiale, c'est un vrai festin. Mais je n'oserai jamais en toucher mot à mes hommes !

Mrs Stuart porta une main à sa bouche.

— Oh ! je les avais oubliés ! J'aurai d'autre café prêt tout à l'heure. Combien sont-ils ?

— Cinq. Mais ne vous donnez pas cette peine, m'dame. Ils prendront le petit déjeuner après le service.

Il se tourna vers John Thomas :

— Alors, prêt à partir, jeune homme ?

— Heu... (Il se tourna vers sa mère.) Pourquoi ne pas leur offrir à déjeuner, m'man ? Je dois encore réveiller Lummo et le nourrir.

Le temps de le réveiller, de lui expliquer les choses, le temps, pour cinq hommes de patrouille, de boire une seconde tasse de café après un en-cas chaud, et l'ambiance chez les Stuart évoquait moins une arrestation qu'une réception. Il était bien plus de sept heures du matin quand la procession prit la route.

Neuf heures avaient sonné lorsqu'on fit pénétrer Lummo dans la cage de fortune installée à l'extérieur du tribunal. Émoustillé par l'odeur du fer, il manifesta le désir d'en grignoter un petit bout. John Thomas dut se montrer très ferme ; il entra à la suite de son ami pour lui parler tandis qu'on soudait la porte sur eux. La vue de cette cage toute d'acier massif n'était pas sans lui inspirer quelque inquiétude, car il n'avait pu se décider à avouer à Dreiser l'inutilité de toute protection métallique vis-à-vis de Lummo.

À présent, il était trop tard pour le faire, d'autant que le commissaire paraissait fier de l'enclos. Comme le temps avait manqué pour couler des fondations, on avait ordonné la construction d'un ouvrage à claire-voie dont les barres d'acier formaient le haut, le bas et les côtés, l'un de ceux-ci étant resté ouvert jusqu'à ce que Lummo y ait pénétré.

Bon ! se dit John Thomas, *après tout, puisqu'ils sont tous si malins et qu'ils ne se sont pas même donné la peine de me consulter...* Il ordonna simplement à Lummo de ne pas goûter à l'acier sous peine d'encourir les pires châtimens, en espérant que ça suffirait.

Son compagnon semblait enclin à discuter ; de son point de vue, le mettre dans cette cage revenait à tenter d'enfermer un petit garçon affamé en entassant des tartes autour de lui. L'un des ouvriers interrompit son travail de soudure et baissa son chalumeau.

- Vous savez, je jurerais que cette créature vient de parler, dit-il.
- Vous auriez raison, répondit simplement John Thomas.
- Oh !

L'autre considéra LummoX, puis reprit sa tâche. Un extraterrestre doué de langage n'avait rien d'une nouveauté, surtout quand on regardait la stéréo. L'ouvrier paraissait satisfait, mais il marqua bientôt une nouvelle pause pour déclarer :

- Je n'aime pas trop les animaux qui parlent.

Le jeune homme se tint coi ; la remarque ne semblait appeler aucune réponse.

À présent qu'il disposait d'un peu de temps, il se préoccupa d'examiner un détail qui l'inquiétait. Le lendemain matin du jour où LummoX avait effectué sa balade aux suites désastreuses, John Thomas avait noté deux enflures situées là où se seraient trouvées les épaules de son compagnon si ce dernier avait été bâti pour en avoir. La veille, elles paraissaient plus proéminentes, ce qui l'avait troublé, car il espérait jusque-là qu'il ne s'agissait que de meurtrissures, même si LummoX n'avait jamais eu le cuir sensible.

Elles le tracassaient. Il avait pu se blesser durant son gymkhana. Le coup de feu que Mr Ito avait tiré sur lui l'avait à peine égratigné : une brûlure superficielle à l'endroit où la charge explosive l'avait percuté, voilà tout. Pour lui, recevoir un projectile capable de détruire un char d'assaut équivalait pour une mule à encaisser un bon coup de pied – c'était choquant, mais inoffensif.

Il avait pu les récolter en traversant les serres, mais sa chute du viaduc constituait l'origine la plus probable. John Thomas savait que n'importe quel animal terrien d'une masse comparable, tel qu'un éléphant, se serait tué en tombant d'aussi haut. Bien sûr, la chimie de son organisme extraterrestre lui valait une robustesse sans comparaison...

Zut et zut ! Les enflures, plus prononcées que jamais, étaient à présent de véritables tumeurs, et la peau qui les recouvrait semblait plus fine et plus douce qu'en aucun autre endroit de la carapace. Il se demanda si, chez quelqu'un comme LummoX, une simple contusion pouvait évoluer en cancer. Il l'ignorait et personne de sa connaissance ne pouvait l'éclairer. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il ne l'avait jamais vu malade ni entendu son père mentionner quoi que ce soit d'approchant. LummoX était le même

aujourd'hui, hier et toujours – mis à part le fait qu'il grandissait sans cesse.

Il lui faudrait parcourir le journal du grand-père et les notes de l'arrière-grand-père. Un détail avait pu lui échapper...

Il appuya sur l'une des parties enflées, en essayant d'y enfoncer ses doigts. LummoX témoigna d'une extrême agitation. John Thomas s'arrêta, et demanda anxieusement :

— Ça te fait mal ?

— Non, répondit la voix enfantine, ça me *chatouille*.

Cette réponse ne fut pas pour le rassurer. LummoX était chatouilleux, mais il fallait généralement employer un râteau pour obtenir ce résultat. Les parties enflées devaient être très sensibles. Il allait se livrer à de plus amples investigations lorsqu'on l'appela.

— John ! Johnnie !

Il se retourna et découvrit Betty Sorenson devant la cage.

— Salut, tête de pioche ! lança-t-il. Tu as reçu mon message ?

— Oui, mais après huit heures. Tu connais le règlement du dortoir. Bonjour, Lummie. Comment va mon bébé ?

— Bien, dit LummoX.

— C'est pour ça que je l'ai envoyé en différé. Ces imbéciles m'ont tiré du lit à l'aube. Ridicule.

— Ça ne fait aucun mal de voir de temps en temps le soleil se lever ! Mais pourquoi cette précipitation ? Je croyais que le procès n'avait lieu que la semaine prochaine ?

— En principe, oui, mais un gros bonnet du ministère des Affaires spatiales nous est tombé de la capitale. C'est lui qui va présider le tribunal.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qui cloche ?

— Ce qui cloche ? Mais tout ! Je ne connais pas ce type de la capitale. Je croyais avoir affaire au juge O'Farrell... je sais comment il fonctionne. Ce nouveau juge... comment m'y prendre avec lui ? Bon, il m'est venu quelques idées que je n'avais pas encore eu le temps de débrouiller...

Elle fronça les sourcils.

— Il nous faut obtenir un renvoi.

— Pour quoi faire ? On n'a qu'à comparaître et dire la vérité, non ?

— Johnnie, tu es désespérant. Si c'était aussi simple, il n'y aurait jamais de procès.

— Ça vaudrait peut-être mieux.

— Mais... Écoute, vieille gourde, ne reste pas là à débiter des âneries. S'il faut comparaître dans moins d'une heure (Elle jeta un coup d'œil à l'horloge de l'antique tribunal)... non, même pas, on a intérêt à faire vite. Au moins débrouillons-nous pour faire établir un acte d'appropriation.

— Absurde. Ils refuseront, je t'assure. On ne peut pas faire enregistrer LummoX en tant que « propriété » ; ce n'est pas un terrain !

— Tout homme a le droit de faire enregistrer comme son bien propre une vache, deux vaches, une douzaine de porcs. Un menuisier est propriétaire de ses outils, une actrice de sa garde-robe.

— Écoute, j'ai suivi les mêmes cours de droit commercial que toi. On va te rire au nez.

— Cesse de chicaner. Il s'agit du paragraphe II de la même loi. Si tu exhibais Lummie dans un carnaval, il serait ton « instrument de travail », non ? À eux de prouver le contraire. L'essentiel est que LummoX soit libre de nantissement, avant que quiconque n'obtienne un jugement contre toi.

— S'ils ne peuvent pas m'imposer les dépens, ils se retourneront contre maman.

— Ils ne pourront pas. J'ai vérifié. Étant donné que ton père a institué un fonds en fidéicomis, légalement, elle n'a pas un sou.

— C'est la loi ? demanda-t-il, dubitatif.

— Oh ! dépêche-toi ! La loi, c'est ce que tu persuades le tribunal de prendre pour tel.

— Tu as l'esprit bien retors, Betty.

Il se glissa entre deux barreaux pour sortir de la cage et se retourna.

— Lummie, je m'absente une minute. Ne bouge pas.

— Pourquoi ?

— T'occupe. Attends-moi ici.

— D'accord.

La foule rassemblée sur la pelouse regardait stupidement LummoX qu'auréolait sa célébrité toute neuve. Le commissaire

Dreiser avait fait installer des barrières de cordes et deux agents veillaient à ce qu'on les respecte. Les deux jeunes gens passèrent sous les cordes et s'ouvrirent un passage dans l'assistance jusqu'aux marches du tribunal. Le greffe, au premier étage, servait aussi d'état-civil et de cadastre, comme souvent sur le continent nord-américain. Ils y trouvèrent l'assistance principale du greffier, une vieille fille racornie.

Miss Schreiber eut, sur la demande d'enregistrement de LummoX, le même point de vue que John Thomas. Mais Betty lui fit remarquer qu'il n'appartenait pas au greffe de décider ce qui, aux yeux de la loi, pouvait être ou non considéré comme un bien et cita à l'appui de ses dires le cas parfaitement fictif d'un homme ayant fait enregistrer un écho multiple. Non sans réticence, Miss Schreiber remplit les formulaires, encaissa la modeste redevance et leur remit un certificat en bonne et due forme.

Il était près de dix heures. John Thomas se rua hors du bureau, se mit à descendre les marches et s'arrêta en voyant sa compagne faire halte devant un pèse-personne.

— Viens, Betty, dit-il, ce n'est vraiment pas le moment.

— Je ne me pèse pas, je vérifie mon maquillage. Je dois paraître sous mon meilleur jour.

— Ça va comme ça.

— Ma parole, Johnnie, un compliment !

— Ce n'est pas un compliment. Dépêche-toi. Il faut que je dise deux mots à LummoX.

— Minute, papillon.

Elle s'essuya les sourcils, leur crayonna une ligne élégante à la madame Satan, et décida qu'elle faisait ainsi plus que son âge. Elle envisagea ensuite de se dessiner une paire de dés sur la joue droite, mais se ravisa, Johnnie étant au bord de l'ébullition. Ils descendirent à toute vitesse les dernières marches et s'éloignèrent du bâtiment.

Ils perdirent quelques minutes à convaincre un agent qu'ils avaient qualité pour franchir le barrage. Johnnie aperçut alors deux hommes près de la cage de LummoX, et se précipita vers eux.

— Eh ! vous deux ! Éloignez-vous de là !

Le juge O'Farrell pivota sur lui-même et cilla.

— Qu'avez-vous à voir avec cette créature, jeune homme ?

Son voisin s'était aussi retourné, mais ne dit rien.

— Moi ? Je suis son propriétaire. Il n'est pas habitué aux inconnus. Repartez derrière la barrière, voulez-vous ?

Puis, à Lummo :
Puis, à Lummo :

— Tout va bien, mon bébé, Johnnie est là.

— Comment allez-vous, monsieur le juge ?

— Oh ! bonjour, Betty.

Le juge la regarda, comme pour essayer de déterminer la raison de sa présence en ces lieux, puis reporta son attention sur John Thomas.

— Monsieur Stuart Junior, sans doute. Juge O'Farrell.

— Oh ! excusez-moi, monsieur le juge, répondit John Thomas, les oreilles en feu. Je vous avais pris pour un de ces badauds...

— Erreur bien naturelle. Mr Greenberg, voici le fils Stuart.

— John Thomas Stuart. Jeune homme, voici l'Honorable Sergei Greenberg, délégué spécial du ministère des Affaires spatiales.

Il jeta un regard circulaire.

— Oh ! oui, Miss Betty Sorenson, monsieur le délégué Greenberg. Betty, pourquoi diable vous être peinte si ridiculement le visage ?

Très digne, elle feignit d'ignorer la question.

— Très honorée de faire votre connaissance, monsieur le délégué.

— Mr Greenberg, simplement, pour vous servir, Miss Sorenson.

Il se tourna vers Johnnie.

— Avez-vous quelque lien de parenté avec le célèbre John Thomas Stuart ?

— Je suis John Thomas Stuart, onzième du nom, répondit simplement Johnnie. Je suppose que vous voulez parler de mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père.

— Oui, j'imagine. Je suis né sur Mars, presque en vue de sa statue. J'ignorais que votre famille était mêlée à tout ceci. Nous pourrions peut-être, plus tard, parler un peu d'histoire martienne ?

— Je ne suis jamais allé sur Mars, avoua John Thomas.

— Non ? Voilà qui est surprenant. Il est vrai que vous êtes encore jeune.

Betty écoutait, les oreilles presque frémissantes, et décida que ce juge, sauf erreur sur la personne, serait encore plus facile à

manœuvrer que O'Farrell. C'était une chose étrange de se rappeler que le nom porté par Johnnie avait une signification particulière, d'autant plus que ce n'était nullement le cas dans la région de Westville.

— Vous m'avez fait perdre deux paris, Mr Stuart, poursuivit Greenberg.

— Comment ça, monsieur ?

— Je croyais, tout d'abord, que cette créature se révélerait d'origine terrienne. J'avais tort. Notre énorme ami n'est certes pas natif de notre bonne Terre. Et j'étais certain que, s'il appartenait à une race extraterrestre, je n'aurais aucun mal à la classer. Je ne suis pas zoologiste exotique, mais, dans ma position, on doit effleurer de tels sujets... regarder les photographies, au moins. Mais là, je donne ma langue au chat. Qu'est-il et d'où vient-il ?

— Heu... C'est Lummo, tout simplement. On l'appelle comme ça. Mon arrière-grand-père l'a ramené de son second voyage sur l'*Ouvre-Voie*.

— Ça ne nous rajeunit pas, hein ? Ma foi, voilà qui lève un peu le voile du mystère : ça se passait avant que le ministère des Affaires spatiales ne possède des archives... et même avant que le ministère n'existe. Mais je n'en reste pas moins surpris que notre ami n'ait pas fait l'objet d'une mention spéciale dans les livres d'histoire. J'ai lu tout ce que j'ai pu sur l'*Ouvre-Voie*, ce vaisseau a ramené beaucoup d'exos, et je ne me rappelle pas celui-ci... Pourtant, les extraterrestres faisaient encore la une, à l'époque.

— Oh ? ça ! Il faut dire, monsieur, que le capitaine ignorait la présence de Lummo. Mon arrière-grand-père l'avait ramené à bord caché dans son sac de voyage, et il lui a fait quitter le navire de la même façon, ni vu ni connu.

— Dans son *sac de voyage* ?

Greenberg contempla la masse de Lummo.

— Oui, monsieur. Évidemment, Lummie était beaucoup plus petit.

— Je suis bien forcé de vous croire.

— J'ai des photos de lui. Il avait la taille d'un bébé colley, au nombre de pattes près, bien sûr.

— Hmm, oui. Les pattes. Il me fait plus songer à un tricératops qu'à un chiot. Il doit coûter cher à nourrir ?

— Oh ! non. Lummie mange de tout. Enfin, presque, se hâta d'ajouter John Thomas avec un regard coupable sur les barreaux d'acier. Il peut aussi jeûner longtemps. Pas vrai, Lummie ?

Lummox, durant ce dialogue, était resté couché sur ses pattes repliées, en faisant preuve de cette patience inlassable qui pouvait être la sienne en cas de nécessité. Il écoutait parler son jeune ami et Greenberg, tout en gardant un œil sur Betty et le juge. Il ouvrit son énorme gueule :

— Oui, mais je n'aime pas ça.

Greenberg haussa les sourcils :

— J'ignorais qu'il se rangeait parmi les êtres dotés d'un langage articulé.

— Dotés de quoi ? Oh ! bien sûr ! Lummie parle depuis que mon père était petit. Il a appris en écoutant. J'aurais dû faire les présentations. Viens ici, Lummie. Je veux te présenter monsieur le délégué Greenberg.

Lummox porta sur l'homme un regard dépourvu d'intérêt et dit :

— Comment allez-vous, monsieur le délégué Greenberg ?

Il avait prononcé correctement la formule de politesse, mais trébuché sur le nom et le titre.

— Heu, comment allez-vous, Lummox ?

Greenberg le contemplait toujours lorsque l'heure sonna à l'horloge du tribunal. Le juge O'Farrell se tourna vers lui.

— Dix heures, monsieur le délégué. Je crois que nous ferions mieux d'y aller.

— Rien ne presse, répondit l'autre d'un air absent. De toute façon, l'audience ne peut pas commencer sans nous... Cet aspect de l'enquête m'intéresse. Mr Stuart, quel est le Q.R.I. de Lummox, par rapport à l'échelle humaine ?

— Hein ? Oh ! son Quotient Relatif d'Intelligence ! Je l'ignore, monsieur.

— Grands dieux, personne n'a jamais cherché à le savoir ?

— Ah, non, monsieur. Enfin, si, monsieur. Quelqu'un a soumis Lummox à quelques tests, du temps de mon grand-père, mais celui-ci s'est fâché tout rouge en voyant la façon dont ils traitaient Lummie et il a les mis à la porte. Depuis lors, on l'a plutôt protégé des étrangers. Mais il est vraiment intelligent. Essayez, vous verrez.

— Ce bestiau, quoique susceptible d’imiter à peu près notre parler, n’est pas plus futé qu’un chien de chasse, murmura O’Farrell à Greenberg. Je sais ce que je dis.

— J’ai entendu, monsieur le juge ! s’écria John Thomas, indigné. Vous êtes de parti pris, voilà tout !

O’Farrell allait répondre lorsque Betty le devança :

— Johnnie ! Tu sais ce que je t’ai dit... C’est moi qui m’exprime à ta place.

Greenberg négligea l’interruption.

— A-t-on jamais essayé d’apprendre son propre langage ?

— Pardon ?

— Hmm... non, selon toutes apparences. Il se peut également qu’il ait été amené ici avant d’avoir l’âge suffisant pour avoir pu apprendre à parler, dans sa langue, je veux dire. Mais il doit en avoir une. C’est un fait reconnu des xénologues que l’existence des centres du langage articulé dépend de leur usage par le système nerveux. En d’autres termes, Lummo n’aurait pas pu apprendre le langage humain en tant que tel, même mal, si sa propre race n’avait recouru à la communication orale. Il sait écrire ?

— Comment le pourrait-il ? Il n’a pas de mains.

— Mmm. Oui. Eh bien, à titre d’estimation à la volée, je parierais volontiers, en ce qui le concerne, pour un Q.R.I. inférieur à 40. Les xénologues ont pu établir que les types élevés, de niveau équivalent à celui de l’être humain, présentent toujours trois caractéristiques : langage articulé, préhensivité, et, résultante directe des deux autres, tenue d’archives. Nous pouvons déclarer que la race à laquelle appartient Lummo en est restée à un stade d’évolution partiel. Avez-vous des notions de xénologie ?

— Très réduites, monsieur, admit timidement John Thomas. Limitées à des bouquins de la bibliothèque. Mais j’ai l’intention m’inscrire aux cours de xénologie et de biologie exotique.

— Très bonne idée. C’est un terrain neuf et fort vaste. Vous seriez surpris d’apprendre à quel point il est difficile d’engager, pour le seul ministère des Affaires spatiales, des xénistes en nombre suffisant. Mais une autre raison motivait mes questions : comme vous le savez, mon service est intervenu dans cette affaire à cause de lui. (Greenberg désigna Lummo). Il y avait quelque chance que votre ami appartienne à une race ayant passé avec nous des

traités en règle. Une fois ou deux, aussi étrange que cela puisse paraître, il est arrivé qu'on prenne un étranger en visite sur notre planète pour une bête sauvage, ce qui a donné des résultats... disons, plutôt fâcheux.

Greenberg frissonna au souvenir de cette terrible affaire, étouffée en son temps, où un membre de la famille officielle de l'ambassadeur de Llador avait été trouvé empaillé dans une boutique de souvenirs des îles Vierges.

— Mais un tel risque n'existe pas ici, ajouta-t-il.

— Oh, je ne crois pas, non, monsieur. Lummo est... ma foi, il fait partie de la famille.

— Précisément.

Le délégué s'adressa à O'Farrell :

— Puis-je vous parler un moment en privé, monsieur le juge ?

— Certainement.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Betty se rapprocha de John Thomas.

— C'est dans le sac, si tu peux t'éviter de faire de nouvelles gaffes.

— Qu'ai-je fait ? protesta-t-il. Et qu'est-ce qui te donne à penser que ce sera si facile ?

— C'est l'évidence. Tu plais à Greenberg. Lummo aussi.

— Je ne vois pas comment cela pourra payer le rez-de-chaussée du Bon Marché. Ou tous ces lampadaires.

— Contente-toi de garder ton sang-froid et de suivre mes consignes. Avant la fin, ce sont eux qui nous offriront de l'argent. Tu verras.

À quelques pas de là, Greenberg s'entretenait avec le juge O'Farrell.

— Monsieur le juge, d'après ce que j'ai pu apprendre, il me paraît que le ministère des Affaires spatiales devrait se retirer de l'affaire.

— Comment ? Je ne vous suis pas, monsieur.

— Je m'explique. J'aimerais reporter l'audience de quelques heures, de façon à laisser au ministère le temps de prendre connaissance de mes conclusions et de les approuver. Alors, il me sera possible de me retirer en laissant les autorités locales – vous-même, en l'occurrence – régler le tout à leur guise.

Le juge O'Farrell plissa les lèvres.

— Je n'apprécie pas les ajournements de dernière minute, monsieur le délégué. Il m'a toujours semblé peu conforme à notre profession de convoquer des gens, en leur faisant supporter les divers frais afférents, pour ensuite leur dire de revenir un autre jour. Cela ne reflète pas le visage de la Justice.

Greenberg fronça les sourcils.

— C'est juste. Laissez-moi voir s'il ne serait pas possible d'y parvenir autrement. Si j'en crois ce que m'a dit le jeune Stuart, je suis certain que ce cas n'est pas de ceux qui nécessitent l'implication d'un officier xénique de la Fédération et cela même si le sujet principal est extraterrestre. Le ministère n'exerce son pouvoir d'intervention que dans la mesure où il nous évite des accrochages avec des gouvernements d'autres planètes. Il y a des centaines de milliers d'animaux extraterrestres sur Terre, et plus de trente mille xéniens non humains, tant résidents que visiteurs, jouissant tous d'un statut légal d'être humain et traités comme tels, bien que, de toute évidence, ils n'aient rien de commun avec les Terriens. La xénophobie étant ce qu'elle est, chacun de ces étrangers est une source d'ennuis possibles pour nos relations avec l'outre-ciel.

» Pardonnez-moi de vous redire ce que vous savez déjà. Mais c'était une base de départ indispensable : le ministère ne peut passer son temps à moucher le nez de tous nos visiteurs xéniques, même ceux qui en ont vraiment un. Nous ne disposons ni d'un personnel suffisant ni d'un penchant assez développé pour ce genre de passe-temps. Si l'un d'eux a des ennuis, il suffit en général d'aviser le magistrat local de nos obligations envers tel traité d'alliance avec la planète natale du xénien. Le ministère n'intervient que dans des cas très rares. Celui-ci, à mon avis, n'en est pas un. En premier lieu, il semble que notre ami LummoX ici présent soit un animal vis-à-vis de la Loi, et...

— En aurait-on jamais douté ? demanda le juge, éberlué.

— L'autre éventualité se concevait, et c'est la raison de ma présence ici. Mais, en dépit de sa faculté réduite de parole, ses limitations dans les autres domaines excluraient pour sa race la possibilité d'atteindre un niveau que nous pourrions considérer comme civilisé. C'est donc un animal et il ne dispose que des droits accordés d'ordinaire aux animaux par nos lois humaines. Par conséquent, le ministère n'a pas à s'immiscer dans l'affaire.

— Je vois. Eh bien, personne n'a l'intention de se montrer cruel à son égard. Personne dans mon tribunal, en tout cas.

— J'en suis sûr. D'ailleurs, pour une autre raison, tout aussi suffisante, le ministère n'est pas intéressé par l'affaire. Supposons que la créature soit « humaine » dans le sens que les us et coutumes ont donné à ce mot depuis le jour où nous avons établi notre premier contact avec la Grande Race de Mars. Elle ne l'est pas, mais supposons-le.

— Pure hypothèse, convint O'Farrell.

— Bien. Bref, elle ne pourrait, pour autant, concerner le ministère, parce que... Dites-moi, monsieur le juge, connaissez-vous l'histoire de l'*Ouvre-Voie* ?

— Vaguement. Cela remonte à mes études primaires.

— L'*Ouvre-Voie* a effectué trois des premiers vols utilisant la transition spatiale, du temps où ces expéditions étaient aussi téméraires que le voyage initial de Christophe Colomb. L'équipage ne savait pas où il allait, et n'avait que des notions brumeuses sur la possibilité de retour. En fait, l'*Ouvre-Voie* n'est jamais rentré de son troisième voyage.

— Oui, oui, je me rappelle.

— Or, la question est la suivante : le jeune Stuart – je ne saurais lui donner son nom entier qui a pour moi une consonance bizarre – me dit que cette créature rustaude au sourire idiot est un souvenir rapporté à l'occasion du deuxième trajet de l'*Ouvre-Voie*. Voilà tout ce que j'avais besoin de savoir. Nous n'avons avec les planètes visitées à l'occasion de ces voyages aucun traité signé, ni échange commercial, ni relation quelconque. Leurs habitants n'ont pas d'existence juridique pour nous. Par conséquent, les seules lois à appliquer à Lummo sont nos lois intérieures. Le ministère n'a pas à intervenir et, même s'il le faisait, un délégué spécial comme moi serait obligé d'établir un jugement entièrement fondé sur ces lois. Travail pour lequel vous êtes plus qualifié.

O'Farrell hocha la tête.

— Je ne vois aucune objection à rendre ce jugement moi-même. Commençons-nous ?

— Un moment encore. J'ai suggéré un ajournement parce que l'affaire n'en comporte pas moins quelques aspects curieux. J'aurais aimé m'en référer au ministère afin d'être assuré de la validité de

ma théorie, et être certain de n'avoir pas oublié un précédent ou une loi importante. Mais je suis prêt à me retirer derechef si vous pouvez me garantir une chose : je présume qu'en dépit de son apparence inoffensive, cette créature s'est révélée nuisible, voire dangereuse ?

Le juge opina du chef.

— C'est ce qu'il semble. Entre nous, bien sûr.

— Bien. Quelqu'un a-t-il demandé qu'on la détruise ?

— Hmm... Toujours entre nous, il faut s'y attendre. On m'a rapporté en privé que le commissaire de sûreté a l'intention de le demander au tribunal au titre de la sécurité publique. Je m'attends à des requêtes similaires de certains particuliers.

Greenberg parut ennuyé.

— À ce point-là ? Et vous, qu'en pensez-vous ? Si vous jugez l'affaire, allez-vous permettre la destruction de cet animal ?

— Monsieur, voilà une question déplacée, répliqua O'Farrell.

Le délégué du ministère rougit.

— Je vous demande pardon, mais je devais tôt ou tard en venir là. Vous vous rendez bien compte qu'il s'agit d'un spécimen unique ? Indépendamment de ce qu'il a pu faire et du danger qu'il pose – si c'est le cas, ce que je trouverais fort de café –, il présente pour la science un intérêt tel qu'on devrait le sauvegarder. Ne pouvez-vous m'assurer que vous n'ordonnerez pas sa destruction ?

— Jeune homme, vous me poussez à préjuger d'une affaire, en partie, tout au moins. Votre attitude est des plus malséantes.

Le commissaire Dreiser choisit le plus mauvais moment pour s'annoncer.

— Monsieur le juge, je vous cherchais partout. L'audience va-t-elle enfin avoir lieu ? J'ai sept hommes qui...

O'Farrell l'interrompt :

— Commissaire Dreiser, voici monsieur le délégué Greenberg. Monsieur le délégué, permettez-moi de vous présenter notre commissaire de sûreté.

— Enchanté, monsieur le commissaire.

— Comment allez-vous, monsieur le délégué ? Messieurs, au sujet de l'audience, j'aimerais savoir...

— Monsieur le commissaire, coupa brusquement le juge, contentez-vous de dire à l'huissier de tout tenir prêt. À présent, veuillez nous laisser seuls, je vous prie.

— Mais...

Dreiser se tut, et s'éloigna en grommelant un juron bien excusable chez un policier harassé. O'Farrell se retourna vers Greenberg.

Le délégué avait eu le temps, pendant cette interruption, de se rappeler qu'il n'était pas censé éprouver d'émotions personnelles. Il reprit d'un ton plus calme :

— Je retire ma question, monsieur le juge. Je n'avais aucune intention de me montrer inconvenant. (Il sourit.) J'imagine qu'en d'autres circonstances, j'aurais pu écoper d'une amende pour outrage à la Cour, hein ?

O'Farrell lui rendit son sourire à contrecœur.

— Ça aurait été une possibilité.

— Vous avez une prison confortable, par ici ? J'ai sept mois de congés payés en retard et je n'ai jamais l'occasion de les prendre.

— Vous ne devriez pas vous surmener, jeune homme. Je trouve toujours le temps de partir à la pêche, aussi fourni que soit le rôle des causes. « Allah ne retire pas du temps alloué à l'homme les heures passées à pêcher. »

— Voilà qui est noble. Mais le problème n'en demeure pas moins. Vous savez qu'en insistant, je pourrais obtenir un renvoi de l'affaire qui me permettrait de consulter le ministère ?

— Certes. Peut-être devriez-vous le faire. Vos décisions n'ont pas à être affectées par mon point de vue.

— Non. Mais je vous le concède : les ajournements de dernière minute ont un caractère vexatoire.

Il se disait que, dans cette affaire bizarre, en référer au ministère équivaldrait à consulter Mr Kiku. Et il entendait déjà les commentaires écoeurés du vice-ministre : « Initiative... sens des responsabilités... pour l'amour du ciel, il n'y a donc personne, dans cette maison de fous, qui sache prendre une simple décision ?... »

Greenberg en prit une.

— Je crois qu'il vaut mieux que le ministère maintienne son intervention. Je m'en charge donc. Du moins en ce qui concerne cette audience préliminaire.

O'Farrell eut un large sourire.

— J'espérais que vous choisiriez cette option, et j'attends avec impatience de vous voir à l'œuvre. J'ai cru comprendre qu'on a une

manière quelque peu particulière de rendre la justice, au ministère des Affaires spatiales.

— Vraiment ? J'espère bien que non. Je compte faire honneur à la faculté de Harvard.

— Vous avez fait Harvard ? Moi aussi ! On y acclame toujours Reinhardt ?

— On ne s'en privait pas quand je la fréquentais.

— Eh bien, le monde est petit ! Je regrette que cette affaire échoie à un condisciple. Je crains qu'elle ne se révèle brûlante.

— Elles le sont toutes, non ? Bon, que la fête commence. Je vous propose de siéger en collège. Ce sera sans doute à vous de mettre le point final.

Ils se dirigèrent vers la salle du tribunal. Dreiser, qui rageait dans son coin, s'aperçut qu'O'Farrell l'avait oublié. Il leur emboîta le pas quand il vit au passage que le jeune Stuart et Betty Sorenson se tenaient toujours de l'autre côté de la cage de LummoX, tête contre tête, sans avoir remarqué le départ des deux magistrats. Il s'avança vers eux.

— Hep ! Reprenez vos esprits, Johnnie Stuart ! Vous devriez être au tribunal depuis vingt minutes.

John Thomas parut effaré.

— Mais je croyais...

Il s'aperçut à son tour que le juge et Greenberg étaient partis.

— Oh ! juste une minute, Mr Dreiser, j'ai un mot à dire à LummoX.

— Vous n'avez plus rien à dire à cet animal. Allons, venez !

— Mais, monsieur le commissaire...

Dreiser le saisit par le bras et se mit en route. Pesant près de cinquante kilos de plus que John Thomas, il l'entraîna à sa suite. Betty s'interposa en disant :

— Monsieur le diacre, quel comportement odieux !

— Cela suffit, jeune fille ! répondit le commissaire.

Et il reprit son chemin en direction du tribunal, le jeune homme à la remorque. Betty se tut et les suivit. Elle envisagea de faire un croche-pied au policier, mais se retint.

John Thomas se rendit à l'inévitable. Il entendait, en tout dernier lieu, convaincre LummoX de la nécessité de rester tranquille sans dévorer les barreaux d'acier. Mais Mr Dreiser n'avait rien voulu

savoir. Il semblait à John que la grande majorité des adultes n'écoutait pas.

Leur départ n'était pas passé inaperçu de Lummo. Il se dressa, emplissant la cage de sa masse imposante, et suivit du regard son jeune maître, en se demandant quelle conduite observer. Les barreaux crissèrent sous sa masse. Betty se retourna et lui dit :

— Lummo, attends-nous là, on revient. Il demeura dressé, le regard fixé sur eux, et réfléchit. Un ordre de Betty n'était pas un ordre véritable. Celui-ci faisait-il exception ? Les précédents du passé pouvaient fournir matière à réflexion.

Il décida, dans l'immédiat, de se recoucher.

4

Derrière les barreaux

Lorsque O'Farrell et Greenberg pénétrèrent dans la salle, l'huissier cria :

— Messieurs, la Cour !

Le silence se fit et le public s'installa sur les sièges. Un chapeau sur la tête, plusieurs appareils accrochés en bandoulière, un jeune homme surgit sur le chemin des deux officiels.

— Ne bougeons plus ! lança-t-il en les photographiant. Encore une, monsieur le juge, en souriant, s'il vous plaît, comme si le délégué venait de dire une plaisanterie.

— Une suffira. Et ôtez-moi ce chapeau, répliqua O'Farrell en l'écartant du passage.

L'autre haussa les épaules, sans retirer son couvre-chef.

Le greffier du tribunal leva les yeux à leur approche. La sueur perlait sur son visage écarlate et ses appareils traînaient sur le banc de justice.

— Excusez-moi, monsieur le juge, une seconde. (Il se pencha sur un micro.) Allô, vérification de circuit... un, deux, trois, quatre... Cincinnati... soixante-six... J'ai encore eu des ennuis aujourd'hui avec cet enregistreur, ajouta-t-il en relevant les yeux.

— Vous auriez dû le vérifier avant.

— Je vous assure, monsieur le juge, que si jamais vous trouvez quelqu'un qui... Peu importe. Je l'ai vérifié, et tout tournait rond. Mais quand je l'ai branché à dix heures moins dix, un transistor a lâché, et il a fallu un siècle pour localiser la panne.

— Ça va, coupa avec humeur un O'Farrell agacé que cela se produise devant son hôte de marque. Débarrassez le banc de vos ustensiles, voulez-vous ?

Greenberg répondit vivement :

— Si vous n’y voyez aucun inconvénient, je ne me servirai pas du banc. On se réunira autour d’une grande table, comme une cour martiale. J’estime que la procédure s’en trouve accélérée.

O’Farrell prit un air malheureux.

— J’ai toujours maintenu les vieilles traditions dans ce tribunal. Je trouve qu’elles en valent la peine.

— C’est fort possible. Ceux d’entre nous qui, comme moi, ont à juger des affaires de-ci de-là doivent, je présume, adopter de mauvaises habitudes, mais on n’y peut rien. Prenez Minatare, par exemple, et supposez que, par politesse, vous vous appliquiez à suivre ses usages. Pour ses habitants, le juge ne vaut pas tripette faute de se soumettre à un jeûne purificateur avant de se hisser dans sa sphère. Et il doit encore rester sans boire ni manger jusqu’à la sentence. En toute franchise, je n’y arriverais pas. Et vous ?

Le juge O’Farrell, outré que ce beau parleur se laisse aller à comparer le rituel correct de son tribunal à ces pratiques païennes, se sentit toutefois mal à l’aise en pensant aux trois piles de gâteaux de blé, agrémentées de saucisses et d’œufs, par lesquelles il avait commencé la journée.

— Certes, « autres temps, autres mœurs », grommela-t-il.

— Je ne vous le fais pas dire ! Et merci de votre indulgence.

Greenberg rejoignit l’huissier et entreprit avec son aide d’assembler une grande table en rapprochant les tables des avocats. O’Farrell n’eut pas le loisir d’expliquer qu’il n’avait cité ce vieux proverbe que pour en prendre le contre-pied. Bientôt une quinzaine de personnes prirent place autour de la grande table et Greenberg envoya l’huissier à la recherche de cendriers. Il se tourna vers le greffier, à son poste de contrôle, penché sur ses instruments, un casque aux oreilles.

— Votre équipement fonctionne, maintenant ?

— Paré, répondit l’autre en joignant le pouce et l’index.

— Parfait. L’audience est ouverte.

Le greffier indiqua dans le micro l’heure, la date, le lieu, la nature et la juridiction du tribunal, les nom et qualité du délégué, en prononçant de travers le prénom de Sergei Greenberg, qui ne releva pas l’erreur. L’huissier revint, les bras chargés de cendriers, en disant précipitamment :

— Oyez, oyez ! Que tous ceux que cette affaire intéresse s'approchent et...

— Ça va, l'interrompt Greenberg. Mais merci quand même. Le tribunal va tenir une audience préliminaire sur le ou les litiges ayant résulté lundi dernier des agissements d'une créature extraterrestre résidant en ce lieu et connue sous le nom de LummoX. Je fais allusion à cette grande brute en cage, à l'extérieur du bâtiment. Huissier, faites-en faire une photo, s'il vous plaît, s'il vous plaît, et joignez-la au dossier.

— Tout de suite, Votre Honneur.

— Le tribunal tient à déclarer qu'un jugement définitif sur le ou les litiges pourra intervenir à tout moment en cours d'audience, s'il en décide ainsi, après audition régulière de la défense. En d'autres termes, n'hésitez pas à intervenir si l'envie vous en prend, la session peut ne durer qu'une journée. Ah ! oui, bien sûr, la Cour recevra toute pétition relative à cette créature extraterrestre, de même qu'elle entendra tous les exposés des faits.

— Une question, Votre Honneur.

— Oui ?

— Plaise à la Cour, mon client et moi ne voyons aucune objection à cette audience, si elle n'est que préliminaire. Mais reprendra-t-on la jurisprudence classique au cas où un jugement serait prononcé ?

— Ce tribunal, convoqué par la Fédération, et agissant conformément à l'ensemble des lois dites « Coutumes civilisées », consistant en accords, traités, jurisprudence, etc., à observer entre deux ou plusieurs planètes membres de la Fédération, ou avec d'autres civilisations entretenant avec celles-ci des relations diplomatiques, n'est pas lié par la jurisprudence locale. L'objectif de ce tribunal est de parvenir à la vérité, et de rendre la justice... la justice dans la loi. La Cour prendra en considération les lois et les usages locaux, pour autant qu'ils ne soient pas résolument en contradiction avec la loi supérieure. Mais lorsque la coutume locale apparaîtra purement rituelle, elle ne s'enfermera pas dans un rite formaliste et poursuivra son rôle. Vous m'avez compris ?

— Hum. Je crois que oui, monsieur. Il se peut que j'aie à émettre ultérieurement quelques objections, dit d'un air embarrassé l'homme de petite taille entre deux âges qui venait de prendre la parole.

— Chacun pourra élever les objections qu'il jugera nécessaires n'importe quand et pour n'importe quel motif. La Cour l'entendra. Vous pourrez aussi faire appel de mes décisions. Toutefois, dit Greenberg en souriant chaleureusement, je doute que cela vous serve à quelque chose. Jusqu'à présent, j'ai eu la chance de voir toutes mes décisions confirmées en haut lieu.

— Il n'entrait pas du tout dans mes intentions, répondit l'autre avec raideur de prétendre que la Cour n'était pas suffisamment...

— Bien sûr, bien sûr ! Allons, commençons.

Le délégué prit une pile de papiers.

— Voici une action civile du « Bon Marché » contre « LummoX – John Thomas Stuart XI » (*Décidément, ce nom me tracasse*, dit-il en aparté au juge O'Farrell)... « Marie Bradley Stuart et consorts » et une autre de la Western Mutual Assurance Company, assureurs du « Bon Marché ».

» En voici une autre intentée contre les mêmes défendeurs par K. Ito et sa compagnie d'assurances, hem, la New World Casualty Ltd ; une émanant de la ville de Westville, mêmes défendeurs, et, enfin, une de Mrs Isabella Donahue. Toujours les mêmes chefs d'accusation : asile donné à un animal dangereux, hébergement criminel du même, négligence, entretien d'un animal nuisible à l'ordre public.

John Thomas blêmissait. Greenberg lui jeta un regard et dit :

— Ils n'ont pas oublié grand-chose, n'est-ce pas, fils ? Remettez-vous. Le condamné mange toujours son petit déjeuner de bon cœur.

Le jeune homme grimaça tristement. Betty lui tapota le genou sous la table.

La pile comportait un papier que le délégué ajouta à la pile sans en donner lecture : une pétition signée du commissaire de sécurité de la ville de Westville, demandant au tribunal d'ordonner la destruction de l'animal dangereux connu sous le nom de « LummoX », et réputé, etc.

Levant les yeux, Greenberg dit :

— Voyons maintenant quelles sont les parties en présence. Vous, monsieur ?

Ces paroles s'adressaient au petit homme qui avait interrogé le tribunal sur le mode de procédure. Il déclina son identité, Alfred

Schneider, en précisant qu'il représentait les intérêts de la Western Mutual et du Bon Marché.

— Cette personne, à ma droite, est Mr de Grasse, directeur du magasin.

— Bon. Au suivant, s'il vous plaît.

Greenberg constata que les principaux plaignants étaient présents, accompagnés de leurs avocats. La liste comprenait, outre lui-même, le juge O'Farrell, John Thomas, Betty et Dreiser, les personnes suivantes : Mrs Donahue et Mr Beanfield, son avocat, MM. Schneider et de Grasse pour le Bon Marché, Mr Lombard, avocat de la ville de Westville, l'avocat de la compagnie d'assurances de Mr Ito et le fils de ce dernier – agissant au nom de son père –, les officiers de police Karnes et Mendoza (témoins) et la mère de John Thomas avec Mr Postle, avocat de la famille Stuart.

— Je présume que vous représentez également Mr Stuart, dit le délégué à ce dernier.

Betty l'interrompt :

— Seigneur ! non ! C'est moi qui représente Johnnie.

Greenberg haussa les sourcils.

— J'allais justement vous demander la raison de votre présence en ces lieux. Voyons, êtes-vous avocate ?

— Heu... J'agis en tant que conseil.

O'Farrell se pencha en avant et murmura :

— Voilà qui est absurde, monsieur le délégué. De toute évidence, cette enfant n'est pas avocate. Je la connais et je l'aime bien, mais en toute franchise, je ne la crois pas très dégourdie.

Il ajouta sévèrement, un ton plus haut :

— Betty, votre place n'est pas ici. Retirez-vous, et cessez de vous rendre ridicule.

— Dites donc, monsieur le juge...

— Un moment, jeune personne, interrompit Greenberg. Êtes-vous qualifiée pour agir en tant que conseil de Mr Stuart ?

— Certainement. Je suis le conseil qu'il a choisi.

— Ouais. Un point pour vous. Quoique peut-être insuffisant.

Il demanda à John Thomas :

— Est-ce exact ?

— Heu... Oui, monsieur.

Le juge O'Farrell murmura :

— Ne fais pas ça, fils, tu seras infirmé.

Greenberg ajouta :

— C'est bien ce que je crains.

Il fronça les sourcils, puis, s'adressant à la défense :

— Êtes-vous disposé, Mr Postle, à agir en tant que représentant les intérêts conjoints de la mère et du fils ?

— Oui.

— Non ! contredit Betty.

— Comment ! Les intérêts de Mr Stuart ne seraient-ils pas en meilleure garde aux mains d'un avocat que dans les vôtres ? Non, ne répondez pas. Je désire que Mr Stuart s'exprime à ce sujet.

John Thomas rougit et marmotta :

— Non, je ne veux pas de lui.

— Pourquoi ?

Il se cantonna dans un silence obstiné.

Betty expliqua d'un ton dédaigneux :

— Parce que sa mère n'aime pas Lummo. Tout simplement. Et...

— Ce n'est pas vrai ! se récria Mrs Stuart.

— Si, c'est vrai. Et ce vieux fossile de Postle est prêt à dévider le même chapelet qu'elle. Tous deux sont d'accord pour se débarrasser de Lummie !

O'Farrell toussota dans son mouchoir. Postle devint écarlate. Greenberg dit gravement :

— Jeune fille, veuillez vous lever et présenter vos excuses à Mr Postle.

Betty regarda le délégué, baissa les yeux, et se leva.

Elle dit d'un ton humble :

— Mr Postle, je suis désolée que vous soyez un fossile. Non, je veux dire que je suis désolée d'avoir dit que vous étiez un fossile.

— Vous pouvez vous rasseoir, dit sèchement Greenberg. Que cela ne se reproduise plus. Mr Stuart, on ne peut obliger personne à prendre un conseil qui ne soit de son choix. Mais vous me posez un dilemme. Légalement, vous êtes mineur. Or, vous avez choisi pour conseil une autre personne mineure. Cela ne fera pas très bon effet sur le procès-verbal.

Il se frotta le menton.

— Ou se pourrait-il que vous ou votre conseil... ou tous deux de concert cherchiez à invalider le procès ?

— Euh ! Certainement pas, monsieur le délégué, dit Betty d'un ton vertueux.

Elle avait envisagé cette éventualité, sans juger toutefois utile d'en aviser Johnnie.

— Hmmm.

— Votre Honneur ?

— Oui, Mr Lombard.

— Tout ceci me paraît du dernier ridicule. Cette jeune fille n'occupe aucune position. Elle n'est pas membre du barreau. De toute évidence, elle ne peut faire office d'avocat. Il m'est extrêmement désagréable de me trouver dans la position d'instruire la Cour, mais il est clair que la seule chose à faire est de prier cette personne de se retirer et désigner un conseil. M'est-il permis de faire observer, d'ailleurs, que l'avocat d'office est présent et disponible ?

— Je vous en prie. Est-ce tout, maître ?

— Heu... Oui, Votre Honneur.

— Ajouterai-je que l'opinion de la Cour est que votre intervention revêt un caractère extrêmement déplacé, et dois-je vous prier d'avoir à observer dorénavant plus de retenue ?

— Heu... À vos ordres, Votre Honneur.

— Si des erreurs sont commises, nous en prendrons la pleine responsabilité. Compte tenu des conditions spéciales dans lesquelles cette Cour a été réunie, il n'est pas nécessaire en l'occurrence qu'un conseil soit formellement qualifié, ou, pour reprendre vos termes, qu'il soit « membre du barreau », avocat patenté. Au cas où cette décision vous semblerait insolite, permettez-moi de vous affirmer que les prêtres-légistes de Deflaï, investis de leurs fonctions par voie héréditaire, la trouvent plus étonnante encore. Mais c'est là le seul règlement qui puisse être universellement appliqué. Je vous remercie néanmoins de votre suggestion. Que l'avocat d'office veuille bien se présenter.

— Voilà, Votre Honneur. Cyrus Andrew.

— Merci. Êtes-vous prêt à exercer ?

— Oui, monsieur le commissaire. Le temps, cependant, de consulter mon mandant.

— Cela va de soi. Eh bien, Mr Stuart ? Consentez-vous à ce que la Cour vous désigne Mr Andrew pour conseil ? Ou conseil associé ?

— Non !

C'était à nouveau Betty qui avait répondu.

— Je m'adressais à Mr Stuart, Miss Sorenson. Alors ?

John Thomas regarda furtivement Betty.

— Non, Votre Honneur.

— Pourquoi ?

— Je vais répondre, interrompit Betty. J'ai la parole plus facile que lui, voilà pourquoi je suis conseil. Nous n'accepterons pas Mr Andrew parce que l'avocat de la ville nous est opposé dans l'une de ces histoires stupides que l'on impute à Lummo... et que lui et Mr Andrew sont associés lorsqu'ils ne feignent pas de défendre des causes adverses à la Cour.

Greenberg se tourna vers Andrew.

— Est-ce vrai ?

— Eh bien... oui, nous sommes effectivement associés juridiques, Votre Honneur. Vous savez ce que c'est, dans une aussi petite localité...

— Je comprends. Mais je comprends aussi l'objection de Miss Sorenson. Je vous remercie, Mr Andrew. Vous pouvez vous rasseoir.

— Mr Greenberg ?

— Oui, jeune demoiselle ?

— J'ai là de quoi vous faciliter la tâche. Voyez-vous, j'avais le terrible pressentiment qu'une âme bien intentionnée essaierait sans doute de me mettre hors du coup. J'ai donc pris mes précautions par avance : je suis copropriétaire.

— Copropriétaire ?

— Oui. De Lummo. Regardez.

Elle sortit un papier de son sac et le lui montra.

— Un acte de vente parfaitement légal, en bonne et due forme. Du moins il devrait l'être, je l'ai recopié d'après l'original du registre.

Greenberg l'étudia.

— La rédaction semble correcte. Il est daté d'hier, ce qui vous rendrait pour moitié civilement et volontairement responsable. Cependant cette responsabilité n'engloberait pas les dommages criminels causés antérieurement à cette date.

— Oh ! dur ! Rien de criminel dans tout ça.

— Ce point restera à déterminer. Et je vous prie de ne pas dire « dur », ce n'est pas un terme légal. Pour l'instant, la question est de savoir si, oui ou non, le signataire avait le droit de vente sur l'animal en question. Qui est le propriétaire de LummoX ?

— Mais Johnnie, bien sûr ! C'était stipulé dans le testament de son père.

— Vraiment ! Cette clause existe-t-elle, Mr Postle ?

Mrs Stuart et Mr Postle échangèrent quelques chuchotements, puis le second dit à voix haute :

— Exact, Votre Honneur. La créature appelée LummoX fait partie de l'héritage de John Thomas Stuart, mineur. La responsabilité de Mrs Stuart n'est engagée qu'à travers la personne de son fils.

— Très bien.

Greenberg remet l'acte de vente au greffier.

— Donnez-en lecture pour le procès-verbal.

Betty se rassit.

— Très bien, Votre Honneur. Du moment que j'ai la possibilité de m'exprimer, vous pouvez appointer qui vous voulez.

Le délégué du ministère poussa un soupir.

— Si je m'y décidais, cela ferait-il la moindre différence ?

— Sans doute pas.

— Qu'il soit donc spécifié que, même dûment avertis, vous persistez tous deux à être vos propres conseils. La Cour assumera donc, à regret, la charge de protéger vos droits et vous instruira des articles de loi.

— Oh ! ne soyez pas désolé, Mr Greenberg, nous vous faisons confiance.

— Je n'y tenais pas précisément, dit-il d'un ton sec. Mais continuons. Vous, monsieur, là-bas, qui êtes-vous ?

— Moi, monsieur le juge ? L'envoyé spécial de la Presse Galactique. Je m'appelle Hovey.

— Ah oui ? Le greffier fournira une transcription à la presse. Je me tiendrai à votre disposition, plus tard, pour l'interview habituelle, si quelqu'un le désire. Mais, de toute façon, pas de photos de moi avec cette créature nommée LummoX. Y a-t-il ici présents d'autres représentants de la presse ?

Deux personnes supplémentaires se levèrent.

— On placera pour vous des sièges juste au-delà de la barre.

— Oui, monsieur le juge, mais avant...

— Plus tard, je vous prie. Prenez place.

Greenberg regarda autour de lui.

— Je pense que c'est tout. Non, cette personne encore. Votre nom ?

L'interpellé se leva. Il portait une veste habillée, un short rayé, et son attitude reflétait une conscience extrême de sa propre dignité.

— N'en déplaise à la Cour, mon nom, monsieur le juge, est T. Omar Esklund, docteur en philosophie.

— Cela ne plaît ni ne déplaît à la Cour, docteur. Êtes-vous partie dans l'une ou l'autre de ces affaires ?

— Oui, monsieur le juge. Je comparais ici en tant qu'*amicus curiæ*, ami de la Cour.

Le délégué fronça des sourcils.

— Ladite Cour tient à cœur de choisir elle-même ses amis. Exposez votre affaire.

— Tout d'abord, permettez-moi, monsieur, de vous dire que je suis le secrétaire exécutif pour cet État de la ligue « La Terre aux Terriens ».

Greenberg réprima un grognement qui échappa à Esklund, occupé à extraire de sa serviette un énorme manuscrit.

— Ainsi que nul n'en ignore, depuis la mise en pratique de cette impiété qu'est le voyage interplanétaire, notre mère la Terre, à nous donnée par la Loi Divine, n'a cessé de subir l'invasion, en nombre croissant, de créatures – disons plutôt de bêtes – dont l'origine est sujette à caution. Les funestes conséquences de ce trafic blasphématoire ne sont hélas que trop...

— Docteur Esklund.

— Monsieur le Juge ?

— Quel est le sens de votre présence dans ce tribunal ? Encore une fois, êtes-vous partie de l'une ou l'autre des affaires ici traitées ?

— Ma foi, pour ainsi dire, Votre Honneur, et pour le dire brièvement, je suis en quelque sorte, dans un sens plus vaste, l'avocat de l'humanité entière. La société à laquelle j'ai l'honneur...

— Avez-vous quoi que ce soit à soumettre à la Cour ? Une pétition, peut-être ?

— Oui, Votre Honneur, répondit Esklund d'un ton maussade. J'ai une pétition.

— Veuillez la produire.

L'autre, fouillant parmi ses papiers, extirpa l'un d'eux, qu'on transmit à Greenberg. Ce dernier n'y jeta pas un regard.

— Veuillez à présent, aux fins d'enregistrement, faire un bref résumé de la nature de cette pétition. Parlez distinctement face au microphone le plus proche.

— Heu... N'en déplaise à la Cour, la société dont j'ai l'honneur d'être un représentant officiel, une véritable ligue embrassant, si j'ose ainsi m'exprimer, l'humanité dans son ensemble, vous prie... que dis-je, vous *requiert* d'anéantir le monstre diabolique qui n'a que trop ravagé cette noble communauté. Destruction sanctionnée, pour ne pas dire commandée par ce qu'ont de plus sacré...

— Est-ce là votre pétition : vous demandez à la Cour d'ordonner la destruction de la créature extraterrestre dénommée Lummox ?

— Certes, mais, de plus, j'ai ici en ma possession une documentation – solidement étayée par des arguments irréfutables, j'ose l'ajouter – ayant trait...

— Un instant. Ce mot « requérir » par vous employé, figure-t-il dans la pétition ?

— Non, Votre Honneur, ce mot venait du cœur, il m'est venu du plus profond de...

— Votre cœur vous fait friser l'outrage à la Cour. Ne désirez-vous pas reformuler votre déclaration ?

Esklund, le regard fixe, finit par grommeler :

— Je retire ce mot prononcé sans intention malveillante.

— Fort bien. La pétition est recevable. Que le greffier l'enregistre. Il sera statué là-dessus ultérieurement. Pour en venir au discours que vous désiriez prononcer, je présume, à en juger par l'épaisseur de votre manuscrit, que c'est une affaire d'environ deux heures.

— Ce laps de temps me semble très convenable, Votre Honneur, répondit Esklund, radouci.

— Parfait ! Huissier ?

— Votre Honneur ?

— Pouvez-vous nous dénicher une estrade ?

— Heu... Je pense que oui, Votre Honneur.

— Excellent. Installez-la au grand air, sur la pelouse. Docteur Esklund, chacun de nous aime à parler librement. Ne vous en privez donc pas. Cette estrade est à vous pour les deux heures qui suivent.

Le visage du Dr Esklund prit une teinte prononcée d'aubergine mûre.

— Vous n'avez pas fini d'entendre parler...

— Je n'en doute pas.

— Nous les connaissons, les gens de votre espèce ! Traîtres à l'humanité ! Renégats ! Gaspillant notre héritage le plus...

— Emmenez-le.

L'huissier s'exécuta, riant sous cape. L'un des reporters suivit les deux hommes.

— Il semble que nous soyons parvenus, dans la constitution de cette assistance, à mettre au point le choix des personnes strictement indispensables, dit Greenberg d'un ton posé. Nous sommes en présence de plusieurs affaires qui, cependant, montrent un commun faisceau de détails. Sauf objection, la Cour entendra donc tous les témoins en une seule fois, après quoi elle sera juge séparément de chaque cas. Y a-t-il objection ?

Les hommes de loi s'entre-regardèrent. Finalement, l'avocat de Mr Ito dit :

— Votre Honneur, il semble plus équitable d'examiner successivement et séparément chacun des cas.

— C'est possible. Mais alors, nous risquons d'y être encore à Noël. Tous ces gens ont leurs occupations, et il me déplairait de leur faire perdre leur temps par des retours répétés sur un même sujet. Toutefois, le droit de faire procéder par jugements isolés vous appartient. Restant bien entendu que, si vous êtes perdant, votre client aura à supporter seul les charges supplémentaires.

Le fils de Mr Ito tirailla la manche de son avocat, et lui chuchota quelque chose. Ce dernier hocha la tête et dit :

— Nous nous rallierons au principe de l'audition d'ensemble des témoignages – du moins en ce qui concerne l'exposé des faits.

— Parfait. Pas d'autres objections ?

Personne ne dit mot.

Greenberg se tourna vers O'Farrell.

— Monsieur le juge, cette salle est-elle munie de véracimètres ?

— Pardon ?... Ah ! les détecteurs de mensonges. Oui. Je ne les utilise presque jamais.

— Je les aime bien, moi. Qu'on branche les véracimètres. Nul n'est tenu d'accepter leur emploi, mais quiconque refusera de s'y

soumettre prêterait serment. Et la Cour, dont c'est le privilège, notifierait judiciairement tout refus, se réservant de l'apprécier comme il se doit.

John Thomas glissa à Betty :

— Gare à ta langue, tête de pioche.

— Ne t'inquiète pas, gros malin ! Fais plutôt attention à la tienne.

Le juge O'Farrell dit à Greenberg :

— L'installation des appareils va demander un certain temps. Ne pourrions-nous en profiter pour aller déjeuner ?

— Ah ! tiens, c'est vrai, le déjeuner. Écoutez-moi. La session ne fera l'objet d'aucune suspension de séance pour l'heure du repas. Je demanderai à l'huissier de prendre vos commandes de café, sandwiches, etc., selon vos goûts, tandis que le greffier procédera à l'installation des appareils. Nous déjeunerons à cette table même. En attendant... (Il retourna ses poches à la recherche de cigarettes.)... quelqu'un a-t-il une allumette ?

Dehors, sur la pelouse, Lummo, après avoir considéré la question délicate du droit de la jeune fille à lui donner des ordres, avait fini par conclure à l'éventualité d'un statut spécial la concernant. Chacun des John Thomas avait introduit dans son existence un personnage du type Betty ; chacun avait insisté pour que soit respecté en tous points le moindre caprice de la personne en question. Le dernier en date avait déjà renoué avec le procédé traditionnel en la matière. Mieux valait donc agir selon les désirs de celle-ci, dans la mesure où ce n'était pas trop contraignant. Il s'allongea par terre et s'octroya un petit somme, laissant aux aguets son œil de garde.

Il dormit d'un sommeil agité, torturé par l'odeur affolante du métal. Au bout d'un moment, il s'éveilla et s'étira, distendant la cage. Il lui sembla que John Thomas avait disparu depuis un temps inutilement prolongé. En y réfléchissant, il n'avait pas aimé, mais pas du tout, la manière dont cet homme l'avait emmené.

Il se demanda s'il fallait agir, et comment ? Que dirait son ami, s'il était là ?

Le problème était par trop compliqué. Il se recoucha et goûta les barreaux de la cage. Il se retint de les dévorer : il désirait seulement se faire une idée de leur saveur. Un peu sableux, peut-être, décida-t-il, mais pas mauvais.

Pendant ce temps, dans la salle, le commissaire Dreiser avait comparu à la barre des témoins, suivi par Karnes et Mendoza. Leurs dépositions n'avaient donné lieu à aucun débat et les véracimètres n'avaient pas frémi. Mr de Grasse avait tenu à donner une importance quelque peu exagérée à certains passages de son récit. L'avocat de Mr Ito avait précisé que ce dernier avait tiré sur Lummo, et le fils de Mr Ito avait été autorisé à montrer les photographies prises des dégâts et à les décrire. Il ne manquait plus que le témoignage de Mrs Donahue pour compléter l'histoire de la folle journée de Lummo.

Greenberg se tourna vers l'avocat de la plaignante.

— Mr Beanfield, désirez-vous vous entretenir un instant avec votre cliente, ou la Cour peut-elle poursuivre son interrogatoire ?

— Qu'elle poursuive, Votre Honneur. J'aurai peut-être à poser une question ou deux.

— C'est votre droit. Mrs Donahue, racontez-nous ce qui s'est passé.

— Sûr, que je vais le raconter ! Votre Honneur, mes amis, distingués visiteurs, si peu accoutumée que je puisse être à prendre la parole en public, je pense néanmoins, à mon humble manière, devoir...

— Ne vous préoccupez pas de cela, Mrs Donahue. Au fait. Que s'est-il passé lundi après-midi ?

— C'est là ce que j'évoquais !

— Très bien, continuez. En des termes simples.

Elle renifla.

— Eh bien, je m'étais étendue dans l'espoir de goûter quelques minutes de repos... j'ai tant de responsabilités, songez donc ! Réunions de clubs, comités de bienfaisance, sans parler d'autres affaires...

Greenberg surveillait le véracimètre au-dessus d'elle. L'aiguille oscillait sans arrêt, mais n'était pas suffisamment passée dans le rouge pour déclencher la sonnerie d'alarme. Il ne vaut pas la peine, décida-t-il, de la mettre en garde pour l'instant.

— ... lorsque soudain je fus glacée d'une épouvante sans nom.

L'aiguille fit un bond prononcé dans le rouge, un éclair écarlate jaillit et la sonnerie d'alarme retentit avec une bruyante insolence.

Quelqu'un partit d'un rire nerveux.

— Silence ! se hâta de dire le délégué. L'huissier a ordre d'expulser tout perturbateur.

Mrs Donahue s'était interrompue au déclenchement de la sonnerie.

Beanfield, grimaçant, lui toucha la manche et dit :

— Aucune importance, chère madame. Dites simplement ce que vous avez entendu, vu et fait.

— Il influence le témoin, objecta Betty.

— N'importe ! répliqua Greenberg. Il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Mais...

— Objection rejetée. Que le témoin poursuive.

— Eh bien !... Heu... j'entends ce bruit et je me demande, juste ciel, ce que cela peut être. Je sors la tête, et que vois-je ? Un énorme monstre vorace qui chargeait, et...

La sonnerie retentit à nouveau. Une douzaine de spectateurs s'esclaffèrent et la dame s'écria avec colère :

— Quelqu'un va-t-il enfin débrancher cet appareil grotesque ? Qu'on puisse attendre d'un témoin une déposition valable dans de telles circonstances, voilà qui dépasse l'entendement !

— Silence ! dit Greenberg. S'il se produit encore la moindre manifestation, la Cour se verra contrainte de sanctionner quelqu'un pour outrage !

Puis, s'adressant à Mrs Donahue :

— Dès l'instant où un témoin a admis l'usage du véracimètre, il n'est plus autorisé à revenir sur sa décision. Cependant, les renseignements fournis par cet appareil ont un simple caractère informatif et ne sauraient engager la Cour quant à ses décisions. Veuillez poursuivre.

— Je l'espère bien ! Je n'ai jamais dit un mensonge de ma vie !

La sonnerie d'alarme demeura silencieuse. Le délégué en conclut que Mrs Donahue devait y croire dur comme fer.

— Je veux dire, ajouta-t-il, que la Cour prend elle-même ses propres décisions, et ne s'en remet pas à une machine pour le faire à sa place.

— Mon père m'a toujours dit de ces trucs-là que c'étaient des diableries sorties tout droit de l'Enfer ! Il disait que pas un homme honnête ne devrait...

— Mrs Donahue, je vous en prie !

Beanfield chuchota à l'oreille de sa cliente. Elle reprit, un ton plus bas :

— Eh bien, il y avait cette chose, cette énorme bête appartenant au jeune voisin. Elle mangeait mes rosiers.

— Et quelle a été votre réaction ?

— Je ne savais que faire. J'ai attrapé le premier objet à portée de main — un balai —, et je me suis précipitée dehors. Le monstre a chargé dans ma direction et...

Drrrrrrrrrrrrrr !

— Revenons sur cette scène, Mrs Donahue.

— Heu... Bref, j'ai couru vers lui, et je me suis mise à lui donner des coups de balai sur le crâne. Il a tenté de me happer. Ces énormes crocs...

Drrrrrrrrrrrrrr !

— Que s'est-il passé alors, Mrs Donahue ?

— Il a tourné casaque, le lâche, et s'est sauvé du jardin complètement saccagé !

L'aiguille s'agita — sans aller jusqu'à la sonnerie d'alarme.

Greenberg s'adressa à l'avocat.

— Mr Beanfield, avez-vous examiné les dégâts causés au jardin de Mrs Donahue ?

— Oui, Votre Honneur.

— Voulez-vous nous préciser l'étendue de ces dommages ?

Mr Beanfield décida qu'il valait mieux perdre un client que se ridiculiser devant le tribunal à cause d'un fichu gadget.

— Cinq rosiers mangés, Votre Honneur, tout ou partie. Quelques dégâts mineurs au gazon, et un trou dans une clôture d'ornement.

— Montant financier de ces dégâts ?

— Le montant des dommages et intérêts par nous réclamé a été soumis à votre attention, Votre Honneur, répondit l'autre avec prudence.

— Ce n'est pas une réponse, Mr Beanfield.

Ce dernier décida de s'en laver les mains et de rayer Mrs Donahue de sa clientèle payante.

— Oh ! environ deux cents dollars, Votre Honneur, pour ce qui est des dégâts purement matériels. Mais la Cour se doit d'allouer

une indemnité, eu égard aux ennuis et à l'angoisse psychologique provoqués.

— C'est ridicule ! glapit la plaignante. Mes rosiers *de concours* !

L'aiguille du véracimètre bondit trop rapidement pour déclencher la sonnerie.

— Quels concours au juste, Mrs Donahue ? demanda Greenberg d'un ton las.

— Les rosiers détruits se trouvaient en fait à côté des plants réputés de ma cliente, précisa l'avocat. Je me réjouis de vous informer que son acte de bravoure a sauvé ses précieux champions.

— Avez-vous autre chose à ajouter ?

— Je ne crois pas. Je dispose de clichés dûment légendés à verser au dossier.

— Très bien.

La plaignante foudroya Beanfield du regard.

— J'ai quelque chose à ajouter. Il est un point sur lequel j'insiste, sur lequel j'insiste absolument ! Il faut que cet animal dangereux, assoiffé de sang, soit anéanti !

Greenberg se tourna vers lui.

— S'agit-il là d'une requête formelle, maître ? Ou pouvons-nous la considérer comme pure rhétorique et simple accès d'éloquence ?

L'autre parut mal à l'aise.

— Nous présentons effectivement une pétition dans ce sens, Votre Honneur.

— La Cour la recevra.

Betty intervint précipitamment.

— Eh ! Une minute ! Tous les forfaits perpétrés par Lummie chez cette dame se réduisent au fait d'avoir mangé quelques-uns de ses malheureux ro...

— Plus tard, Miss Sorenson.

— Mais...

— Plus tard, je vous prie. Vous aurez l'occasion de vous exprimer en temps voulu. Quelqu'un a-t-il un fait nouveau à porter à notre connaissance, ou désire-t-il poser une question supplémentaire à l'un des témoins ? Ou produire une autre déposition ?

— Oui, nous, dit aussitôt la jeune fille.

— Et plus précisément ?

— Nous désirons faire entendre un nouveau témoin.

— Très bien. Se trouve-t-il ici ?

— Oui, Votre Honneur. À l'extérieur. LummoX.

Greenberg prit un air pensif.

— Dois-je comprendre que vous proposez de faire comparaître LummoX à la barre pour lui permettre de prendre sa propre défense ?

— Pourquoi pas ? Il parle.

Un des reporters se tourna soudain vers son collègue, lui murmura quelque chose, puis quitta précipitamment la salle.

Greenberg se mordilla la lèvre.

— Je ne l'ignore pas, admit-il, ayant échangé moi-même quelques mots avec lui. Mais le don du langage articulé ne garantit pas à lui seul la compétence d'un témoin. Un enfant aussi peut apprendre à parler à sa manière, avant même d'avoir atteint un an d'âge. Mais il est extrêmement rare qu'un enfant très jeune, disons de moins de cinq ans, soit estimé capable de fournir un témoignage. La Cour note, en bonne justice, que des ressortissants de races extraterrestres peuvent fournir lesdits témoignages. Mais aucune preuve ne nous a été fournie de la validité de celui que pourrait produire, en l'occurrence, l'être qui nous concerne aujourd'hui.

John Thomas murmura d'un ton inquiet à Betty :

— Tu as perdu la boule ? Qui sait ce que Lummie peut sortir !

— Chut !

Elle s'adressa ensuite à Greenberg :

— Écoutez, monsieur le délégué, vous venez de nous adresser là de fort belles paroles, mais que signifient-elles ? Vous voilà prêt à prononcer un jugement sur LummoX, sans même vous soucier de lui poser une question. Vous le déclarez incapable de fournir un témoignage compétent, mais je viens d'en voir d'autres, ici même, qui n'ont pas été bien brillants. Et je vous parie que, si vous installiez un véracimètre au-dessus de Lummie, il ne sonnerait jamais ! D'accord, il a fait des choses qu'il n'aurait pas dû : il a mangé de vieux rosiers desséchés, et les choux de Mr Ito. Quelle horreur, hein ? Tout petit, vous n'avez jamais chipé un gâteau quand vous croyiez que personne ne vous voyait ?

Elle reprit son souffle.

— Supposez qu'au moment où vous le piquiez, on vous ait tapé sur la tête avec un balai ? ou tiré dessus à coups de fusil ? Se

pourrait-il que vous ayez paniqué ? que vous vous soyez enfui ? Lummie est la gentillesse même. Nul ici ne peut l'ignorer, à moins d'être encore plus stupide et irresponsable que lui. Est-ce qu'il s'est trouvé quelqu'un pour essayer de le raisonner ? Oh non ! On a préféré le brutaliser, lui tirer dessus, le terroriser, le pourchasser jusqu'à ce qu'il se jette du haut d'un pont ! Vous le dites incompetent. Qui est le plus compétent ? Tous ces gens, qui se sont conduits avec lui de façon si abjecte ? Ou Lummie ? À présent, ils veulent sa mort. Si un petit garçon volait un gâteau, je suppose qu'ils lui couperaient la tête, rien que pour être sûrs qu'il ne recommencerait pas ! Vous êtes tous fous ? Qu'est-ce que c'est que cette farce ?

Elle s'interrompt, les joues ruisselantes. Ce talent l'avait servie lorsqu'elle prenait des cours d'art dramatique ; mais, à sa propre surprise, elle s'aperçut que cette fois les larmes étaient réelles.

— Vous avez fini ? demanda Greenberg.

— Oui, je pense. Pour l'instant, du moins.

— Je dois reconnaître que vous avez présenté tout cela de manière fort émouvante. Mais la Cour ne peut se laisser dominer par l'émotion. Visez-vous à prétendre que la plupart, voire la totalité des dégâts causés, mis à part les rosiers et les choux, résultent d'interventions humaines intempestives, et qu'on ne saurait par conséquent les imputer ni en demander réparation à Lummo ou à son propriétaire ?

— À vous de voir, Votre Honneur. Question de logique. Pourquoi ne pas demander à Lummie son point de vue sur ce qui s'est passé ?

— Nous y viendrons. Autre chose : je ne puis recevoir votre analogie. Il est question, en l'occurrence, non d'un petit garçon, mais d'un animal. Si cette Cour devait ordonner la destruction dudit animal, ce ne serait aucunement par esprit de vengeance ni désir de châtiment, car un animal n'est pas censé comprendre semblables valeurs, mais à des fins purement préventives, pour éviter qu'un danger potentiel se développe au point de nuire aux existences ou aux propriétés. Votre petit garçon peut être retenu par les bras de sa nurse, mais nous sommes ici en présence d'une créature pesant plusieurs tonnes, capable d'écraser un homme d'un simple geste inconsidéré. Aucun parallèle n'est possible avec votre voleur de gâteaux.

— Aucun, dites-vous ? Ce même petit garçon peut grandir et effacer une cité entière de la surface du globe rien qu'en appuyant sur un tout petit bouton. Donc, qu'on lui coupe la tête ! Ne lui demandez pas pourquoi il a pris le gâteau, ne lui posez aucune question ! C'est un méchant garçon : on l'exécute. Sans plus d'histoires.

Greenberg s'aperçut qu'il était à nouveau en train de se mordre la lèvre. Il dit :

— Vous désirez que l'on interroge Lummo ?

— Je vous l'ai dit, non ?

— Vous avez dit beaucoup de choses. La Cour les prendra en considération.

Mr Lombard intervint :

— Objection, Votre Honneur. Cet extraordinaire plai...

— Veuillez garder pour vous votre objection. La séance est levée pour dix minutes. Ne vous absentez pas.

Greenberg quitta son siège et s'éloigna.

Il sortit une cigarette, constata qu'il n'avait toujours pas de feu, et remit le paquet dans sa poche.

Diable soit de cette fille ! Il avait imaginé pouvoir régler ce cas sans difficulté, en gagnant du crédit dans son administration et à la satisfaction générale... exception faite pour le jeune Stuart, mais là, on n'y pouvait rien... Et voilà qu'apparaissait cette jeune femelle incroyablement précoce, qui le tenait sous son aile – et sous sa poigne aussi, ajouta-t-il *in petto*.

Il ne pouvait être question d'autoriser la destruction de ce spécimen unique. Mais il avait eu l'intention d'opérer en douceur... débouter cette vieille mégère, dont la pure malveillance était le mobile évident, et demander, en privé, au commissaire d'oublier l'autre pétition. Celle de l'association pour « Le salut du monde au nom du Néanderthal » n'offrait pas le moindre intérêt. Cette fille effrontée, qui n'arrêtait pas de parler alors qu'elle aurait dû se contenter d'écouter, allait finir par démontrer qu'une Cour ministérielle pouvait mettre en péril la sécurité publique en se laissant attendrir par un galimatias de sensibleries anthropomorphiques !

Diable soit de ses jolis yeux bleus, par-dessus le marché !

On l'accuserait de s'être laissé influencer par un joli minois, aussi. Dommage que la gamine ne soit pas laide.

Le propriétaire de l'animal était responsable des dégâts causés. Il existait un millier de cas d'« animaux errants » pour le justifier. Après tout, on était sur Terre, et non sur Tencora. Toute cette salade visant à rejeter la faute sur les responsables de l'affolement de Lummo n'était qu'un tas de sornettes ! Seulement, cet E.T., en tant que spécimen scientifique, valait beaucoup plus que le montant des dégâts qu'il avait causés ; la décision ne ruinerait pas le jeune garçon.

— Excusez-moi, Votre Honneur. Voulez-vous éviter de tripoter ces appareils ?

Il leva les yeux, prêt à démolir l'importun, se trouva nez à nez avec le greffier de la Cour, et s'avisa qu'il manipulait distraitement les commutateurs du tableau de contrôle sur le bureau de ce dernier.

Il retira vivement ses mains.

— Oh ! pardon !

— Quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il fait pourrait créer des problèmes incalculables, dit le greffier d'un ton d'excuse.

— Exact, convint Greenberg. Malheureusement exact. (Il se détourna brusquement.) La Cour va se prononcer.

Il se rassit, et déclara tout de go à Miss Sorenson :

— La Cour décrète que Lummo n'est pas un témoin compétent.

Betty suffoqua.

— Votre Honneur, vous êtes injuste !

— C'est possible.

Elle réfléchit un moment :

— Nous demandons un changement de juridiction.

— Où avez-vous appris ce terme ? Peu importe, l'intervention du ministère en tient déjà lieu. Point final. À présent, veuillez vous tenir tranquille, pour changer.

Elle devint écarlate.

— Vous devriez vous rendre inhabile vous-même !

Greenberg qui s'était promis d'adopter une attitude positivement olympienne, toute de calme et de noblesse, se vit contraint de prendre trois profondes inspirations.

— Jeune fille, dit-il lentement, vous n'avez cessé, depuis le début, de tenter de semer la confusion dans les débats. Vous n'avez pas à prendre la parole pour l'instant. Vous en avez déjà trop dit. C'est clair ?

— Je n'ai rien semé, je la prendrai quand même et vous n'avez pas fini de m'entendre !

— Quoi ? Veuillez répéter.

Elle le regarda.

— Non, je préfère m'abstenir, sinon vous invoquerez encore l'outrage à la Cour.

— Non, non, je voulais mémoriser votre déclaration. Je doute d'en avoir entendue d'aussi impétueuse. Contentez-vous de tenir votre langue. Vous serez autorisée à parler plus tard.

— Oui, monsieur.

Il se tourna vers les autres :

— Il a été antérieurement stipulé que la décision éventuelle de la Cour de poursuivre les débats jusqu'à jugement final serait portée à votre connaissance en temps voulu. Nous ne voyons aucune raison pour ne pas en terminer. Une objection ?

Les hommes de loi se trémoussèrent d'un air embarrassé et se consultèrent.

Greenberg se tourna vers Betty.

— Et vous ?

— Moi ? Je croyais que je n'avais pas voix au chapitre.

— Devons-nous en conclure aujourd'hui ?

Elle jeta un coup d'œil à John Thomas et déclara tristement :

— Pas d'objection.

Puis, se penchant vers lui :

— Oh ! Johnnie, j'ai vraiment essayé !

Il lui tapota la main, sous la table.

— Je sais, tête de pioche.

Greenberg, feignant de n'avoir pas entendu, poursuivit avec une froideur officielle :

— La Cour a reçu une pétition demandant la destruction de l'extraterrestre Lummo, prétendu dangereux et indomptable. Les faits examinés n'ayant pas corroboré ce point de vue, la pétition est rejetée.

Betty poussa un cri de joie. John Thomas tressaillit et, pour la première fois, ses traits se détendirent.

— Silence, je vous prie, dit Greenberg avec douceur. Une autre pétition nous a été soumise, dont les motifs diffèrent, mais visant aux mêmes fins.

Il extirpa celle de la ligue « La Terre aux Humains ».

— Il a été impossible à la Cour de suivre les raisons alléguées. Pétition rejetée. Nous avons quatre chefs d'accusation criminelle. Tous les quatre sont rejetés. La loi exige...

L'avocat général parut atterré.

— Mais, Votre Honneur...

— Si vous avez un point à soulever, veuillez le garder en réserve. La preuve ne peut être faite d'aucune intention délictueuse, d'où il appert qu'il n'a pu y avoir de délit commis. Toutefois, une présomption d'intention peut être relevée là où la loi fait obligation à l'individu de prendre les mesures nécessaires à la sauvegarde des tiers. C'est donc sur l'application de ce principe que doit porter la procédure. L'expérience, personnelle ou indirecte, conditionne seule ces mesures de prudence, et non la connaissance impossible de l'avenir. Le tribunal estime que les précautions prises, vues sous l'angle de l'expérience – plus précisément à son stade de développement en cet après-midi de lundi dernier –, pouvaient être tenues pour rationnelles. (Greenberg se tourna vers John Thomas.) En d'autres termes, jeune homme, vos précautions ont revêtu, autant que possible, une certaine prudence. Vous voilà à présent averti. Si cette bête vagabonde de nouveau, cela vous coûtera cher.

Johnnie avala péniblement sa salive.

— Oui, monsieur.

— Reste à examiner au civil le préjudice causé. Là, les critères sont différents. Celui qui a la garde d'un mineur, ou la propriété d'un animal, est responsable du dommage causé par ce mineur ou cet animal, la loi estimant plus équitable d'en faire supporter les conséquences au propriétaire ou au gardien plutôt qu'aux tiers innocents. À l'exception d'un point que je n'aborderai pas pour le moment, les actions civiles intentées tombent sous le coup de la législation. Permettez-moi tout d'abord de faire remarquer que, dans un certain nombre de plaintes, il est réclamé des dommages et intérêts, non seulement pour préjudice réel, mais aussi à titre de

sanction et d'exemple. Le tribunal ne fait pas droit aux demandes inscrites sous ces deux derniers motifs, qu'il déclare non justifiés. Je crois que dans chaque cas le montant des dommages réels a pu être déterminé en accord avec la défense. Quant aux frais, le ministère des Affaires spatiales étant intervenu dans l'intérêt public, c'est lui qui les prendra en charge.

— Quelle chance qu'on ait déclaré LummoX comme un bien ! Regarde les grimaces des vautours des compagnies d'assurances ! murmura Betty entre ses dents.

Greenberg poursuivit :

— J'ai émis, tout à l'heure, une réserve. La question a été soulevée, indirectement, de savoir si LummoX était réellement un animal – et par conséquent un bien meuble au sens légal – ou au contraire un être rationnel reconnu par les Coutumes civilisées, auquel cas il serait son propre maître.

Partagé entre le désir d'apporter sa contribution aux Coutumes civilisées et la crainte de se voir désavoué par elles, il marqua un temps.

— Longtemps, nous avons lutté contre l'esclavage. Aucun être doué de raison et de sensibilité ne saurait être la propriété de quiconque. Mais si LummoX en est un, quelles conséquences en tirer ? Peut-il être considéré comme personnellement responsable ? Il ne semble pas qu'il ait eu une connaissance suffisante de nos usages, ni que sa présence parmi nous soit le fruit de sa volonté. Ses propriétaires légaux ou putatifs sont-ils en fait ses gardiens ? Et, partant, responsables de la chose gardée ? Tous ces points d'interrogation nous ramènent à cette alternative : LummoX est-il un bien meuble ou un être libre ?

» La Cour a fait connaître son avis en décidant que LummoX ne serait pas autorisé à déposer... pour l'instant. Mais ce tribunal n'est pas qualifié pour prendre une décision définitive en l'espèce, quand bien même il serait convaincu que LummoX est un animal.

» Nous allons donc ouvrir un débat pour fixer le statut de LummoX. Entre-temps, les autorités locales prendront soin de lui, et seront responsables tant de sa sécurité que de celle du public, en ayant soin de respecter sa personne.

Greenberg se tut et se rencogna dans son fauteuil.

Face aux bouches bées de l'auditoire médusé, une mouche n'aurait eu que l'embarras du choix.

Mr Schneider, l'avocat de la Western Mutual, fut le premier à reprendre ses esprits.

— Que devenons-nous dès lors, Votre Honneur, dans cette affaire ?

— Je l'ignore.

— Mais voyons, Votre Honneur, regardons les choses en face. Mrs Stuart ne possède ni biens mobiliers ni aucun capital susceptibles d'être saisis. Elle est bénéficiaire d'un fonds en fidéicomis. Le jeune homme se trouve dans une situation analogue. Nous espérons une saisie sur la bête elle-même. Mise en vente sur un marché approprié, elle aurait pu rapporter une jolie somme. Vous venez de ruiner, permettez-moi de vous le dire, tous nos espoirs. Si l'un de ces... hmmm... un de ces *savants* lui met la main dessus et entame une de ces séries d'examens qui pourrait durer des années, ou remet en doute le statut de la bête... Ma foi, qui va maintenant nous apporter réparation ? Devons-nous citer la ville en justice ?

Lombard se dressa d'un seul mouvement.

— Dites donc, vous ! Quelle idée, de poursuivre la ville, alors qu'elle est l'une des parties plaignantes ! En raisonnant de cette façon...

— Silence ! trancha sévèrement Greenberg. Il ne peut être répondu actuellement à ce genre de questions. Toutes les actions civiles suivront leur cours jusqu'à ce que soit fixé le statut de LummoX.

Il leva les yeux au plafond.

— Reste une autre possibilité. Il pourrait être admis que cette créature soit arrivée sur Terre par l'*Ouvre-Voie*. Si je m'en rapporte à mes souvenirs d'histoire, tous les spécimens ramenés sur ce navire étaient propriété du gouvernement. En admettant que LummoX soit un bien meuble, il ne saurait alors appartenir à un particulier. Dans ce dernier cas, le problème de la réparation apparaît comme encore plus compliqué.

Mr Schneider prit un air effrayé. Mr Lombard ne dissimula pas sa colère. John Thomas, déconcerté, glissa à Betty :

— Que veut-il dire ? LummoX m'appartient.

— Chut ! lui répondit-elle à l'oreille, je t'avais bien dit qu'on s'en sortirait ! Oh ! Ce monsieur Greenberg est un chou !

— Mais...

— Tais-toi ! On tient le bon bout.

Le fils de Mr Ito, qui avait jusque-là gardé le silence, sauf pour témoigner, se leva.

— Votre Honneur ?

— Oui, Mr Ito ?

— Je ne comprends rien à tout cela. Je ne suis qu'un fermier. Mais il y a une chose que je veux savoir : *qui va rembourser les serres de mon père ?*

John Thomas se leva à son tour.

— Moi, dit-il simplement.

Betty faillit lui arracher sa manche.

— Assieds-toi, idiot !

— Tais-toi, Betty. Tu as assez parlé.

Elle obtempéra.

— Mr Greenberg, tout le monde ici a débité un flot de paroles. Puis-je dire un mot à mon tour ?

— Je vous en prie.

— Depuis ce matin, j'entends un tas de bêtises. Des gens essayent de faire croire que Lummo est dangereux – alors que ce n'est pas vrai. Des gens cherchent à le faire tuer par pure méchanceté – oui, c'est de vous que je parle, Mrs Donahue !

— Adressez-vous à la Cour, je vous prie, dit calmement Greenberg.

— Vous aussi, je vous ai entendu dire un tas de choses. Je n'ai pas tout suivi, mais, vous me pardonnerez, monsieur le juge, certains de vos propos m'ont frappé par leur naïveté. Excusez-moi.

— Vous n'aviez en tête aucune intention malveillante, j'en suis sûr.

— Ma foi... tenez, votre discours sur la question de savoir si Lummo n'est qu'un bien meuble ou s'il est assez intelligent pour voter. Lummo est plutôt dégourdi, et personne ne peut le savoir mieux que moi. Seulement, il n'a jamais reçu aucune éducation, il n'a jamais voyagé. Quoi qu'il en soit, tout cela n'a aucun rapport avec le fait de savoir à qui il appartient : il m'appartient à *moi*, et cette appartenance est réciproque. Nous avons grandi ensemble. Je

me tiens à présent pour responsable des dégâts causés lundi dernier. Laisse-moi tranquille, Betty ! Je ne puis, pour le moment, les rembourser, mais je le ferai. Je...

— Une minute, jeune homme. La Cour ne peut pas vous autoriser à engager votre responsabilité sans l'assistance d'un avocat. Si telle est votre intention, elle vous désignera un défenseur.

— Mais vous m'aviez dit que je pouvais prendre la parole ?

— Poursuivez. Greffier, veuillez préciser dans le procès-verbal que ses déclarations se seront pas retenues contre lui.

— J'espère bien que si, car j'ai l'intention de faire ce que j'ai dit. Ma bourse d'études doit bientôt m'être versée, et son montant devrait suffire à couvrir les frais. Je pense que je peux...

— John Thomas, coupa sa mère d'un ton sans réplique, tu ne feras rien de la sorte !

— Mère, tu ferais mieux, toi aussi, de ne pas t'en mêler. J'allais donc dire...

— Tu ne diras rien du tout ! Votre Honneur, il est...

— Silence ! interrompit Greenberg. Rien de ceci ne sera retenu contre lui. Laissez ce jeune homme s'exprimer.

— Merci. J'en avais d'ailleurs terminé. Mais à vous, j'ai également une déclaration à faire, monsieur. Lummie est craintif. Je sais comment le prendre parce qu'il a confiance en moi, mais si vous croyez que je vais laisser un tas d'étrangers le malmener, le rudoyer, lui poser des questions idiotes et lui en faire voir de toutes les couleurs, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Parce que je ne le supporterai pas ! Lummo en est déjà malade. Il a subi plus d'émotions qu'il n'en peut supporter. Le pauvre petit...

Lummo attendait John Thomas depuis trop longtemps à son goût, ne sachant où il était passé exactement. Il l'avait vu disparaître dans la foule, mais sans être certain qu'il se rendait dans la grande maison voisine. Il avait bien tenté de se rendormir après être sorti une première fois de son sommeil, mais des gens étaient arrivés qui n'avaient cessé de lui tournicoter autour et il avait dû revenir à lui, son circuit de veille ne disposant que de facultés de discernement réduites. Non qu'il ait envisagé la situation de cette manière : il avait simplement conscience d'avoir été réveillé, à chaque fois, par son signal d'alarme sensoriel.

Finalement, il décida qu'il était temps de trouver Johnnie et de rentrer à la maison. En pensée, il déchira les ordres de Betty ; après tout, elle n'était pas Johnnie.

Il démultiplia donc son sens auditif, et tenta de localiser son ami. Il tendit l'oreille pendant un long moment et capta la voix de Betty à plusieurs reprises, mais elle ne l'intéressait pas. Il continua d'écouter.

Johnnie, enfin ! Il polarisa toute sa puissance d'écoute vers lui : oui ! il se trouvait bien dans la grande maison. Hé ! il parlait sur le même ton que lorsqu'il se disputait avec sa mère ! LummoX se fit encore un peu plus attentif, cherchant à comprendre ce qui se passait. Le sujet de leurs débats lui échappait. Cependant, un point était clair : on en voulait à Johnnie. Sa mère ? Oui, il l'entendit une fois. Mais il savait qu'elle avait le droit de parler à Johnnie sur ce ton, tout comme Johnnie vis-à-vis de lui ; la chose ne tirait pas réellement à conséquence.

Mais il y avait quelqu'un d'autre... plusieurs personnes, même, dont aucune n'avait jamais eu pareil droit. LummoX décida qu'il était temps d'agir.

John Thomas ne devait jamais aller plus loin dans sa péroraison que : « Le pauvre petit... » Exclamations et cris retentirent au-dehors. L'assistance se retourna. Les bruits se rapprochèrent rapidement et Greenberg allait envoyer l'huissier voir ce qui se passait quand ce projet devint inutile : la porte de la salle d'audience se distendit, avant d'être arrachée de ses gonds, et LummoX, ou du moins son train avant, fit son apparition, entraînant avec lui une partie du mur, avec l'encadrement de la porte en guise de faux col.

Il ouvrit la bouche :

— Johnnie ! lança-t-il d'une voix fluette.

— LummoX ! cria son ami. Arrête-toi ! Reste là où tu es ! Ne bouge pas d'un pouce !

De tous les visages de l'assistance, c'était celui du délégué Greenberg qui reflétait la palette de sentiments la plus intéressante.

5

Une question de point de vue

L'Honorable Mr Kiku, vice-ministre aux Affaires spatiales, ouvrit un tiroir de son bureau et considéra sa collection de pilules. Aucun doute n'était possible : son ulcère se rappelait à son attention. Il en choisit une et se remit au travail, l'air soucieux.

Il avait sous les yeux un ordre du Bureau ministériel d'ingénierie qui demandait une interdiction de vol pour tous les navires interplanétaires du type Pélican tant que certaines modifications n'y seraient pas apportées. Mr Kiku, sans perdre de temps à étudier le rapport technique qui s'y trouvait joint, signa son accord, apposa le cachet « Application immédiate » et confia la liasse à la corbeille d'envoi. La responsabilité de la sécurité des engins spatiaux incombait au Bureau d'ingénierie. Kiku lui-même n'avait pas la moindre connaissance technique et ne tenait pas à en acquérir. Il appuierait les décisions de son ingénieur en chef – ou le licencierait et en engagerait un autre.

Il prit conscience cependant, non sans humeur, qu'il ne se passerait pas longtemps avant que les barons de la finance, propriétaires desdits navires, n'aillent frapper à la porte du ministre – et que ce dernier, ignorant de quoi il était question, et de surcroît impressionné par la puissance politique détenue par ces beaux messieurs, ne manque de les renvoyer dans son giron.

Il commençait à douter de ce nouveau ministre, qui avait du mal à s'en sortir.

Le rapport suivant ne se trouvait là que pour information et ne lui était parvenu que conformément au principe du règlement suivant lequel toute affaire, même de simple routine, devait passer par son bureau avant que d'être soumise au ministre.

Effectivement, le problème ne semblait pas déborder le domaine des affaires courantes, ni revêtir d'importance : en bref, une

organisation s'intitulant « Les Amis de LummoX », présidée par une certaine Mrs Beulah Murgatroyd, sollicitait une audience du ministre des Affaires spatiales. On les aiguillait vers l'assistant spécial en charge des relations publiques.

Mr Kiku ne lut pas plus avant. Wes Robbins leur ferait tous les mamours nécessaires, et ainsi ni lui-même ni le ministre ne seraient importunés. L'idée de punir son supérieur en lui infligeant Mrs Murgatroyd l'amusa un instant, mais ce n'était là que simple fantaisie. Le ministre devait consacrer son temps à des activités cruciales, et non le gaspiller auprès d'associations de timbrés. Toutes ces organisations s'intitulant « Amis de ceci ou cela » comprenaient un fondateur prêchant pour son saint et escorté de l'assortiment habituel de fêlés et de raseurs en vue. Mais, telles quelles, elles pouvaient être des sources d'ennuis. On ne leur accordait donc jamais le tribut qu'elles exigeaient.

Il archiva le rapport, puis tomba sur un mémorandum du Bureau économique : un virus s'était introduit dans l'usine de levure de Saint Louis. Les prévisions faisaient ressortir la probabilité d'un déficit en protéines et d'un rationnement plus sévère. Même la possibilité d'une famine sur Terre ne relevait pas directement des attributions de Mr Kiku. Mais il demeura un instant songeur, tandis que sa règle à calcul interne cliquetait, puis il appela un assistant.

— Wong, vous avez pris connaissance du rapport BuEcon AYO 428 ?

— Heu, oui, je crois, patron. Cette histoire de levure à Saint Louis ?

— Oui. Quelle suite lui avez-vous donnée ?

— Heu... Aucune, monsieur. Pas mon rayon, je crois.

— Vous croyez, hein ? Nos postes avancés sont de votre ressort, non ? Je vous serais obligé de vérifier sur-le-champ les effectifs d'embarquement prévus pour les prochains dix-huit mois, de les corrélérer avec le rapport AYO 428, et de m'établir un plan d'action. Vous aurez peut-être à passer commande de moutons australiens et à faire en sorte qu'ils entrent effectivement en notre possession. Nous n'allons tout de même pas laisser nos concitoyens crever de faim parce qu'un crétin de Saint Louis a laissé choir ses chaussettes dans une cuve de fermentation.

— Bien, monsieur.

Mr Kiku se replongea dans son travail. Il s'aperçut, non sans ennui, qu'il venait de se montrer un peu brusque avec son subordonné. Sa mauvaise humeur n'était pas le fait de Wong, il le savait bien, mais celui du Dr Ftaeml.

D'ailleurs, non. Ce n'était même pas la faute de Ftaeml, mais la sienne ! Il savait ne pouvoir se permettre aucun préjugé racial – surtout à ce poste. Il était bien conscient de se trouver à l'abri de persécutions basées sur la peau, les cheveux ou les traits pour la simple raison que des êtres aussi étranges que le Dr Ftaeml permettaient par leur seule présence de ramener à leur juste importance les différences raciales.

Mais le fait est qu'il abhorrait jusqu'à l'ombre de Ftaeml. Il ne pouvait s'en empêcher.

Si encore l'autre avait porté un turban, Kiku l'aurait toléré. Mais non, il déambulait avec ces serpents répugnants lui grouillant sur la tête, comme une boîte d'asticots... Car les Rargylliens en étaient fiers ! Leur attitude inférait qu'il manquait une parcelle d'humanité à quiconque allait sans serpents.

Bon, il s'égarait. Ftaeml était un type très supportable. Kiku griffonna un mot pour l'inviter à dîner, plutôt que d'ajourner cette obligation plus longtemps. Il s'arrangerait pour se trouver sous l'effet d'une forte suggestion hypnotique, et le dîner se passerait très bien. À cette pensée, son ulcère lui fouailla les entrailles.

Kiku ne lui tenait pas rigueur d'avoir ajouté un problème insoluble au fardeau du ministère : les problèmes insolubles étaient affaires courantes. C'était seulement cette... enfin, que n'allait-il, ce monstre, chez un coiffeur ?

La vision d'un Dr Ftaeml au crâne tondu et bosselé amena un pâle sourire sur les lèvres de vice-ministre. Il poursuivit sa tâche de meilleur cœur. Le document suivant était un résumé de rapport d'enquête... Ah oui ! Sergei Greenberg. Brave garçon, ce Sergei. Il tendit la main vers son stylo pour parapher le texte avant même d'en avoir achevé la lecture.

Au lieu de signer, toutefois il resta le regard fixe pendant près d'une demi-seconde, après quoi il pressa un bouton.

— Service des archives ! Envoyez-moi le rapport Greenberg au complet, celui qu'il a produit voici quelques jours.

À peine avait-il réglé leur affaire à une demi-douzaine de notes, que *vlan* ! quelques secondes plus tard, un minuscule cylindre jaillissait du tube pneumatique sur son bureau. Il l'inséra dans l'appareil de lecture, et s'installa à son aise pour prendre connaissance du message, le pouce droit sur une plaque de contrôle afin de contrôler la vitesse de déroulement du texte sur l'écran.

En moins de sept minutes, non seulement la transcription intégrale du procès, mais encore le rapport de Greenberg concernant tous les autres incidents et détails avaient défilé devant ses yeux. Avec l'aide d'une machine, il lisait à une vitesse minimale de deux mille mots par minute ; les rapports et entretiens oraux étaient à ses yeux du temps gaspillé. Mais quand le déclic de la machine eut marqué la fin de la projection, il opta cependant pour un rapport oral. Il se pencha sur l'intercommuniqueur et bascula un interrupteur.

— Greenberg ?

L'interpellé leva les yeux de son bureau.

— Comment va, patron ?

— Venez ici, s'il vous plaît.

Greenberg pensa que l'estomac du patron devait encore le tourmenter. Mais il était trop tard pour se découvrir quelque travail urgent à régler à l'extérieur.

Il monta les escaliers quatre à quatre, et se présenta avec un sourire plein d'allant.

— Bonjour, patron.

— Bonjour. Je viens de lire votre rapport d'enquête.

— Alors ?

— Quel âge avez-vous, Greenberg ?

— Hein ?... Heu, trente-sept ans.

— Hmm. Quel est votre grade actuel ?

— Actuel, chef ? Fonctionnaire diplomatique de seconde classe. Avec fonctions correspondant à la première.

Que diable ? L'oncle Henry connaissait son rang. Il devait même savoir sa pointure de soulier.

— Âge suffisant pour avoir un peu de bon sens, médita Kiku. Rang suffisant pour se voir confier un poste d'ambassadeur, ou d'adjoint auprès d'un ambassadeur en titre. Dites-moi, Sergei, comment se fait-il alors que vous soyez si fichtrement stupide ?

Greenberg serra les dents, mais ne dit rien.

— Eh bien ?

— Monsieur, répondit Greenberg d'un ton glacial, vous êtes plus âgé et donc plus expérimenté que moi. Puis-je vous demander pour quelle raison vous vous montrez si fichtrement injurieux ?

Mr Kiku retint le sourire qui frémissait aux commissures de ses lèvres.

— Bonne question. Voyez-vous, mon psychiatre prétend que c'est parce que je suis un anarchiste mal employé. À présent, asseyez-vous, et étudions ensemble pourquoi vous avez le crâne aussi épais. Il y a des cigarettes dans l'accoudoir.

Greenberg s'assit, constata qu'il n'avait pas de feu et en demanda.

— Je ne fume pas, répliqua Kiku, mais, sauf erreur de ma part, ces cigarettes ne sont-elles pas munies d'un dispositif d'auto-allumage ?

— Oh ! C'est exact, dit Greenberg, qui alluma la sienne.

— Vous voyez, vous ne vous servez ni de vos yeux ni de vos oreilles, Sergei. À partir du moment où vous avez découvert que cette bête parlait, la première chose à faire était d'ajourner l'audience afin de nous laisser le temps de tout savoir à son propos.

— Hmmm... Peut-être bien, en effet...

— *Peut-être bien !* Mon garçon, votre subconscient aurait dû carillonner aussi fort qu'un réveille-matin le lundi ! Et vous vous êtes laissé coller toutes les implications de l'affaire alors que vous croyiez le cas jugé. Et par qui ? Par une jeune fille, presque une enfant ! Une chance que je ne lise pas les journaux. Je parie qu'ils en ont fait des gorges chaudes.

Greenberg rougit : lui les avait lus.

— Puis, après vous être laissé mettre dans la mélasse jusqu'au cou, au lieu de relever le défi – comment, me direz-vous ? mais en prononçant l'ajournement, bien sûr, et en ordonnant l'enquête par laquelle vous auriez dû commencer –, vous...

— Mais je l'ai ordonnée !

— Ne m'interrompez pas. Je tiens à vous retourner complètement sur le gril. Donc, vous vous êtes alors mis en tête de rendre un jugement tel qu'on n'en avait jamais vu depuis l'histoire

de Salomon et du bébé coupé en deux. De quelle géniale faculté de droit sortez-vous ?

— Harvard, répondit Greenberg d'un ton maussade.

— Ouais... Je ne devrais donc pas être trop dur avec vous : vous êtes handicapé au départ. Mais par les soixante-dix-sept dieux à sept visages des Sarvanchil, qu'est-ce qui vous a pris ? D'abord vous repoussez la requête de l'administration locale demandant la destruction de la brute dans l'intérêt de la sécurité publique, puis vous vous déjugez et faites droit à la demande des plaignants en recommandant la mise à mort... sous réserve d'obtenir l'approbation normale de notre ministère. Et le tout en moins de dix minutes ! Mon garçon, passe encore que vous vous couvriez de ridicule, mais de grâce, épargnez le ministère !

— Patron, dit humblement Greenberg, j'ai commis une erreur. Lorsque je m'en suis rendu compte, j'ai fait la seule chose possible : me déjuger. Ce monstre est réellement dangereux et Westville n'a pas d'installations adéquates où le confiner. Si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais ordonné sa destruction immédiate sans demander l'approbation du ministère... votre approbation.

— Ben voyons !

— Vous n'étiez pas là, patron. Vous ne l'avez pas vu gauchir un mur plein. Vous n'avez pas vu les dégâts.

— Ça ne m'impressionne pas. Vous avez déjà vu une ville entière rasée par une bombe atomique ? Qu'importe, en comparaison, le mur d'un palais de justice ? Je vous parie qu'un entrepreneur marron aura triché sur la qualité.

— Mais, patron, j'aurais voulu que vous voyiez la cage dont il s'est d'abord échappé. Des barreaux d'acier en I soudés les uns aux autres, broyés comme des fétus de paille.

— Je crois me rappeler que vous aviez examiné cette cage. Pourquoi ne l'avoir pas fait enfermer dans un endroit d'où il n'aurait pu sortir ?

— Hein ? Mais ce n'est pas au ministère qu'il appartient de fournir les prisons.

— Mon garçon, tout élément relatif à quoi que ce soit d'extraterrestre est du ressort direct et exclusif du ministère. Vous ne l'ignorez pas. Une fois imprégné de cette vérité jusqu'au bout des ongles, une fois qu'elle ne vous quittera plus ni de jour ni de nuit,

vous maîtriserez tous les aspects de votre charge sans avoir besoin d'y réfléchir, tel le président honoraire qui goûte la soupe populaire que distribue son association. Vous étiez censé vous trouver là-bas, l'oreille dressée, la truffe au vent, prêt à détecter le cas spécial. Vous avez commis une belle bourde. Bon, à présent, parlez-moi de ce bestiau. J'ai lu votre rapport, j'ai vu sa photo. Mais je ne le *sens* pas.

— Il est du type octopode et oscillatoire, l'épine dorsale se situant à deux mètres du sol environ.

Kiku se redressa dans son fauteuil.

— Huit pattes ! Des mains ?

— Des mains ? Non.

— Pas d'organe de manutention d'aucune sorte ? Pas de pied spécialement adapté ?

— Aucun, chef. S'il en avait eu, j'aurais aussitôt ordonné une enquête détaillée. Les pattes ont à peu près le diamètre d'un baril de clous, et la même délicatesse. Pourquoi ?

— Aucune importance. C'est une autre histoire. Continuez.

— Il évoque un rhinocéros ou un tricératops, bien que son articulation soit d'un type inconnu sur cette planète. Son jeune maître l'appelle Lummo, nom qui lui convient : c'est un animal balourd, plutôt sympathique, mais assez stupide. Là réside le danger : il est si volumineux et doté d'une telle force qu'il risque de faire mal par simple maladresse, ou par bêtise. Il parle, oui, mais à peu près aussi bien qu'un enfant de quatre ans – en fait, sa voix donne l'impression qu'il a avalé une petite fille.

— Pourquoi le déclarer stupide ? Je note que son jeune maître au nom historique le prétend au contraire doué d'une intelligence brillante.

Greenberg sourit.

— Il est de parti pris. J'ai parlé avec ce bestiau, patron, il est idiot.

— Je ne vois pas ce qui vous permet de tirer cette conclusion. Tenir un extraterrestre pour idiot parce qu'il parle mal notre langue équivaut à considérer un Italien comme illettré parce qu'il baragouine un anglais discutable. Cela n'a aucun rapport.

— Voyons, patron, pas de *mains* ! Une intelligence inférieure à celle des singes, peut-être comparable à celle d'un chien. Et encore !

— Bon. J'admets que vous suivez la ligne du parti en matière de xénologie théorique, mais c'est tout. Un de ces jours, les xénistes orthodoxes risquent de prendre leur belle hypothèse en pleine figure si on découvre une civilisation dont les représentants n'ont nul besoin de grosses pattes pour la préhension des objets.

— Vous voulez parier ?

— Non. Où est votre LummoX, actuellement ?

Greenberg prit un air agité.

— Patron, le compte rendu que je vais vous faire se trouve en ce moment au laboratoire de microfilms. Il devrait arriver sur votre bureau d'une minute à l'autre.

— Parfait. Vous êtes à la hauteur sur ce coup-là. Pour une fois. Je vous écoute.

— J'ai fait ami-ami avec le juge local et je lui ai demandé de me tenir au courant. Bien sûr, ils ne pouvaient pas jeter LummoX dans la Bastille du coin. Ils n'avaient même rien d'assez solide pour le retenir... comme ils l'avaient appris à leurs dépens ! Et il n'était pas question d'improviser. Croyez-moi, la cage dont il s'était enfui n'était pas du toc ! Mais le chef de la police locale a eu un trait de génie : ils disposaient d'un réservoir vide, de dix mètres de haut, en ciment armé, qui sert à alimenter leurs motopompes. Ils ont donc construit une rampe qu'ils ont retirée après avoir poussé LummoX à l'intérieur. Une bonne astuce, puisque la constitution de l'animal ne lui permet pas de sauter.

— Ça me paraît adéquat.

— Mais ce n'est pas tout. Le juge O'Farrell m'a dit que le chef de la police, n'y tenant plus, avait décidé de ne pas attendre l'accord du ministère et de procéder à l'exécution.

— Quoi !

— Laissez-moi terminer. À l'insu de tout le monde, on a laissé la vanne d'admission ouverte « comme par hasard » pendant la nuit, et le réservoir s'est rempli. Le lendemain matin, LummoX gisait au fond. Le commissaire Dreiser a donc estimé que « l'accident » avait fait son office et que le monstre s'était noyé.

— Et alors ?

— Alors, LummoX se porte comme un charme. Il a passé plusieurs heures sous l'eau, mais une fois le réservoir vidé, notre bestiau s'est réveillé, levé, et il a dit : « Bonjour. »

— Amphibie, sans doute. Quelles dispositions avez-vous prises pour mettre fin à cet autoritarisme ?

— Une seconde, monsieur. Sachant que les armes à feu et les explosifs ne servaient à rien – vous avez lu le rapport –, Dreiser a ensuite essayé le poison. Faute de connaître l'animal, il a incorporé à divers aliments une douzaine de toxiques en doses suffisantes pour tuer un régiment entier.

— Et ?

— LummoX a tout gobé. Ça ne lui a même pas donné envie de s'assoupir. En fait, ça lui a plutôt aiguisé l'appétit. Il a bouloTTé la valve d'admission et le réservoir s'est rempli de nouveau. Il a fallu couper l'eau de la station de pompage.

Kiku eut un claquement de langue admiratif.

— Il commence à m'être sympathique. Vous avez bien dit qu'il avait *mangé* la vanne ? En quoi était-elle ?

— Je l'ignore. L'alliage courant, je suppose.

— Hmm... À croire qu'il aime les fibres. Il a peut-être un jabot ?

— Ça ne m'étonnerait pas.

— Qu'a fait le commissaire ensuite ?

— Rien jusqu'à maintenant. J'ai prié O'Farrell de lui faire comprendre qu'il finirait dans un pénitencier à trente années-lumière de Westville s'il continuait à tenir tête au ministère. Il attend donc, en réfléchissant à la question. Sa dernière idée consistait à couler le bestiau dans le béton, et à le laisser mourir à son gré. Mais O'Farrell y a mis le holà : traitement inhumain.

— Donc, LummoX est toujours dans le réservoir, et attend de nous voir agir, hein ?

— Je crois bien, monsieur. Il y était hier.

— Bon, il peut y rester, j'imagine, jusqu'à ce que d'autres dispositions soient prises.

Mr Kiku se saisit du rapport résumant les conclusions de Greenberg.

— Dois-je comprendre que vous rejetez mes conclusions, monsieur ?

— Non. Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

Il contresigna l'ordre autorisant la destruction de LummoX et le laissa glisser dans la corbeille d'envoi.

— Je ne prends pas le contre-pied des décisions de quelqu'un sans le limoger – et j'ai un autre travail pour vous.

— Oh !

Greenberg ressentit une pointe de pitié. Il avait un moment espéré avec soulagement que son chef annule la condamnation à mort de Lummo. Dommage... mais le monstre représentait un réel danger.

— Vous avez peur des serpents ? demanda Kiku.

— Non, j'ai plutôt un faible pour eux.

— Parfait. C'est un sentiment que j'ai du mal à partager. Du jour de mon enfance en Afrique, où... mais je m'égare. Avez-vous déjà été en rapport avec les Rargylliens ? Je n'en ai pas souvenir.

Greenberg comprit soudain.

— Je me suis servi d'un interprète rargyllien, dans l'affaire de Véga VI. Je m'entends bien avec eux.

— J'aimerais pouvoir en dire autant. Sergei, j'ai un travail pour vous où vous aurez affaire à un interprète rargyllien, un certain Dr Ftaeml. Peut-être avez-vous entendu parler de lui ?

— Oui, bien sûr, monsieur.

— Je reconnais que pour un Rargyllien (Il prononça le mot comme un juron)... Ftaeml n'est pas si mal. Mais son histoire sent le brûlé, et mon flair habituel est neutralisé par ma phobie. Je vous nomme donc mon assistant et vous charge de flairer et d'enquêter à ma place.

— Je croyais que vous ne faisiez pas confiance à mon flair, monsieur ?

— Laissons un aveugle conduire un aveugle, si vous me permettez de changer de type de métaphore. À nous deux, on flairera peut-être le nécessaire.

— Bien, monsieur. Puis-je vous demander la nature de mon affectation ?

— Eh bien...

Avant que Kiku n'ait eu le temps de terminer sa phrase, une lumière s'alluma et la voix de sa secrétaire s'éleva :

— Votre hypnothérapeute est là, monsieur.

Le vice-ministre jeta un coup d'œil à sa montre, et dit :

— Où diable file le temps ?

Puis, dans l'intercommuniqueur :

— Qu'il m'attende dans mon dressing. J'arrive.

Enfin, il ajouta, à l'adresse de Greenberg :

— Ftaeml sera là dans une demi-heure. Je ne peux pas vous consacrer plus de temps. Je dois prendre des forces pour le recevoir. Vous trouverez tous les renseignements dont je dispose – peu de choses, hélas ! – dans mon dossier « Urgences ».

Il regarda la corbeille de réception qui s'était remplie à ras bord durant la discussion.

— Cela ne vous prendra pas plus de cinq minutes. Après quoi, vous n'aurez qu'à passer le reste du temps à me ratiboiser cette montagne de papiers inutiles. Signez de mon nom et ne mettez de côté que les cas que vous jugerez devoir m'être soumis personnellement. Mais qu'il n'en reste pas plus d'une demi-douzaine, ou je vous renvoie à Harvard !

Il quitta en hâte son siège tout en préparant mentalement les instructions qu'il dicterait, du dressing, à sa secrétaire, à savoir : noter tout ce qui passerait devant elle dans la demi-heure à venir, et le lui communiquer ensuite. Il voulait voir le jeunot à l'œuvre. Mr Kiku avait conscience de n'être pas éternel et entendait veiller à ce que Greenberg prenne sa succession. En attendant, il lui mènerait, autant que possible, la vie dure.

Le vice-ministre se dirigea vers son dressing. La porte se dilata pour le laisser entrer, puis se contracta derrière lui, et Greenberg se retrouva seul. Il tendait le bras vers le dossier « Urgences » lorsqu'un papier tomba dans la corbeille de réception en même temps qu'une lumière rouge s'allumait et qu'une sonnerie retentissait.

Il ramassa le papier, le parcourut à demi, et il venait à peine d'en mesurer l'urgence lorsqu'une combinaison lumière-sonnerie attira son attention sur l'intercommunicateur dont l'écran s'alluma. Il reconnut le chef du Bureau de liaison.

— Patron ? dit celui-ci, d'un ton surexcité.

Greenberg effleura le bouton commandant la réciprocité de l'image.

— Ici Greenberg, je garde la place chaude pour le chef. Votre mémo vient tout juste d'arriver, Stan. J'étais en train de le lire.

Ibanez parut ennuyé.

— Laissez tomber. Trouvez-moi le patron.

Greenberg hésita. Le problème soulevé par Ibanez était simple, mais délicat.

En règle générale, les navires en provenance de Vénus avaient le droit de circuler librement sans délais de formalités, leurs médecins de bord étant des officiers de Santé Publique. Mais l'*Ariel*, attendu à Port-Libye, avait été soudain placé en quarantaine par son toubib et s'était garé en orbite. Or, coïncidence malencontreuse, le ministre vénusien des Affaires étrangères se trouvait à bord et l'on comptait sur Vénus pour appuyer la Terre face à Mars dans la Conférence Triangulaire qui devait s'ouvrir incessamment.

Bien sûr, Greenberg pouvait laisser le problème en souffrance jusqu'au retour du patron ; il pouvait aller déranger le patron ; il pouvait passer par-dessus le patron et s'adresser au ministre en personne (soit suggérer une solution et la présenter de façon à la faire approuver) ; enfin, il pouvait agir, en se prévalant de l'autorité de Mr Kiku.

Ce dernier n'avait pas prévu l'urgence en question... mais il avait la sale manie de vous apprendre à nager en vous poussant à l'eau.

Greenberg, après avoir passé rapidement en revue chaque solution, répondit donc :

— Désolé Stan, impossible de parler au patron. Je le remplace momentanément.

— Écoutez, mon vieux, vous feriez mieux de vous dépêcher de le trouver. Il vous a peut-être dit d'expédier les affaires *courantes*, mais ce n'est pas le cas de celle-ci. On a intérêt à faire atterrir ce navire, et vite. Mais je ne donnerai pas cher de votre peau si vous prenez sur vous de m'autoriser à enfreindre un règlement aussi formel que celui de la quarantaine. Réfléchissez bien.

Lever la quarantaine ? La grande épidémie de 51 avait marqué la fin de l'époque où les biologistes croyaient naïvement les espèces d'une planète spécifique immunisées contre les microbes des autres planètes.

— On ne va pas lever la quarantaine.

L'autre prit un air peiné.

— Sergei, on ne peut pas compromettre l'issue de cette conférence... Que dis-je, compromettre ? On ne peut pas jouer à pile ou face le travail de dix années uniquement parce qu'un homme

d'équipage a une petite fièvre. La quarantaine doit être levée. Mais il ne vous appartient pas d'en décider.

Greenberg hésita.

— Le patron se fait hypnotiser pour un boulot assez coriace. Il ne sera peut-être pas visible avant deux bonnes heures.

Ibanez pâlit.

— Il va me falloir en appeler directement au ministre. Je ne peux pas me permettre d'attendre deux heures. Cette vache sacrée vénusienne est fichue d'ordonner à son pilote de faire demi-tour. On ne peut pas courir ce risque.

— Pas plus que celui d'une épidémie. Voici ce que vous allez faire. Appelez l'officiel en question et dites-lui que vous venez le chercher en personne. Sautez dans un vaisseau de reconnaissance, prenez-le à bord et laissez l'*Ariel* en orbite de quarantaine. Une fois que vous l'aurez avec vous – et pas avant – dites-lui que vous allez vous rendre tous les deux à la conférence revêtus de scaphandres isolants.

Les scaphandres isolants étaient étanches et pressurisés. Leur usage premier les destinait à la visite de planètes dont les germes microbiens restaient inconnus.

— Bien entendu, le vaisseau de reconnaissance et son équipage seront également mis en quarantaine.

— En scaphandre isolant ! Oh, il va adorer ! Sergei, je crois qu'il vaut mieux annuler la conférence, ça nous coûterait moins cher. Une pareille indignité ne pourra guère que le retourner contre nous. Cet idiot est terriblement susceptible.

— Mais oui, il va adorer, pour peu que vous sachiez jouer sur la corde sensible : grand sacrifice personnel... ne faire courir aucun risque au salut public de notre bien-aimée planète-sœur... l'appel du devoir prenant le pas sur..., etc. Si vous craignez de ne pas vous en tirer, emmenez un des gars des relations publiques. Ah ! oui, veillez aussi à ce qu'il soit durant toute la session assisté d'un médecin... en blouse blanche... et de deux infirmières. La réunion s'interrompra autant de fois qu'il désirera se reposer. Disposez dans le Hall des Héros, près de la salle de conférence, un lit de camp et un vidéophone relié à l'hôpital. Bref, l'idée est la suivante : il a débarqué malgré sa maladie, déterminé à mener sa tâche au péril de

sa vie. Vu ? Parfait. Faites-le-lui bien comprendre – de façon détournée, s'entend – avant l'atterrissage.

Ibanez paraissait perplexe.

— Vous croyez que ça marchera ?

— Ça ne dépend que de vous. Je vous renvoie votre mémo avec ordre de maintenir la quarantaine et instruction d'agir selon votre propre initiative pour assurer la présence du ministre vénusien à la conférence.

— Bon... D'accord ! (L'autre eut soudain un grand sourire.) Laissez tomber le mémo. Je suis déjà en route.

Il coupa la communication.

Greenberg se remit au travail, exalté par la sensation de jouer à Dieu. Il se demanda ce qu'aurait fait le patron, mais sans s'y arrêter. Plusieurs solutions correctes s'offraient sans doute ; celle-là, du moins, en était une. Il la savait bonne. Il tendit de nouveau la main vers les « Urgences ».

Et s'immobilisa. Quelque chose le tracassait. Le patron n'avait pas envie d'approuver cette sentence de mort, il l'avait bien senti. Zut, Mr Kiku lui avait *dit* qu'il avait eu tort ; la décision appropriée était celle de l'enquête approfondie. S'il n'avait pas voulu infirmer la position de l'un de ses subordonnés, c'était par souci de loyauté.

Mais lui-même, Greenberg, siégeait pour l'instant dans le fauteuil directorial. Alors ?

Était-ce pour cette raison que le vice-ministre l'avait installé là ? Pour lui donner une chance de corriger son erreur ? Non, le patron était malin, mais pas omniscient.

Il ne pouvait guère prévoir que Greenberg songerait à rouvrir l'affaire. Et cependant...

Il appela la secrétaire particulière de Mr Kiku.

— Mildred ?

— Oui, Mr Greenberg ?

— La recommandation suite à mon intervention... RTO 411, je crois... a dû passer chez vous il y a environ un quart d'heure. J'aimerais la récupérer.

— Elle est peut-être déjà partie. Le service des communications n'a que sept minutes de retard sur les demandes, aujourd'hui.

— Voilà qu'on se montre trop efficaces. Si l'ordre a déjà quitté nos services, envoyez un « Annuler jusqu'à plus ample informé », voulez-vous ? Et retournez-moi l'original.

Il se saisit enfin du dossier « Urgences ». Ainsi que l'avait promis Kiku, la chemise marquée « Ftaeml » était bien mince. Elle portait en sous-titre : « La belle et la bête ». Il se demanda ce que cela signifiait. Le patron avait un sens de l'humour si subtil qu'on arrivait difficilement à le suivre.

Tout de suite, il haussa les sourcils. Ces courtiers, intermédiaires et interprètes infatigables qu'étaient les Rargylliens surgissaient à chaque négociation entre races différentes. La présence sur Terre du Dr Ftaeml avait fait supposer à Greenberg que quelque chose se mijotait avec un peuple de type non humanoïde... non humain dans sa mentalité, aux particularités psychiques si différentes qu'elles compliquaient les relations. Mais il ne s'attendait pas à ce que le docteur en question représente une race dont il n'avait jamais entendu parler... les « Hroshii ».

Il se pouvait qu'il ait simplement oublié l'existence d'êtres dont le nom ressemblait à un éternuement. Peut-être s'agissait-il d'une espèce mineure, d'un niveau culturel bas, ou d'une importance économique négligeable, ou dénuée d'hyperpropulsion. Peut-être l'avait-on admise au sein de la Communauté des Civilisations alors qu'il pataugeait dans les affaires du système solaire. Une fois le contact établi entre les humains et les autres races pratiquant la navigation interstellaire, les addenda répétés à la grande famille des humains légaux s'étaient succédé à une telle vitesse qu'il devenait difficile de se tenir au courant ; plus l'humanité élargissait son horizon, et plus elle avait du mal à le distinguer.

Peut-être enfin connaissait-il déjà les Hroshii sous un autre nom ? Il s'en remit au dictionnaire universel de Mr Kiku et tapa le nom sur le clavier.

La machine cliqueta, puis la plaque de réponse s'illumina : AUCUNE INFORMATION.

Partant de l'hypothèse que le mot, dans la bouche d'êtres non Hroshii, avait pu se déformer, Greenberg se livra à quelques tentatives toujours aussi vaines.

Il finit par renoncer. Le dictionnaire universel du British Muséum n'en savait pas plus sur ce sujet que celui du vice-ministre.

La machine occupait un immeuble entier à l'autre bout de Capitale ; jour et nuit, cybernéticiens, sémanticiens et encyclopédistes assouvissaient sa faim insatiable de faits nouveaux. Greenberg pouvait être sûr d'une chose : quels que soient les Hroshii, la Fédération n'en avait jamais entendu parler.

Ce qui était rien moins que stupéfiant.

Après une seconde supplémentaire accordée à la stupéfaction, il reprit sa lecture, et apprit que les Hroshii étaient déjà là. Ils n'avaient pas atterri, mais orbitaient à quatre-vingt mille kilomètres. Il découvrit aussi que, s'il ignorait leur arrivée, la raison en était que le Dr Ftaeml avait instamment conseillé à Mr Kiku d'empêcher tout patrouilleur ou tout autre engin de provoquer le navire étranger, ou d'en tenter l'abordage.

Sa lecture fut interrompue par le retour du rapport LummoX, portant en toutes lettres l'accord de Mr Kiku sur la sentence demandée. Il réfléchit un moment, puis y ajouta quelques mots, ce qui donna le texte suivant : « Recommandation approuvée, mais aucune action ne devra être entreprise avant complète analyse scientifique de la créature. Les autorités locales livreront le prisonnier sur demande au Bureau de recherches xéniques, qui s'occupera du transport et du choix de l'agence chargée d'en estimer la valeur. »

Greenberg apposa la signature de Kiku sous le texte modifié et remit le dossier dans le circuit. Il admit, penaud, que l'ordre était à présent rédigé de façon équivoque, car une chose était sûre : une fois que les xénologues auraient mis la main sur LummoX, ils ne le lâcheraient plus. Néanmoins, il se sentit soudain le cœur plus léger. Sa première décision était erronée ; celle-là était *juste*.

Il reporta son attention sur les Hroshii, et haussa de nouveau les sourcils : ces êtres n'étaient pas là pour établir des relations avec les Terriens, mais pour libérer l'un de leurs congénères – l'une, plus exactement. D'après le Dr Ftaeml, ils étaient convaincus que la Terre détenait cette Hroshia, et demandaient son immédiate restitution.

Il se crut tombé par erreur dans un mauvais mélodrame. Ces gens à la dénomination asthmatique avaient choisi la mauvaise planète pour jouer aux gendarmes et aux voleurs. Une non-humaine sur Terre sans passeport, ni dossier établi au ministère, ni motif

valable pour visiter ladite Terre, se trouverait aussi désespérée qu'une ménagère sans tickets de rationnement. On la ramasserait en un rien de temps... Et pas besoin d'être grand clerc ! Elle ne pourrait même pas échapper à la quarantaine.

Pourquoi le patron ne se contentait-il pas de leur dire de décamper ?

De plus, par quel moyen les Hroshii imaginaient-ils qu'elle avait atteint la surface terrestre ? À pied ? En parachute ? Les navires interstellaires ne se posaient pas : ils étaient desservis par des navettes. Il la voyait d'ici prendre à partie le commissaire de bord de l'une des vedettes : « Excusez-moi, monsieur, mais je fuis mon mari, qui habite un coin reculé de la Galaxie. Cela vous gênerait-il de m'autoriser à me cacher sous ce siège pour me faufiler jusqu'à votre planète ? »

L'autre refuserait tout de go. Les gens des navettes détestaient jusqu'aux personnes qui possédaient un titre de transport gratuit. Greenberg le constatait à chaque fois qu'il présentait son coupe-file diplomatique.

Quelque chose le tracassait. Soudain, une question du patron lui revint en mémoire : LummoX avait-il des mains ? Il réalisa que Mr Kiku avait dû se demander si le bestiau n'était pas la Hroshia manquante, puisque les Hroshii, d'après Ftaeml, possédaient huit pieds. Il ricana : LummoX n'était pas créature à construire et manœuvrer un navire interstellaire. Ni lui ni aucun de ses cousins. Mais, bien sûr, le patron ne l'avait jamais vu et ne pouvait pas savoir ce que son hypothèse avait d'absurde.

De surcroît, LummoX vivait ici depuis plus d'un siècle. Sacré délai pour aller acheter des cigarettes...

Le problème réel était celui de la marche à suivre avec les Hroshii, le contact étant à présent établi. Tout ce qui venait d'outre-ciel, une fois analysé, se révélait intéressant, instructif et profitable pour l'humanité. Une race dotée de son propre système de navigation interstellaire ne pouvait que posséder toutes ces caractéristiques, et à un degré supérieur. Mr Kiku les mènerait sans doute un peu en bateau, tandis qu'on procéderait à l'établissement de relations permanentes. Parfait, il appartiendrait donc à Greenberg d'y contribuer en aidant le patron à surmonter son handicap émotionnel face au Rargyllien.

Il parcourut le reste du rapport. Tout ce que Greenberg avait appris jusqu'alors venait du synopsis ; le reste consistait en la transcription des circonlocutions fleuries de Ftaeml. Puis il rangea la chemise dans le dossier et reprit son travail.

Mr Kiku signala sa présence en regardant par-dessus l'épaule de son remplaçant.

— Cette corbeille déborde plus que jamais.

— Oh ! vous voilà, patron ? Oui, mais songez à ce que ce serait si je n'avais déchiré un papier sur deux.

Le vice-ministre hocha la tête.

— Je sais. Il m'arrive de marquer « Refusé » sur tous les formulaires impairs.

— Vous vous sentez mieux, au fait ?

— Prêt à lui cracher à la figure. Qu'est-ce qu'un serpent peut avoir de plus que moi ?

— Bien dit !

— Le docteur Morgan est très habile. Vous devriez essayer de recourir à ses services.

Greenberg sourit.

— Patron, mon seul problème, c'est l'insomnie au travail. Je ne peux plus dormir à mon bureau.

— C'est le premier symptôme. Les fouille-cerveau ne tarderont plus à vous choper. (Kiku regarda la pendule.) Pas de nouvelles de notre ami à la grouillante chevelure ?

— Pas encore.

Greenberg parla de la quarantaine de l'*Ariel* et de ce qu'il avait décidé. L'autre hocha la tête, ce qui valait une citation à l'ordre du jour en présence du régiment tout entier. Greenberg se sentit réconforté et décida de l'informer aussi de la modification qu'il avait effectuée dans l'affaire Lummo. Il y vint par la bande, timidement.

— Patron, s'asseoir dans ce fauteuil, ça vous transforme.

— C'est ce que j'ai constaté il y a bien des années.

— Heu, oui. Et pendant que j'y étais, j'ai réfléchi à mon intervention.

— Pourquoi ? C'était une affaire réglée.

— C'est ce que je croyais... mais... bon...

Il détailla en bredouillant la modification qu'il avait apportée à l'ordre d'exécution, et attendit le verdict.

Kiku hocha la tête. Il faillit se déclarer satisfait de se voir épargner la peine d'atteindre le même résultat sans perdre la face, mais se ravisa pour se pencher sur son bureau.

— Mildred ? Des nouvelles du Dr Ftaeml ?

— Il vient d'arriver, monsieur.

— Bien. Salle de conférences Est, je vous prie.

Il coupa la communication et se tourna vers Greenberg.

— Eh bien, mon garçon, en avant pour le numéro de charmeur de serpents ! Vous avez votre flûte ?

6

« L'espace est vaste, Excellence »

— Docteur Ftaeml, voici mon collègue, Mr Greenberg.

Le Rargyllien s'inclina bien bas, genoux doubles et articulations non humaines faisant de cette courbette un rite impressionnant.

— La renommée du distingué Mr Greenberg est parvenue jusqu'à moi, l'un de mes compatriotes ayant eu le privilège de travailler avec lui. Je suis très honoré.

Greenberg adopta pour répondre les mêmes tournures alambiquées que le linguiste interstellaire.

— Depuis longtemps je rêvais d'apprécier par moi-même la savante érudition du Dr Ftaeml, sans toutefois jamais oser espérer que ce rêve puisse se concrétiser. Je suis, docteur, votre serviteur et élève.

— Hmm ! interrompit Kiku. L'affaire délicate que vous négociez, docteur, est d'une telle importance que les nombreuses charges qui m'incombent ne m'ont pas laissé le loisir de lui octroyer toute l'attention voulue. Nous avons donc mandaté à cet effet mon collègue, ambassadeur extraordinaire et délégué plénipotentiaire de la Fédération.

Greenberg regarda son patron, mais demeura impassible. Il avait bien noté que celui-ci le gratifiait du titre de *collègue*, non d'*assistant*. C'était là une manœuvre élémentaire destinée à augmenter son prestige et, partant, ses chances de mener les négociations à bonne fin, mais il ne s'attendait pas à ça. Il aurait parié que le Conseil n'avait pas eu voix au chapitre dans sa promotion. Néanmoins, Mr Kiku avait l'influence requise pour l'obtenir, et la paperasse ne manquerait pas de le confirmer. Le salaire suivrait-il ?

Le patron devait soupçonner que cette affaire ridicule était plus importante qu'il n'y paraissait. À moins que ce ne soit là une manière de se débarrasser du médusoïde ?

Le Dr Ftaeml s'inclina à nouveau.

— Je suis grandement honoré de travailler avec Son Excellence.

Greenberg songea que le Rargyllien n'était pas dupe, mais devait bel et bien se sentir honoré, puisqu'il se retrouvait gratifié par ricochet d'un rang comparable.

Une assistante apporta des boissons et on prit le temps de sacrifier au rituel. Ftaeml choisit un vin français, tandis que les deux Terriens optaient pour l'unique boisson rargyllienne disponible, une substance qualifiée de « vin » faute de terme adéquat, mais qui ressemblait plutôt à du pain trempé dans du lait auquel on aurait ajouté de l'acide sulfurique pour plus de saveur. Greenberg fit mine de la déguster, tout en veillant à ne pas en absorber une goutte.

Il nota, avec respect, que le patron s'astreignait à l'avaler réellement.

Ce rite, commun à sept civilisations sur dix, permit à Greenberg d'évaluer Ftaeml. Vêtu d'une coûteuse parodie d'habit de cérémonie terrestre (jaquette, jabot de dentelle, short rayé), le médusoïde parvenait à dissimuler le fait que malgré ses deux jambes, ses deux bras et sa tête située à l'extrémité supérieure d'un tronc allongé, rien en lui n'était humain sous quelque angle que ce soit, sinon légal.

Mais Greenberg, élevé parmi les Grands Martiens, avait eu, depuis, des contacts avec maintes races. Il n'espérait donc pas que les « hommes » aient un aspect humain, aspect pour lequel il n'avait d'ailleurs aucune préférence. À ses yeux, Ftaeml était beau et fort gracieux. Sa peau sèche, squameuse, d'un ton violet éclairé de taches verdâtres, était aussi impeccable que celle d'un léopard, et aussi décorative. L'absence de nez ne revêtait guère d'importance, compensée qu'elle était par la bouche mobile et expressive.

Ftaeml avait dû enrouler sa longue queue autour de sa taille, sous ses vêtements, afin de paraître humain en plus d'être vêtu comme tel ; son peuple se donnait toutes les peines du monde pour se conformer au vieil adage : « À Rome, on tire des chandelles romaines ». L'autre Rargyllien auquel il avait eu affaire ne portait pas le moindre habit, puisque les habitants de Véga VI s'en dispensaient : il dressait fièrement sa queue, tel un chat satisfait.

Greenberg se rappela avec un frisson qu'il avait là-bas, pour sa part, dû s'emmailoter les oreilles.

Il regarda furtivement les tentacules du médusoïde. Pff ! Ils n'évoquaient en rien le serpent. Le patron devait développer une sérieuse phobie. Bon, ils mesuraient environ trente centimètres de long pour un d'épaisseur, mais on n'y voyait pas d'yeux, ni de bouche, ni de dents – juste des tentacules. Qu'étaient les doigts, sinon de courts tentacules ?

Kiku posa sa tasse, tandis que Ftaeml posait son verre.

— Avez-vous consulté vos mandants, docteur ?

— J'ai eu cet honneur. Et puis-je, à cette occasion, me permettre de vous remercier d'avoir si gracieusement mis à ma disposition un vaisseau de reconnaissance pour les allées et venues que je me vois obligé d'effectuer entre votre si belle planète et l'astronef du peuple que j'ai le privilège de représenter ? Sans vouloir porter le moins du monde ombrage à la grande race que je sers à présent, je puis dire que votre appareil me paraît mieux convenir à cet usage, et qu'il est infiniment plus confortable aux êtres de ma conformation que leurs vaisseaux auxiliaires.

— C'est la moindre des choses. Je ne suis que trop heureux de pouvoir rendre service à un ami.

— Vous êtes des plus aimables, monsieur le vice-ministre.

— Ainsi donc, qu'ont-ils dit ?

Le Dr Ftaeml haussa les épaules – avec emphase, un mouvement de tout le corps.

— Je regrette de devoir vous informer qu'ils sont demeurés immuables. Ils insistent pour que leur enfant leur soit rendue sans retard.

Kiku fronça les sourcils.

— Sans doute leur avez-vous expliqué que nous n'avons pas cette enfant, que nous n'en avons jamais entendu parler, que nous n'avons aucune raison de supposer qu'elle soit venue sur cette planète, et que nous avons par ailleurs de fortes présomptions de croire qu'il lui aurait été à peu près impossible de le faire.

— C'est exactement ce que je leur ai dit. Je m'en vais vous répéter mot pour mot ce qu'ils ont répondu en vous demandant de bien vouloir excuser ce manque de courtoisie, car la déclaration use de termes aussi crus que précis. Bref, selon eux, vous mentez.

Kiku ne fut pas le moins du monde vexé, sachant trop qu'un intermédiaire rargyllien était aussi impersonnel qu'un téléphone.

— Il serait préférable que je fusse un menteur. Je pourrais leur renvoyer leur rejeton et toute cette affaire prendrait fin.

— Moi, je vous crois, dit soudain Ftaeml.

— Merci. Pourquoi ?

— Vous vous êtes servi de l'imparfait du subjonctif.

— Oh ! Leur avez-vous expliqué qu'il y a plus de sept mille variétés de créatures non terrestres sur Terre, soit des centaines de milliers d'individus ? Que sur ce nombre, quelque trente mille sont des êtres intelligents ? Que parmi ces derniers, rares sont ceux qui présentent les caractéristiques physiologiques de vos Hroshii ? Qu'au surplus, nous nous portons garants de la race et de la planète d'origine de ce petit nombre ?

— Je suis rargyllien, monsieur. Je leur ai exposé cela et plus encore, dans leur propre langue. Je leur ai détaillé les faits avec plus de clarté que vous n'auriez pu le faire avec un habitant de votre propre planète. Mon explication, je l'ai faite vivre !

— Je vous crois. (Kiku pianota sur la table.) Vous avez une suggestion ?

— Écoutez, glissa Greenberg, n'auriez-vous pas une photo d'un Hroshii bien typé ? Cela nous aiderait peut-être.

— Hroshii, corrigea Ftaeml. Ou, dans le cas qui nous occupe présentement, Hroshia. Non, je regrette. Les images ne font pas partie de leur symbolique. Hélas, en ce qui me concerne, je ne puis me servir de vos appareils.

— S'agit-il d'une race dépourvue d'yeux ?

— Non, Excellence, leur vue est bonne, subtile même. Mais leurs yeux et leur système nerveux forment des images différentes des vôtres. Leur équivalent de vos photos serait sans signification pour vous. Il m'arrive, même à moi, de trouver la corrélation ardue. Or, souvenez-vous que ma race est reconnue pour être la plus accomplie de toutes dans l'interprétation des symbolismes des autres races.

Ftaeml se tut et se lissa l'épiderme.

— Ma foi... Si vous nous en décriviez un ? Faites-nous une démonstration de vos talents sémantiques, si justement réputés.

— Avec plaisir. Les Hroshii de ce navire sont tous à peu près de la même taille, car ils appartiennent à la caste militaire.

— Militaire ! Cet astronef serait donc un vaisseau de guerre ?
Vous ne me l'aviez pas dit, docteur.

Ftaeml prit un air peiné.

— L'évidence de ce fait désagréable m'avait paru ne devoir échapper à personne...

— Oui, sans doute.

Kiku se demanda s'il fallait alerter l'État-Major de la Fédération. Pas encore, décida-t-il. Mêler la force armée à ce genre de négociations lui répugnait. Il estimait qu'un étalage de puissance non seulement démontrait l'échec des diplomates, mais encore supprimait radicalement toute chance de parvenir à une entente. Et même s'il se savait en mesure de trouver une explication logique à cette opinion, il reconnaissait volontiers qu'elle ressortissait davantage de l'émotion pure.

— Continuez, je vous prie.

— La caste militaire comprend trois sexes ; la différenciation entre ces trois types n'est pas claire et il n'y a pas lieu de nous attarder là-dessus. Mes compagnons et hôtes mesurent environ quinze centimètres de plus que cette table en hauteur et une fois et demie votre taille en longueur. Chacun possède quatre paires de jambes et deux bras aux mains petites, souples, et d'une grande dextérité. Ce qui leur permet de se montrer remarquablement adroits dans l'utilisation de machines et d'instruments, ainsi que dans les manipulations délicates de toutes sortes.

Greenberg se détendit quelque peu à mesure que Ftaeml parlait. En dépit de tout, il n'avait pu se départir de l'impression gênante que LummoX puisse être la Hroshia. Mais non, l'idée ne lui était venue que de la similitude accidentelle du nombre de jambes. Comme si une autruche était un homme de par ses deux pattes ! Il ne cessait, presque inconsciemment, de vouloir classer ladite créature dans une catégorie bien définie, et continuerait sans doute de s'y efforcer ; mais celle-ci, en tout cas, ne convenait pas.

L'autre avait enchaîné :

— ... mais la caractéristique la plus marquante des Hroshii, hors toute considération de taille, forme, structure ou fonction, est l'écrasante impression qu'ils donnent d'une énorme puissance mentale. Si stupéfiante en vérité... (Le médusoïde eut un rire gêné.)... que, subjugué comme je l'étais, j'ai failli renoncer à mes

honoraires professionnels, le seul fait de les servir étant un privilège.

Greenberg en fut impressionné. Ces Hroshii devaient bel et bien se démarquer, car les Rargylliens, quoique d'honnêtes courtiers, étaient réputés vous laisser mourir de soif plutôt que vous dire la traduction du mot « eau » dans la langue locale, tant que vous ne les aviez pas réglés au comptant. Cette attitude mercenaire faisait, pour eux, figure de devoir sacré.

— Tout ce qui m'a préservé de cet excès, c'est la conscience du fait que dans un domaine, un seul, je les surpasse : ce ne sont pas des linguistes. Si riche et si puissant que puisse être leur mode d'expression, c'est l'unique langue qu'ils soient susceptibles d'apprendre correctement. Ils sont encore moins doués, dans le domaine linguistique, que votre propre race.

Ftaeml tendit ses mains grotesques en un geste parfaitement latin, et ajouta :

— J'ai donc banni mes scrupules momentanés, et je leur ai compté double tarif.

Il se tut. Kiku considéra la table d'un œil noir, et Greenberg se contenta d'attendre. Finalement, le vice-ministre demanda :

— Que proposez-vous ?

— Très cher ami, il semble qu'une seule chose reste à faire : leur rendre leur Hroshia.

— Sans doute, mais il se trouve que nous ne l'avons pas.

Ftaeml laissa échapper une assez juste imitation de soupir humain.

— Extrêmement regrettable.

Greenberg lui jeta un regard perçant. Ce soupir ne semblait pas exprimer une grande conviction. Ftaeml semblait considérer cette impasse comme extrêmement excitante... ce qui était ridicule : un Rargyllien, une fois qu'il acceptait de jouer les intermédiaires, tenait par-dessus tout à ce que les négociations auxquelles il contribuait aboutissent. Faute d'obtenir un franc succès, il estimait avoir perdu la face.

Le nouvel ambassadeur extraordinaire et délégué plénipotentiaire décida donc de se mêler à la discussion.

— Lorsque vous avez entrepris ce mandat pour le compte des Hroshii, docteur Ftaeml, aviez-vous l'impression qu'il nous serait possible de vous livrer la... hum... Hroshia ?

Les tentacules mollirent soudainement. Greenberg leva un sourcil, et reprit d'un ton sec :

— Non, de toute évidence. Dans ce cas, puis-je vous demander ce qui vous a poussé à accepter ?

Ftaeml répondit lentement, sans faire montre de son habituelle confiance en soi :

— On ne refuse pas une mission pour le compte des Hroshii, monsieur. Croyez-moi, c'est tout simplement hors de question.

— Hmm... ces Hroshii. Vous voudrez bien m'excuser, docteur, si je vous avoue que, jusqu'à présent, vos éclaircissements sur eux ne m'ont pas apporté la justesse de vue que j'attendais. Vous les dites d'une telle puissance mentale qu'un esprit supérieur d'une race hautement évoluée... vous, en l'occurrence... a failli en être « subjugué ». Vous semblez vouloir nous convaincre qu'ils disposent aussi d'une telle puissance en d'autres domaines que vous, fils d'une race fière et libre, êtes contraint d'obéir à leurs exigences. Les voilà, tous groupés sur un unique navire, face à une planète entière, planète si puissante qu'elle a su instaurer une hégémonie à peu près totale dans une région de l'espace où nul n'a jamais obtenu pareil résultat, et vous jugez « regrettable » le fait que nous ne pouvons les satisfaire ?

— Tout cela est parfaitement exact, Excellence, rétorqua Ftaeml avec précaution.

— Quand un Rargyllien s'exprime à titre professionnel, je ne peux que le croire. Il m'est pourtant difficile d'accepter ce que vous affirmez. Ces... êtres supérieurs... comment se fait-il que nous n'en ayons jamais entendu parler ?

— L'espace est vaste, Excellence.

— Oui, oui. Il y a sans doute des milliers de grandes races dont nous autres, Terriens, n'avons jamais entendu parler, que nous n'avons jamais vues et ne verrons jamais. Dois-je en inférer qu'il s'agit aussi du premier contact de votre race avec les Hroshii ?

— Non, nous les connaissons depuis longtemps. Plus longtemps, en vérité, que nous ne vous connaissons.

— Vraiment !

Greenberg lança un rapide coup d'œil à Kiku.

— Quelles sont les relations entre Rargyll et les Hroshii ? reprit-il. Et comment se fait-il que la Fédération n'en ait jamais été tenue informée ?

— Se pourrait-il que votre dernière question soit une réprimande, Excellence ? Si tel était le cas, je me verrais obligé de vous rappeler que je n'agis pas actuellement au nom de mon gouvernement.

— Non, lui assura Greenberg. J'essaie seulement d'obtenir quelques éclaircissements supplémentaires. La Fédération, vous ne l'ignorez pas, cherche sans cesse à étendre le plus loin possible ses relations diplomatiques. Je m'étonne d'apprendre que votre race, qui se dit amie de la nôtre, puisse avoir connaissance d'une civilisation puissante sans en avoir jamais fait part à la Fédération.

— Puis-je me permettre, Excellence, d'exprimer l'étonnement que me cause votre étonnement ? L'espace est vaste... et ma race a été, de tout temps, une race de grands voyageurs. Il se peut que la Fédération ne nous ait pas posé les questions adéquates. Quant au reste, permettez-moi de vous préciser que mon peuple n'entretient aucune relation, diplomatique ou autre, avec les puissants Hroshii. C'est un peuple qui, ainsi que vous l'exprimez dans votre pittoresque langage, s'occupe de ses oignons, et nous sommes, nous, satisfaits de ne pas nous mêler de leurs affaires. Il y a des années, plus de cinq de vos siècles, qu'aucun navire hroshii n'avait surgi dans nos cieux pour nous demander un service. Et cela vaut mieux ainsi.

— Plus j'en apprends et moins je comprends. Ils se seraient arrêtés à Rargyll pour y prendre un interprète plutôt que de se diriger droit sur nous ?

— Pas tout à fait. Ils sont apparus dans notre ciel et nous ont demandé si nous vous connaissions. Nous avons répondu par l'affirmative : lorsqu'un Hroshiu vous interroge, on lui répond ! Nous leur avons indiqué votre étoile et j'ai eu l'insigne honneur d'être choisi pour les représenter. Me voici donc. (Il haussa les épaules.) J'ajouterai que je n'ai su l'objet de leur recherche qu'une fois dans l'espace.

Greenberg se souvint d'un fait qui l'avait frappé.

— Voyons. Ils vous ont engagé, vous vous êtes embarqué et, une fois en route, ils vous ont appris qu'ils recherchaient une Hroshia manquant à l'appel. C'est à ce moment-là que vous avez dû pressentir que votre mission échouerait ? Pourquoi cette impression ?

— N'est-ce pas évident ? Ainsi que vous le diriez dans votre belle langue précise, nous autres Rargylliens passons pour les plus grandes pipelettes de l'espace connu. Vous diriez peut-être « historiens », mais j'entends bien quelque chose de plus vivant. Des pipelettes, donc. Nous allons partout, nous connaissons tout le monde et nous parlons toutes les langues. Je n'ai pas eu besoin de « vérifier les références » pour savoir que les Terriens n'avaient jamais mis les pieds sur la planète capitale des Hroshii. Autrement, vous auriez tenté de vous imposer à eux et une guerre en aurait résulté. Le scandale aurait rejailli jusqu'aux étoiles – quelle expression charmante ! – et n'aurait pas manqué de susciter mille commentaires parmi les Rargylliens friands d'anecdotes. Bref, il était clair pour moi que les Hroshii se trompaient et ne retrouveraient pas chez vous ce qu'ils cherchaient.

— Bref, vous vous êtes trompé de planète et vous nous avez refilé le problème.

— Pardon, protesta Ftaeml. L'identification ne fait aucun doute... l'identification non pas de la planète, car les Hroshii ignoraient d'où vous proveniez, mais de l'espèce. Les êtres qu'ils cherchaient étaient sans conteste, jusqu'au moindre détail, des Terriens. Des ongles de vos doigts et jusqu'aux organes intérieurs, tout y était.

— Néanmoins, docteur, vous saviez qu'ils se trompaient. Bien que je n'aie rien d'un sémanticien de votre acabit, il me semble entrevoir là un paradoxe.

— Permettez-moi de vous l'expliquer. Nous, dont la profession est d'employer les mots, en connaissons l'inanité. Un paradoxe ne peut exister qu'en paroles, jamais en fait. Puisque les Hroshii décrivaient très exactement les habitants de la Terre, et sachant qu'ils ne connaissaient pas les Terriens, j'en ai conclu ce que je devais en conclure, à savoir qu'il existait dans cette galaxie une race ressemblant à la vôtre comme deux Sornia jumeaux dans leur coquille, ou deux gouttes d'eau... D'eau ? Ou d'huile ?

— « Comme deux gouttes d'eau », c'est bien l'expression en vigueur, déclara Mr Kiku avec pondération.

— Merci. Votre langue est des plus riche. Je dois profiter de mon séjour parmi vous pour me rafraîchir la mémoire. Croiriez-vous que l'homme auprès duquel je l'ai apprise m'a enseigné à dessein des expressions inacceptables en bonne compagnie ? Je pense par exemple à « froide comme une... »

— Oui, répondit Kiku à la hâte. Je le crois volontiers. Certains de nos compatriotes ont un sens de l'humour assez tordu. Ceci étant, il y aurait selon vous, quelque part dans cette nébuleuse, une race jumelle de la nôtre ? L'idée me paraît invraisemblable sur le plan statistique. Plus qu'invraisemblable : impossible.

— L'univers entier, monsieur le vice-ministre, est si follement invraisemblable que c'en est risible. Nous, les Rargylliens, savons depuis longtemps que Dieu est un humoriste.

Le médusoïde esquissa un geste spécifique à son espèce, puis il le traduisit par une des postures de respect les plus répandues sur Terre.

— Avez-vous fait part de cette conclusion à vos clients ?

— Bien sûr. Et j'ai pris soin de la leur rappeler lors de nos dernières consultations. Le résultat s'est révélé conforme aux prévisions.

— C'est-à-dire ?

— Chaque race a ses qualités et ses faiblesses. Lorsque le puissant intellect des Hroshii a adopté une opinion, ils n'en démordent pas aisément. Votre expression « têtu comme une mule » leur convient parfaitement.

— Le voisinage d'un têtu a tendance à rendre les autres têtus, docteur Ftaeml.

— De grâce ! Excellence ! J'espère que vous résisterez à la tentation ! Permettez-moi une remarque, puisque vous m'y forcez : bien qu'incapables de retrouver le cher trésor des Hroshii, vous avez néanmoins entrepris de nouvelles recherches, plus poussées que les précédentes. Je suis votre ami... n'allez pas estimer que nos négociations pourraient échouer.

— Jamais de ma vie je n'ai rompu une négociation, répondit aigrement Kiku. Si on ne parvient pas à convaincre la partie adverse, on peut toujours espérer lui survivre. Mais je ne vois pas ce

que nous pourrions encore proposer à vos clients. Il ne reste que la possibilité que nous avons évoquée la dernière fois. Avez-vous apporté les coordonnées de leur planète ? Ou ont-ils refusé de les fournir ?

— Je les ai ici. Je vous avais bien dit qu'ils accepteraient. Les Hroshii ne craignent en rien que d'autres races sachent où les trouver : cela leur indiffère.

Ftaeml ouvrit une serviette qui soit était une imitation de serviette terrienne, soit provenait d'une boutique terrienne.

— Néanmoins, il n'a guère été aisé de traduire dûment leurs concepts par les notions qui posent Rargyll comme centre indiscuté de l'univers. Pour parvenir à ce résultat, il m'a tout d'abord fallu les convaincre de cette nécessité, puis leur expliquer le système de mesure spatio-temporel tel qu'appliqué à Rargyll. À présent, il me faut, à ma grande honte, avouer que je connais mal votre propre système, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'aider à transposer nos chiffres en ceux qui vous sont familiers.

— Il n'y a pas lieu d'avoir honte, répondit Kiku. Pour ma part, je ne connais rien à nos propres méthodes d'astrogation. On emploie des spécialistes pour ce genre d'affaire. Un instant.

Il actionna un interrupteur sur la table de conférence.

— Passez-moi le Bureau d'astrogation.

— Tout le monde a terminé sa journée, répondit une voix féminine désincarnée. Il ne reste que l'officier de garde.

— Dans ce cas, passez-le-moi, lui. Faites vite.

Presque immédiatement, une voix mâle se fit entendre.

— Ici le Dr Warner, officier de garde.

— Ici Kiku. Docteur, vous savez calculer des corrélations spatio-temporelles ?

— Bien entendu, monsieur.

— Pouvez-vous le faire à partir de données rargylliennes ?

— Rargylliennes ? (L'officier de garde siffla doucement.) Ce sera trop difficile pour moi, monsieur. C'est le Dr Singh qu'il vous faut.

— Envoyez-le-moi sur-le-champ.

— Heu, c'est que... il est rentré chez lui, monsieur. Il ne sera ici que demain matin.

— Je ne vous ai pas demandé où il se trouve, je vous ai dit de me l'envoyer sur-le-champ. Utilisez un mandat d'amener ou faites donner la troupe si nécessaire, mais il me le faut tout de suite.

— Heu... oui, monsieur.

Kiku se retourna vers le Dr Ftaeml.

— J'espère pouvoir sous peu vous démontrer qu'aucun de nos navires interstellaires n'a jamais rendu visite aux Hroshii. Par bonheur, nous conservons soigneusement les registres d'astrogation de toutes nos expéditions. De surcroît, je pense qu'il est grand temps que les principaux intéressés dans cette affaire se rencontrent en chair et en os ; nul doute qu'appuyés par vos grands dons de traducteur, nous n'aboutissions à une solution, en leur démontrant que nous n'avons rien à leur cacher, que nous mettons les ressources entières de notre civilisation à leur disposition, et que nous souhaitons les aider à retrouver leur congénère disparue... mais qu'elle n'est pas ici. Ensuite, s'ils ont une quelconque suggestion à nous soumettre, nous...

Kiku s'interrompit car une porte venait de s'ouvrir à l'autre bout de la pièce. D'une voix atone, il enchaîna :

— Comment allez-vous, monsieur le ministre ?

L'Honorable Roy MacClure, ministre des Affaires spatiales auprès la Communauté fédérée des civilisations, faisait son entrée. Son regard sembla n'effleurer que le seul Mr Kiku.

— Ah ! Vous voilà, Henry ! Vous ai cherché partout ! Cette idiote ne savait pas où vous aviez disparu, mais j'ai découvert que vous n'aviez pas quitté l'immeuble. Vous devez...

Kiku le prit fermement par le coude et haussa le ton.

— Permettez-moi, monsieur le ministre, de vous présenter le Dr Ftaeml, ambassadeur extraordinaire des grands Hroshii.

MacClure se montra à la hauteur de la situation :

— Comment allez-vous, docteur ? Mais ne devrais-je pas plutôt dire « Excellence » ?

Il eut le bon goût de s'abstenir de dévisager le Rargyllien.

— « Docteur » conviendra parfaitement, monsieur le ministre. Je vais bien, je vous remercie. Puis-je me permettre de vous demander des nouvelles de votre propre santé ?

— Oh ! plutôt bonne, plutôt bonne, si tout ne surgissait pas en même temps... Ce qui me rappelle... auriez-vous la bonté d'excuser

un moment mon assistant ? Je suis au regret de devoir vous interrompre, mais une urgence réclame sa présence.

— Certainement, monsieur le ministre. Je n'ai d'autre souhait que de vous être agréable.

MacClure considéra avec intérêt le médusoïde, mais se trouva incapable de déchiffrer la moindre expression sur son visage... si toutefois cet être était capable d'expression, songea-t-il.

— Hmm, j'espère que l'on s'occupe bien de vous, docteur ?

— Oui, merci beaucoup.

— Bien. Excusez-nous encore, mais... Henry, s'il vous plaît...

Kiku salua le Rargyllien, quitta la table en arborant un masque si inexpressif que Greenberg en frissonna, et, dès qu'ils se furent éloignés, se pencha vers MacClure et lui parla à voix basse.

Celui-ci jeta un regard en arrière vers les deux autres, puis répondit en chuchotant, mais pas assez bas pour que Greenberg ne puisse l'entendre :

— Oui, oui ! Mais c'est d'une importance cruciale, je vous le répète. Enfin, Henry, quel motif de force majeure a pu vous donner l'idée de consigner ces navires au sol sans me consulter au préalable ?

La réponse du vice-ministre resta inaudible.

MacClure reprit :

— Absurde ! Il ne vous reste plus qu'à aller les affronter. Vous ne pouvez pas...

Mr Kiku se tourna brusquement vers la table.

— Dites-moi, docteur Ftaeml, aviez-vous l'intention de retourner à bord du navire hroshii ce soir même ?

— Rien ne me presse, Excellence. Je suis à votre service.

— Vous êtes trop aimable. Puis-je vous laisser aux bons soins de Mr Greenberg ? Il parle en mon nom.

Le Rargyllien s'inclina.

— C'est un honneur pour moi.

— Je me ferai un plaisir de vous retrouver demain.

Ftaeml s'inclina de nouveau.

— À demain, donc. Monsieur le ministre, monsieur le vice-ministre... serviteur.

Kiku sortit en compagnie de MacClure. Greenberg ne savait s'il devait rire ou pleurer. Il se sentait gêné au nom de sa race tout entière. Le médusoïde l'observait en silence.

— Le langage rargyllien est-il riche en jurons, docteur ? lui demanda Greenberg avec un sourire amer.

— Je suis capable d'en proférer en plus de mille langues différentes. Certaines d'entre elles possèdent un véritable trésor d'injures susceptibles de faire tourner un œuf à cent pas. Voulez-vous que je vous en apprenne quelques-unes ?

Greenberg se laissa aller sur le dossier de son siège et rit cette fois de bon cœur.

— Docteur, je vous aime bien. Oui, vraiment, je vous aime bien. Et cela, en dehors de toutes les amabilités de règle dans notre commune profession.

Ftaeml imita assez bien un sourire humain.

— Je vous remercie. Ce sentiment est partagé et j'en suis fort aise. Puis-je avouer, sans vouloir vous offenser le moins du monde, que l'accueil habituellement réservé sur votre planète à ceux de ma race doit souvent être accepté avec une sérieuse dose de philosophie ?

— Je sais. Et cela me désole. Mes pareils ont hélas tendance, pour la plupart, à croire en toute bonne foi que leurs préjugés de classe sont épousés par le Seigneur. J'aimerais qu'il en soit autrement.

— N'ayez pas honte, monsieur. Croyez-moi, c'est là une conviction commune à toutes les races. C'est même la seule chose qu'elles aient toutes en commun. La mienne ne fait pas exception à la règle. Si vous parliez différents langages... vous sauriez que, dans chaque idiome de chacune d'entre elles, on répète sur tous les tons : *c'est un étranger, donc un barbare*.

Greenberg eut un sourire sans joie.

— Plutôt décourageant, vous ne trouvez pas ?

— Pourquoi décourageant ? À mon avis, c'est plutôt désopilant. Probablement la seule plaisanterie que Dieu doit répéter sans fin, car elle ne vieillit guère... Souhaitez-vous que nous continuions la négociation ? Ou bien avez-vous seulement l'intention de faire durer la conversation jusqu'au retour de votre... collègue ?

Greenberg comprit que le Rargyllien lui montrait, avec toute la politesse voulue, que lui, Greenberg, n'avait pas le droit d'agir sans Kiku. À quoi aurait-il servi d'essayer de prouver le contraire ? D'ailleurs, il avait faim.

— N'avons-nous pas suffisamment travaillé pour aujourd'hui, docteur ? Me ferez-vous l'honneur de dîner avec moi ?

— J'en serai enchanté, mais... vous connaissez les particularités de notre régime ?

— Bien sûr. Souvenez-vous : j'ai passé plusieurs semaines en compagnie d'un de vos compatriotes. Nous pourrions aller à l'hôtel Universel.

— Oui, bien sûr...

Ftaeml ne semblait pas particulièrement enthousiaste.

— Ou auriez-vous autre chose à suggérer ?

— J'ai entendu parler de vos dîners-spectacles... Serait-ce possible ? À moins que...

— Un cabaret ? (Greenberg réfléchit un moment.)

Mais oui ! Le Club cosmique ! Leur cuisine ne le cède en rien à celle de l'Universel.

Ils étaient sur le point de sortir lorsqu'une porte s'irisa pour laisser passer un homme très mince et très brun.

— Oh ! pardonnez-moi ! Je croyais trouver Mr Kiku.

Greenberg se rappela subitement que le patron avait convoqué un mathématicien spécialiste de la relativité.

— Un instant. Vous êtes sans doute le Dr Singh ?

— Oui.

— Mr Kiku a dû s'absenter. Je le remplace.

Il présenta ses deux compagnons l'un à l'autre et exposa au Dr Singh le problème qu'il était appelé à résoudre.

Celui-ci consulta les plans du Rargyllien et acquiesça d'un hochement de tête.

— Cela va me prendre un bon bout de temps.

— Puis-je vous proposer mon aide, docteur ? demanda Ftaeml.

— Cela ne sera pas nécessaire. Vos notes me paraissent très complètes.

Rassurés, Greenberg et Ftaeml partirent en goguette.

Le programme du Club cosmique comprenait un jongleur qui enchantait Ftaeml et des danseuses qui ravirent Greenberg. Lorsqu'il

ramena Ftaeml à l'une des suites de l'hôtel Universel réservées aux hôtes extraterrestres du ministère des Affaires spatiales, il était fort tard. Tout en bâillant, dans l'ascenseur qui le redescendait, il songea que cette soirée avait fort contribué aux bonnes relations entre races étrangères.

Malgré sa fatigue, il s'arrêta au bureau. Au cours de la soirée, Ftaeml avait prononcé une phrase dont il fallait, à son avis, informer le patron au plus tôt. Ce soir même, s'il parvenait à le joindre, sinon, il lui laisserait une note. En effet, emporté par l'euphorie du plaisir que lui avait procuré le jongleur, le Rargyllien avait déploré que ce genre de réjouissance doive cesser sous peu.

— Qu'entendez-vous par là ? avait demandé Greenberg.

— Une fois la puissante Terre volatilisée...

Le médusoïde s'était interrompu derechef.

Greenberg avait tenté de lui en faire dire davantage, et le Rargyllien soutenu qu'il ne s'agissait là que d'une plaisanterie.

Cela pouvait ne revêtir aucune signification réelle, mais l'humour rargyllien était en général bien plus subtil. Il avait donc décidé de prévenir le patron au plus tôt. Peut-être l'étrange navire avait-il besoin d'une douche de fréquences paralysantes, d'une bombe « casse-noix » et d'un nettoyage par le vide.

Il trouva Kiku penché sur son bureau. La corbeille de réception débordait, comme à l'habitude, mais le vice-ministre n'y prêtait pas la moindre attention. Il leva les yeux et murmura :

— Bonsoir, Sergei. Regardez ceci.

Il désignait le travail du Dr Singh sur les notes de Ftaeml. Greenberg repéra au bas de la page les coordonnées géocentriques et fit un rapide calcul.

— Plus de neuf cents années-lumière ! et dans cette direction-là ! Rien d'étonnant à ce qu'on ne les ait jamais rencontrés ! Ce n'est pas précisément la porte à côté.

— Laissez cela. Notez bien la date. Cette estimation-là concerne le lieu et l'époque où se situe la visite qu'aurait rendue aux Hroshii un de nos vaisseaux.

Greenberg lut ce que lui montrait Kiku et sentit ses sourcils grimper à la rencontre de son cuir chevelu. Il se tourna vers le cerveau électronique et entreprit de coder un problème.

— Laissez, dit Kiku, votre estimation est correcte. L'*Ouvre-Voie*, deuxième voyage.

— L'*Ouvre-Voie*, répéta sottement Greenberg.

— Oui. Faute de savoir quel point ils avaient atteint, on ne pouvait pas deviner. Mais on connaît très exactement la *date* de leur départ. Tout concorde. Cette hypothèse est beaucoup plus plausible que les races jumelles du Dr Ftaeml.

— Bien sûr. (Il dévisagea le patron.) Alors... ce serait... LummoX ?

— Oui, c'est LummoX.

— Mais ce n'est pas possible ! LummoX ! Pas de mains... bête comme chou...

— Non, ce n'est pas possible. Mais c'est ainsi.

Maman a toujours raison

Lummox n'était pas dans le réservoir. Fatigué, il avait décidé de rentrer chez lui. Il lui avait fallu s'ouvrir un passage pour pouvoir sortir, mais il avait veillé à limiter les dégâts. Il ne tenait pas à avoir des discussions avec John Thomas sur des sujets aussi bêtes – en fait, il ne voulait de discussions d'aucune sorte.

Plusieurs personnes parurent faire toute une histoire de ce départ, mais il n'en tint pas compte. Il prit soin de ne piétiner aucune d'elles et ignora leurs commentaires, en se cantonnant dans une réserve pleine de dignité. Même lorsqu'elles employèrent ces détestables engins à projeter de la mousse, il ne se laissa pas dévier de sa route de la façon dont il s'était laissé faire en sortant du grand immeuble le jour de sa malheureuse promenade. Il ferma simplement les yeux et sa rangée de narines, baissa la tête et fonça droit vers sa maison.

John Thomas, que le commissaire de sûreté plutôt hystérique avait envoyé chercher, vint à sa rencontre en chemin. Lummox s'arrêta et, après qu'ils se furent embrassés et rassurés mutuellement, il forma pour Johnnie un siège sur son dos et reprit sa marche.

Dreiser en devint presque incohérent de rage.

— Faites rebrousser chemin à cet animal ! hurla-t-il.

— Faites-le vous-même, répliqua Johnnie d'un air sombre.

— J'aurai votre peau ! Je... je...

— Qu'est-ce que, *moi*, j'ai fait ?

— Vous... C'est ce que vous n'avez *pas* fait qui importe ! Cette bête s'est échappée et...

— Je n'étais pas là, souligna Johnnie, tandis que Lummox continuait d'avancer.

— Oui, mais... ne détournes pas la question ! Il s'est enfui. Vous vous devez d'assister la police et d'aider à le reprendre. John Stuart, vous allez au-devant de graves ennuis.

— Je ne comprends pas comment vous faites votre compte. Vous me l'avez enlevé, vous l'avez fait condamner, et vous prétendez qu'il ne m'appartient plus. Vous avez essayé de le tuer – ne dites pas le contraire –, avant même de savoir si le gouvernement serait d'accord. S'il m'appartient, je devrais vous poursuivre en justice, et s'il ne m'appartient pas, que m'importe s'il s'échappe de cette ridicule citerne ? (Il se pencha pour regarder vers le bas.) Pourquoi vous ne remontez pas en voiture au lieu de vous essouffler à nous courir après ?

Dreiser suivit le conseil de fort mauvaise grâce et laissa son chauffeur le prendre au vol. Cet intermède lui permit cependant de retrouver son sang-froid. Il sortit la tête de son command-car et dit :

— Je ne veux pas discuter avec vous, John Stuart. Les citoyens se doivent d'assister la police en cas de besoin. Je vous somme donc officiellement – et l'enregistreur de la voiture tourne en ce moment même – de m'assister dans la capture de cette bête et de lui faire réintégrer le réservoir.

Le jeune homme le considéra d'un air fort innocent.

— Je pourrai retourner chez moi, ensuite ?

— Hein ? Bien sûr.

— Merci, monsieur le commissaire. Dites, combien de temps croyez-vous qu'il restera dans sa citerne après que je l'y aurai remis et que je serai rentré ? Vous avez peut-être l'intention de m'engager dans votre police en qualité de membre permanent ?

Dreiser renonça ; Lummox rentra chez lui.

Néanmoins, le commissaire n'accepta la situation que dans la mesure où il la croyait temporaire. En bon policier, il ne perdit rien de son entêtement, mais il se dit qu'avec ce bestiau chez les Stuart, le public serait davantage en sûreté et il aurait, lui, le temps de concevoir un moyen sûr, un moyen infailible de le tuer. L'ordre du vice-ministre des Affaires spatiales l'autorisant à détruire Lummox lui parvint, et il se sentit de meilleure humeur, le vieux juge O'Farrell ne lui ayant pas ménagé ses sarcasmes à propos de ses actions prématurées.

Le contrordre et la suspension pour une durée indéfinie de l'exécution de LummoX ne l'atteignirent jamais. Un nouvel employé du bureau des Communications ayant fait une petite erreur en inversant deux symboles, le contrordre fut acheminé vers Pluton, et l'ordre de suspension, étant rattaché au précédent, prit le même chemin.

Dreiser s'installa dans son bureau, serrant dans sa main l'ordre d'exécution, et réfléchit au meilleur moyen de tuer la bête. L'électrocuter ? Peut-être, mais quel voltage serait nécessaire ? Lui trancher la gorge comme un porc à l'abattoir ? Quel type de lame utiliser ? Et le monstre se laisserait-il faire sans réagir ?

Armes à feu et explosifs avaient prouvé leur inefficacité. Une minute... Oui ! On ferait ouvrir sa gueule au bestiau, en grand, et on lui tirerait au fond de la gorge une charge explosive qui lui réduirait les entrailles en lambeaux. Une mort instantanée ! Beaucoup d'animaux avaient une carapace – les tortues, les rhinocéros, les tatous, entre autres –, mais une carapace *extérieure*. Et celui-ci ne ferait pas exception. Le commissaire Dreiser avait eu tout le loisir d'admirer son gosier à plusieurs reprises, lorsqu'il lui avait donné du poison. Le monstre était peut-être revêtu d'une armure, mais, à l'intérieur, il était mou et rose comme tout le monde.

Bon, il s'arrangerait pour que le jeune Stuart lui dise d'ouvrir la bouche, et... Non, ça ne marcherait jamais. Le gamin se douterait de ses intentions et ordonnerait plutôt à son bestiau de charger... après quoi le fonds de pension de la police devrait indemniser plusieurs veuves. Ce gosse tournait vinaigre, c'était sûr. Bizarre qu'un gentil garçon se laisse ainsi aller sur la mauvaise pente pour finir en prison...

Non, mieux valait le convoquer en ville sous un prétexte quelconque et procéder à l'exécution en son absence. Il y aurait moyen d'amener le monstre à ouvrir la bouche en lui offrant... en lui *jetant* de la nourriture.

Dreiser consulta sa pendule. Aujourd'hui ? Non, il devait choisir l'arme et organiser une répétition générale pour que tout se passe comme sur des roulettes.

Demain matin, tôt, alors. Il enverrait chercher le jeune Stuart juste après le petit déjeuner.

Lummox semblait ravi de retrouver la maison. Prêt à oublier les offenses passées, il ne dit rien du commissaire Dreiser ; et, s'il s'était rendu compte qu'on avait essayé de lui faire du mal, il n'en souffla mot. Il démontra son aimable caractère en essayant de placer sa tête sur les genoux de son maître pour se faire caresser. Et comme il y avait longtemps qu'elle était trop grosse pour y tenir, il se contenta de poser le bout de son museau sur la cuisse du garçon, en retenant sa masse, et Johnnie lui gratta le nez avec un morceau de brique.

Ce dernier n'était qu'à moitié satisfait. Si le retour de Lummox le réjouissait, il se rendait compte que rien n'était réglé : Dreiser ne tarderait pas à réessayer de le tuer. Le seul fait de remuer ce problème insoluble lui crispait l'estomac.

Sa mère avait ajouté à son malaise en faisant tout un drame à la vue du retour de « cette bête » chez eux. Sans tenir aucun compte ni de ses prières, ni de ses menaces, ni de ses ordres, John Thomas avait conduit Lummox dans son local et lui avait donné à manger et à boire. Finalement, elle avait réintégré la maison en trombe, en déclarant qu'elle allait appeler le commissaire. Johnnie avait prévu cette éventualité ; il savait que rien n'en résulterait... et rien n'en résulta. Elle ne ressortit pas. Mais il en avait le cœur gros. De nature obéissante et aimable, il s'entendait bien avec sa mère, et lui tenir tête le chagrinait encore plus qu'elle. Chaque fois que son père était parti (y compris celle où son vaisseau n'était jamais revenu), il avait dit à Johnnie :

— Prends bien soin de ta mère, fiston. Ne lui fais pas de problèmes.

Bon, il avait *essayé*... vraiment ! Mais il était prêt à parier que papa n'aurait jamais imaginé qu'elle essaye de se débarrasser de leur ami. Qu'est-ce qui lui prenait ? Elle avait épousé son père en sachant que Lummox faisait partie du contrat. Pas vrai ?

Betty n'aurait jamais changé d'avis comme ça.

Quoique...

Les femmes étaient décidément de drôles de numéros. Lum et lui devraient peut-être rester célibataires, pour ne prendre aucun risque. Il continua de ruminer toute la soirée qu'il passa à s'occuper de son animal d'outre-ciel. Les tumeurs ajoutaient à ses soucis. L'une d'elles paraissait très tendre, prête à crever ; peut-être aurait-

il fallu la percer ? Mais personne n'en savait plus que lui à ce sujet, et il ne savait rien.

Lummox malade, pour couronner le tout... c'était vraiment le bouquet !

Il ne rentra pas dîner. Ce fut sa mère qui sortit avec un plateau.

— J'ai pensé que tu aimerais pique-niquer avec Lummox, dit-elle doucement.

Johnnie la regarda avec attention.

— Oh ! merci, m'man ! Heu... merci.

— Comment va Lummie ?

— Heu... Bien, je pense.

— Tant mieux.

Il la suivit du regard tandis qu'elle rentrait. Qu'elle soit fâchée le tracassait déjà, mais de la voir toute douce et gentille le rendit encore plus vigilant. Il dévora avec appétit, n'ayant rien absorbé depuis le petit déjeuner. Elle réapparut au bout d'une demi-heure et demanda :

— Tu as terminé, mon chéri ?

— Heu... oui. Merci, m'man, c'était très bon.

— Merci, mon chéri. Veux-tu rapporter le plateau ? Et il faudrait que tu te prépares, un certain Mr Perkins doit venir te voir à huit heures.

— Mr Perkins ? Qui est-ce ?

Mais elle avait déjà disparu.

Il la retrouva au rez-de-chaussée ; elle se reposait et tricotait. Elle lui sourit :

— Eh bien, comment se sent-on, maintenant ?

— Très bien. Dis, m'man, qui est ce Perkins ? Pourquoi est-ce qu'il veut me voir, *moi* ?

— Il a téléphoné cet après-midi pour prendre rendez-vous. Je lui ai proposé de passer à huit heures.

— Et il n'a pas dit pourquoi ?

— Ma foi... peut-être, mais maman pense qu'il vaut mieux qu'il te l'explique lui-même.

— C'est au sujet de Lummox ?

— Cesse de me questionner. Tu verras bien.

— Mais... écoute, je...

— Ne parlons plus de ça, veux-tu ? Enlève ta chaussure, chéri. Je veux te mesurer le pied.

Perplexe, il commença d'obtempérer, puis se ravisa.

— M'man, je préférerais que tu ne me tricotes pas de chaussettes.

— Quoi, chéri ? Mais maman aime bien faire ça pour toi.

— Oui, mais... Écoute, je n'aime pas les chaussettes tricotées. Elles me marquent la plante des pieds... Je te l'ai montré bien assez souvent !

— Ne sois pas ridicule ! Comment de la laine bien moelleuse pourrait-elle te blesser la plante des pieds ? Imagine ce que tu paierais pour de la vraie laine, tricotée à la main, si tu devais en acheter. La plupart des enfants seraient reconnaissants.

— *Mais je n'aime pas ça, je te dis !*

Elle soupira.

— Parfois, mon chéri, je ne te comprends pas. Vraiment pas du tout.

Elle enroula son tricot, le rangea.

— Va te laver les mains. Lave-toi aussi le visage et passe un coup de peigne dans cette tignasse. Il va arriver d'une minute à l'autre.

Mr Perkins se révéla sympathique et John Thomas ne put s'empêcher de l'apprécier, malgré sa méfiance. Après les politesses d'usage et des compliments à la maîtresse de maison pour l'excellence de son café, il exposa le but de sa visite.

Il représentait le Laboratoire de vie exotique du Muséum d'histoire naturelle. À la suite des prises de vues des actualités au procès de Lummo, l'animal avait attiré l'attention du musée... qui désirait l'acheter.

— À ma grande surprise, ajouta-t-il, j'ai découvert en compulsant nos fiches que nous avions déjà cherché à acquérir ce spécimen... auprès de votre grand-père, je crois ? Le nom est le même que le vôtre, et les dates semblent concorder. Vous descendez de...

— C'était mon arrière-arrière-arrière-grand-père, oui, interrompit John Thomas. Et c'est à mon grand-père qu'ils ont dû essayer de l'acheter. Mais il n'était pas à vendre... pas plus qu'il ne l'est maintenant !

Sa mère leva la tête de son tricot.

— Sois raisonnable, mon chéri. Tu n'es pas en mesure d'avoir une telle attitude.

John Thomas ne chercha pas à dissimuler sa détermination.

Perkins poursuivit, avec un bon sourire :

— Je comprends très bien ce que vous ressentez, Mr Stuart. Cependant, notre conseil juridique a pris des renseignements, avant que je ne vienne vous voir. Nous n'ignorons pas vos problèmes actuels et, croyez-moi, loin de vouloir compliquer les choses, nous vous offrons au contraire une solution qui sauvegardera votre protégé tout en mettant fin à vos soucis.

— Je ne vendrai pas LummoX, répéta John Thomas.

— Pourquoi ? Si c'est la seule solution...

— Eh bien... je ne peux pas. Il ne m'a pas été laissé pour que je m'en débarrasse, mais pour que je le garde et que je le soigne. Il faisait partie de la famille, bien avant moi... avant ma mère, d'ailleurs...

Il la regarda, les sourcils froncés.

— C'est vrai, m'man, je ne comprends pas ce qui te prend.

— Ça suffit comme ça, mon chéri, répondit-elle tranquillement. Ta mère agit au mieux de tes intérêts.

John Thomas s'assombrit brusquement. Perkins changea habilement de sujet.

— De toute façon, puisque je suis venu jusqu'ici, pourrais-je le voir ? Il m'intéresse terriblement.

— Oh ! je suppose, murmura John Thomas en se levant lentement pour accompagner l'étranger dans l'arrière-cour.

Mr Perkins contempla LummoX, respira profondément et soupira.

— Merveilleux ! (Il le contourna pour l'admirer.) Absolument merveilleux ! Unique... Et le plus grand spécimen E.T. que j'aie jamais vu. Comment a-t-on pu le transporter ?

— Il a beaucoup grandi, convint Johnnie.

— Il paraît qu'il imite notre façon de parler. Pourriez-vous le convaincre de se faire entendre ?

— Hein ? Il n'imité pas, il *parle*.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Hé, Lummie, comment tu vas, mon gars ?

— Pas mal, dit LummoX d'une voix flûtée. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, *lui* ?

— Oh ! rien, rien. Il voudrait te regarder.

Perkins fixait du regard la bête d'outre-ciel.

— Il parle ! Mr Stuart, il *faut* que le Laboratoire ait ce spécimen !

— Je vous l'ai dit, il n'en est pas question.

— À présent que je l'ai vu... et entendu... je suis prêt à vous faire une offre très supérieure.

John Thomas ouvrit la bouche, prêt à proférer des gros mots, mais il se contint et posa une question :

— Écoutez, Mr Perkins, vous êtes marié ?

— Oui. Pourquoi ?

— Vous avez des enfants ?

— Un seul, une petite fille. Elle vient d'avoir cinq ans.

Son regard s'adoucit.

— Je vous propose un échange, dit le jeune garçon. Chacun emporte son « spécimen » et en fait ce que bon lui semble.

Perkins faillit s'emporter, puis il sourit.

— Touché ! Je me tais. Pourtant, vous avez joué un jeu dangereux : certains de mes collègues auraient accepté. Vous ne pouvez comprendre ce qu'un spécimen de ce genre représente aux yeux d'un homme de science.

Mrs Stuart leva les yeux à leur retour. Mr Perkins secoua la tête. Ils s'assirent et le visiteur joignit le bout de ses doigts.

— Vous m'avez interdit de discuter d'une vente éventuelle, Mr Stuart, dit-il, pourtant, lorsque je serai obligé d'avouer au directeur du laboratoire que je ne vous a même pas cité de chiffre, j'aurai l'air d'un idiot. Me permettez-vous de vous dire ce que le Muséum se proposait d'offrir ? Cela me rendra service.

— Oh... (John Thomas fronça les sourcils.) J'imagine que ça ne peut pas faire de mal.

— Merci. Il faut bien que je justifie mes frais de déplacement, pas vrai ? Voyons, cette créature... votre ami Lummo... disons plutôt « notre ami Lummo », car il m'a plu dès que je l'ai vu... notre ami Lummo, donc, est sous le coup d'une condamnation à mort, n'est-ce pas ? Par ordonnance d'un tribunal.

— Oui, admit John Thomas. Mais le ministère des Affaires spatiales ne l'a pas encore entérinée.

— Je sais. Mais les forces de l'ordre ont déjà tenté de le tuer, sans attendre cet accord. Exact ?

John allait laisser libre cours à sa verve, quand il croisa le regard de sa mère. Il se retint.

— Les imbéciles ! En tout cas, ils ne peuvent pas tuer LummoX. Ils sont trop bêtes.

— J'en conviens... ceci entre nous. Il faudrait révoquer votre bouffon de commissaire. Imaginez un peu : il aurait pu détruire un spécimen tout à fait unique !

— Mr Dreiser est un excellent homme, dit Mrs Stuart d'un ton sec.

Mr Perkins se tourna vers elle.

— Mrs Stuart, je n'avais pas l'intention de critiquer un de vos amis. Mais je campe sur mes positions : il n'avait pas à s'arroger un tel droit. Pareil comportement est plus blâmable de la part d'un officiel que d'un simple citoyen.

— Il doit veiller à la sécurité publique.

— C'est vrai. Il s'agit peut-être là d'une circonstance atténuante. Je retire ce que j'ai dit. Ma remarque était hors sujet et je n'avais pas l'intention de déclencher une dispute.

— Vous m'en voyez ravie, Mr Perkins. Peut-on en revenir à ce qui nous préoccupe ?

John Thomas commençait à apprécier le scientifique – m'man l'avait rabroué comme elle s'y entendait avec son fils, et il aimait bien LummoX.

— À tout moment, demain, voire aujourd'hui, le papier approuvant la destruction de LummoX peut arriver, reprit Perkins.

— Ils peuvent aussi refuser leur accord.

— Avez-vous le droit de risquer sa vie ? Votre espoir ne se justifie en rien. Mr Dreiser reviendra à la charge et... cette fois, il le tuera.

— Il ne pourra pas ! Il ne sait pas comment s'y prendre. On rira bien !

L'autre secoua la tête.

— Vous laissez vos sentiments l'emporter sur la logique. Le commissaire prendra ses dispositions, soyez-en certain. Il s'est ridiculisé une fois, et il s'arrangera pour que cela ne se reproduise plus. Et s'il ne découvre pas lui-même le moyen adéquat de parvenir à ses fins, il s'adressera à des experts. Une simple analyse, même sommaire, de LummoX permettrait à n'importe quel biologiste de trouver, de but en blanc, deux ou trois façons de procéder... de le

tuer rapidement, et sans risque. Tenez, rien qu'en l'ayant observé quelques secondes, il m'en est venu une.

John Thomas lui lança un regard plein d'inquiétude.

— Vous ne le direz pas au commissaire Dreiser ?

— Bien sûr que non ! Je me laisserais plutôt pendre par les pouces ! Mais des milliers d'autres accepteront de le conseiller. Et il peut trouver par lui-même. Mettez-vous bien dans la tête que si vous attendez jusqu'à ce que la condamnation soit entérinée, il sera trop tard. Ils tueront Lummo. Et ce serait dommage.

Le jeune homme ne répondit pas.

Perkins ajouta :

— Seul, on ne peut pas tenir tête à la société tout entière. Si vous vous obstinez dans votre entêtement, vous serez responsable de la mort de Lummo.

John Thomas se mordit le poing et chuchota d'une voix à peine audible :

— Mais qu'est-ce que je peux *faire* ?

— Beaucoup. À condition d'accepter mon aide. D'abord, soyez assuré d'une chose : si vous nous confiez votre protégé, il ne lui arrivera rien de mal. Vous avez entendu parler de vivisection et autres expériences inimaginables ? Oubliez tout ça. Notre but est de placer les spécimens dans un cadre qui rappelle le plus possible leur planète d'origine, pour ensuite les étudier. Nous les voulons en bonne santé et heureux, et nous nous donnons beaucoup de mal pour atteindre ce résultat. Lummo finira par mourir de sa belle mort... et nous traiterons son squelette et sa peau pour l'exposer de manière permanente.

— Ça vous plairait, à vous, d'être empaillé et exposé ? lança Johnnie, amer.

— Quoi ? (Perkins parut surpris, puis s'esclaffa.) Ça ne me dérangerait pas du tout. Je lègue ma vieille carcasse à la fac de médecine de mon université. Et ça ne dérangerait pas Lummo. L'idée, c'est de le tirer des pattes de la police... pour qu'il vive vieux.

— Une seconde. Même si vous l'achetez, ce n'est pas ça qui le sauvera. On le tuera quand même. Pas vrai ?

— Oui et non. Plutôt non. Le vendre au Muséum n'annulera pas l'ordre d'exécution, mais, croyez-moi, nul ne le mettra jamais en œuvre. Notre département juridique m'a indiqué ce qu'il convient

de faire. Primo, nous nous mettons d'accord sur les conditions et vous nous signez un acte de vente ; le musée aura alors voix au chapitre. Aussitôt après, ce soir même, je me mets en rapport avec le juge de votre circonscription et j'obtiens de lui une ordonnance retardant l'exécution de quelques jours. Il est en son pouvoir de l'octroyer, puisqu'un fait nouveau intervient : le changement de propriétaire, qui mérite d'être pris en considération. C'est tout ce dont nous avons besoin. On pourra alors toucher directement le ministre des Affaires spatiales, et je vous donne ma parole qu'une fois les titres de propriété en notre possession, le Muséum ne permettra pas la destruction de LummoX.

— Vous en êtes sûr ?

— Assez raisonnablement pour risquer l'argent du musée là-dessus. Si je me trompe, je me retrouve au chômage. (Perkins sourit.) Mais je ne me trompe pas. Une fois que j'ai obtenu la suspension et contacté le Muséum pour qu'on me décroche un contrordre permanent, je m'occupe de régler les dégâts. J'aurai du liquide en quantité suffisante... les espèces constituent un argument de poids. Ceci fait, il ne restera que l'obstacle du commissaire de sûreté... un obstacle qui sera vite balayé par l'influence que le musée peut exercer si nécessaire. Et tout le monde sera content ! Vous y voyez quelque chose à redire ?

De la pointe de sa chaussure, John Thomas fit un dessin sur le tapis, puis il leva les yeux.

— Écoutez, Mr Perkins, je sais bien que je dois agir pour tenter de sauver LummoX. Jusqu'à maintenant, je ne voyais trop comment m'y prendre. Et je crois que je n'avais pas le courage de regarder la vérité en face.

— Alors, vous acceptez ?

— Une minute, s'il vous plaît ! Votre solution ne vaut rien non plus. Seul, Lummie serait malade de tristesse. Il ne s'y ferait jamais. Ce serait commuer une condamnation à mort en emprisonnement à vie. Je suis à peu près certain qu'il préférerait la mort à la solitude au milieu d'inconnus qui viendraient l'ausculter, le déranger, l'examiner sans arrêt. Je ne peux même pas lui demander son avis : je ne suis pas sûr qu'il sache ce qu'est la mort. Par contre, les inconnus, il sait très bien ce que c'est.

Mr Perkins se mâchonna la lèvre inférieure, tout en se disant qu'il était difficile de rendre service à ce jeune homme.

— Et si vous accompagniez Lummo, cela arrangerait-il les choses ?

— Hein ? Comment ça ?

— Je crois pouvoir vous promettre un emploi de soigneur. En fait, il y a un poste vacant dans mon propre service. Je peux donc vous engager dès ce soir et on mettra les détails au clair plus tard. De toute façon, avoir auprès d'un animal exotique quelqu'un qui le connaît bien, lui et ses habitudes, présente un avantage certain.

Avant que Johnnie n'ait eu le temps de répondre, sa mère dit :

— Non !

— Quoi, Mrs Stuart ?

— Hors de question, Mr Perkins. J'espérais que vous trouveriez un moyen rationnel de nous sortir de cet imbroglio insensé. Mais je refuse tout net de donner mon accord à cette dernière proposition : mon fils doit poursuivre ses études pour devenir quelqu'un. Je ne tolérerai pas qu'il gâche sa vie à balayer la cage de cette bête, comme un va-nu-pieds ! Non, certainement pas !

— Mais enfin, écoute, m'man...

— John Thomas ! S'il te plaît ! Le sujet est clos.

Le regard de Perkins se promena du visage désespéré du fils à celui, résolu, de la mère.

— Après tout, dit-il, ça ne concerne pas le Muséum. Permettez-moi de vous présenter la chose autrement, Mrs Stuart. Je laisserai le poste vacant pendant... disons six mois. S'il vous plaît, Mrs Stuart ! Que votre fils l'accepte ou non, cela vous regarde, et je ne pense pas que vous ayez besoin de mes conseils. Je tiens simplement à l'assurer que le musée ne le séparera pas de son ami. Cela vous paraît équitable ?

Ses aiguilles cliquetaient comme une machine.

— Sans doute, admit-elle.

— Mr Stuart ?

— Une seconde ! Écoute, m'man, tu ne crois pas que je...

— Mr Stuart, je vous en prie ! Le Muséum d'histoire naturelle n'a pas place dans les discussions familiales. Vous connaissez notre offre, l'acceptez-vous ?

Mrs Stuart intervint :

— Je ne crois pas avoir entendu de prix.

— Mais vous avez parfaitement raison ! Que diriez-vous de vingt mille ?

— Net ?

— Net ? Ah non. Il faudrait déduire les dommages et intérêts que nous devons régler.

— Net, Mr Perkins, dit-elle avec fermeté.

Il haussa les épaules.

— Net.

— Nous acceptons.

— D'accord.

— Hé là, une minute ! protesta John Thomas. On n'accepte rien du tout tant qu'on n'est pas d'accord sur le reste. Je ne donnerai jamais Lummo à...

— J'ai fait preuve de patience, mon chéri, mais je n'écouterai pas une sottise de plus. Cela suffit. Oui, Mr Perkins, il accepte. Vous avez les papiers nécessaires sur vous ?

— On n'accepte pas !

— Attendez, plaida Mr Perkins. Est-il exact, madame, que la signature de votre fils soit nécessaire pour valider l'acte de vente ?

— Vous l'aurez.

— Hmm. Mr Stuart ?

— Je ne signerai que s'il est entendu que je reste avec Lummo.

— Mrs Stuart ?

— C'est ridicule !

— Je partage votre opinion, mais je n'y peux rien.

Perkins se leva.

— Bonsoir, Mrs Stuart. Je vous remercie de votre hospitalité. Bonsoir, Mr Stuart. Merci de m'avoir laissé dire un mot et voir Lummo. Non, ne vous dérangez pas, je trouverai la sortie.

Il se dirigea vers la porte ; les Stuart évitaient de se regarder. Puis il s'arrêta.

— Mr Stuart ?

— Hein ? Oui, Mr Perkins ?

— Voulez-vous m'accorder une dernière faveur ? Faites autant de photos de Lummo qu'il vous sera possible. Films couleurs et stéréo, si possible. J'aurais voulu pouvoir faire venir ici une équipe de professionnels, mais je crains que le temps ne manque... Vous

comprenez, ce serait un scandale qu'aucun document scientifique le concernant ne subsiste... Alors, je vous en prie, faites tout ce que vous pourrez.

Il tourna de nouveau les talons.

John Thomas émit un petit geignement et bondit de sa chaise.

— Mr Perkins ! Hé ! Revenez !

Un instant plus tard, il signait un acte de vente. Sa signature était tremblante, mais lisible.

— À présent, Mrs Stuart, dit Perkins d'une voix suave, si vous voulez signer là, sous le mot « gardien »... Merci. Ah oui ! Il faut que je supprime la clause concernant les réclamations possibles. Je n'ai pas la somme entière sur moi, étant arrivé en ville après la fermeture des banques, mais je vais vous verser un acompte, de manière à confirmer notre accord. Nous réglerons le solde dû avant le transport du spécimen.

— Non, dit John Thomas.

— Hein ?

— J'ai oublié de vous le dire. Le Muséum peut payer les plaignants, puisque je ne peux pas le faire moi-même et qu'après tout Lummox a bien causé des dégâts. Mais je n'accepterai pas un sou en dehors de ça. Je me ferais l'effet d'être Judas.

Sa mère intervint brusquement :

— John Thomas ! Je ne te permettrai pas...

— Ne dis plus rien, maman, souffla-t-il d'une voix menaçante. Tu sais ce que papa aurait pensé de tout ça.

Perkins s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Hum, hum ! Je m'en vais cependant, le plus légalement qui soit, porter dans la case réservée à cet effet la somme nominale à valoir. Je dois partir, le juge O'Farrell m'a prévenu qu'il se couchait à dix heures. Mrs Stuart, je considère le Muséum lié par mon offre. Mr Stuart, je vous laisse vous entendre avec votre mère de la manière qui vous conviendra le mieux. Bonsoir.

Il empocha l'acte de vente et sortit rapidement.

Une heure plus tard, ils se dévisageaient encore par-dessus la table, pleins de colère et de lassitude. John Thomas s'était laissé circonvenir, au point d'accepter que sa mère prenne l'argent, du moment qu'il n'aurait, lui, pas à y toucher. Il croyait avoir cédé sur

ce point en échange de la permission d'accepter la place auprès de Lummo.

Mais elle secoua la tête.

— Il n'en est pas question. Tu es sur le point d'entamer tes études supérieures. Et tu n'aurais pas pu l'emmener. Je ne vois pas comment tu as pu t'imaginer un seul instant pouvoir le faire.

— Hein ? Mais je croyais que tu t'occuperais de lui. Tu l'avais promis à papa... et moi, j'aurais pu le voir les week-ends...

— Laisse ton père en dehors de tout ça ! J'aime autant te dire tout de suite que j'ai décidé depuis longtemps que, le jour où tu partirais en faculté, cette maison cesserait d'être un zoo. Ce qui arrive n'a d'autre effet que de précipiter les événements.

Incapable de répondre, il la dévisagea.

Au bout d'un moment, elle s'approcha et posa une main sur son épaule.

— Johnnie ?

— Hein ?

— Regarde-moi, mon chéri. Nous avons eu des mots, et je regrette qu'ils aient été prononcés... mais je suis persuadée que tu ne pensais pas ce que tu disais. Oui, je suis sûre que tu ne le pensais pas. Ta maman ne songe qu'à ton bien. Tu le sais ? N'est-ce pas ?

— Heu, oui, je suppose.

— Ta maman ne pense jamais qu'à ça, qu'au bien de son grand garçon. Tu es jeune, et quand on est jeune, on se trompe de priorités. Mais, avec l'âge, tu comprendras que maman avait raison. Entendu ?

— Eh bien... M'man, à propos de ce travail... Si je pouvais...

— Chéri, je t'en prie. Maman a une migraine atroce. N'en parlons plus pour l'instant. Repose-toi bien ; demain, tu verras les choses autrement. (Elle lui tapota la joue, se pencha et l'embrassa.) Bonne nuit, mon chéri.

— Bonne nuit.

Après qu'elle fut montée se coucher, il resta longtemps assis au salon, à réfléchir. Il savait qu'il aurait dû se réjouir. Il avait sauvé Lummie, pas vrai ?

Mais il ne se réjouissait pas ; il avait l'impression d'être un animal pris au piège qui s'est rongé une patte à coups de dents pour

s'échapper. Ce qu'il éprouvait, c'était de l'horreur et du chagrin, pas du soulagement.

Enfin, il se leva de son fauteuil et alla voir Lummox.

8

Le parti le plus sage

John Thomas ne passa qu'un bref instant avec Lummo : il ne supportait pas de lui avouer la vérité et voyait mal quel autre sujet aborder. Son ami sentit sa détresse et lui posa des questions. Le jeune homme finit par se ressaisir.

— Tout va bien, je te dis ! Tais-toi et dors. Et reste dans la cour, ou je te file une belle trempe.

— Oui, Johnnie. Dehors, ça ne me plaît pas, de toute façon. Les gens font des trucs bizarres.

— Souviens-t'en, alors, et ne recommence pas.

— Non, Johnnie. Je te le jure, la main sur le cœur.

Le jeune homme rentra et monta se coucher. Mais il ne trouva pas le sommeil. Au bout d'un long moment, il se releva, s'habilla un peu et monta au grenier. La maison Stuart, très ancienne, en comprenait un véritable, auquel on accédait par une échelle et une trappe ménagée dans un des placards du couloir. Dans le temps, il y avait un escalier, mais on l'avait supprimé lors de la construction de la plate-forme d'atterrissage sur le toit pour récupérer la place nécessaire à l'ascenseur.

Le grenier était toujours là. C'était même le seul endroit où John Thomas soit vraiment tranquille. Sa mère venait de temps en temps ranger sa chambre, même si c'était à lui de le faire et qu'il ne demandait pas mieux. Tout pouvait arriver, quand maman mettait de l'ordre. Des papiers se perdaient, étaient détruits, voire même lus ! Maman estimait qu'il ne devait pas y avoir de secrets entre parents et enfants.

Lorsqu'il désirait conserver quelque chose pour lui seul, il le rangeait dans le grenier. Maman n'y allait jamais, les échelles lui donnaient le vertige. Il y avait, là-haut, une minuscule pièce, sans fenêtre et très sale, qui lui servait soi-disant de réserve. En fait, elle

lui servait de tout : quelques années auparavant, il y élevait des serpents ; il y conservait une collection de ces livres que tout garçon lit sans vouloir pour autant en discuter avec ses parents ; il y avait même placé un téléphone relié au vidéophone de sa chambre. Ce dernier projet était la mise en pratique d'un cours de physique au lycée et Johnnie en avait sué pour l'installer, car il devait non seulement travailler en l'absence de sa mère et sans qu'elle remarque les branchements, mais aussi veiller à en dissimuler la présence aux techniciens de la compagnie de télécommunications.

En tout cas, il fonctionnait, malgré le câblage de fortune. John Thomas l'avait équipé d'un témoin lumineux qui s'éclairait dès qu'on prenait la ligne sur un autre appareil de la maison.

Ce soir, il n'avait envie d'appeler personne, à part Betty, et l'heure était passée où il aurait pu la contacter au dortoir qu'elle habitait. Il voulait être seul, et se plonger dans l'étude de certains papiers qu'il n'avait pas regardés depuis longtemps. Il fouilla sous la table de travail et pressa un bouton. Un panneau s'ouvrit dans ce qui semblait un mur plein. À l'intérieur du placard étaient rangés livres et papiers divers. Il les sortit.

L'un d'eux était un mince carnet en papier fin : le journal tenu par son arrière-grand-père au cours du deuxième voyage d'exploration de l'*Ouvre-Voie*. John Thomas l'avait déjà lu une douzaine de fois, et son père et son grand-père avaient dû en faire autant. Toutes les pages étaient froissées, et beaucoup réparées au ruban adhésif.

Il le feuilleta avec précaution, attentif à ne pas le détériorer davantage. Son regard accrocha un paragraphe dont il se souvenait bien :

Certains sont fébriles, surtout les types mariés, mais ils auraient dû y penser avant de s'engager. Tout le monde est au courant, désormais : on a crevé l'espace et émergé loin de chez nous. Qu'importe ! On voulait voyager, pas vrai ?

John Thomas tourna quelques pages. L'histoire de l'*Ouvre-Voie*, qu'il connaissait de longue date, ne lui inspirait plus ni stupeur ni émerveillement. C'était un des premiers vaisseaux interstellaires, et son équipage avait pratiqué le métier d'explorateur avec le même esprit d'aventure qui devait habiter les marins des beaux jours du XV^e siècle, lorsqu'ils bravaient les mers inconnues dans leurs

navires en bois. L'*Ouvre-Voie* et ses semblables avaient suivi un destin identique, franchi la barrière d'Einstein en risquant de ne jamais retrouver leur chemin. John Thomas Stuart VIII avait participé à son second voyage. Rentré chez lui sans encombre, il avait pris femme, engendré un fils et jeté l'ancre. C'était lui qui avait installé la plate-forme sur le toit.

Puis, une nuit, l'appel de l'inconnu l'avait poussé à rempiler. Il n'était jamais revenu.

John Thomas dénicha le premier passage concernant LummoX :

Cette planète est une bonne réplique de notre chère vieille Terre, ce qui nous soulage après les trois dernières découvertes, puisqu'on peut s'y balader sans revêtir de tenue pressurisée. Mais l'évolution y a joué à quitte ou double. Au lieu des quatre membres classiques, presque tout ce qu'on voit ici en possède huit... Les « souris » ressemblent à des mille-pattes, les bestiaux genre lapin en ont six pour trotter et deux, plus musclées, pour sauter, et c'est pareil pour toutes les espèces jusqu'à la taille de la girafe. J'ai capturé (si on peut dire, puisqu'il m'a grimpé sur les genoux) un petit compagnon. Il me plaît tellement que je vais essayer de le garder comme mascotte. On croirait un jeune teckel, en mieux conçu. Avec Christy de garde au sas, j'ai pu l'amener à bord sans devoir le passer aux biologistes.

Les notes du lendemain, au lieu de mentionner LummoX, rapportaient des faits plus sérieux :

Cette fois, on a touché le gros lot : la civilisation. Les officiers en perdent la boule. J'ai aperçu, de loin, un spécimen de la race dominante. Il est du modèle multijambiste, lui aussi, mais ceci mis à part, en le voyant, on imagine ce que la Terre serait devenue si les dinosaures avaient survécu.

Plus loin :

Je me demandais avec quoi nourrir Ptibout. Mais je n'avais aucun souci à me faire : il aime tout ce que je chipe au mess à son intention. En fait, il dévore tout ce qui se trouve à sa portée. Aujourd'hui, il a mangé mon stylo Éternel, ce qui m'inquiète. Je ne pense pas que l'encre l'empoisonne, mais le métal, le plastique ? Il se fourre dans la bouche tout ce qu'il peut attraper, comme un bébé.

Ptibout est de plus en plus adorable. On dirait qu'il essaie de parler. Il gémit à mon adresse, et je lui réponds sur le même ton.

Puis il grimpe sur mes genoux et je sens bien qu'il m'aime... Que je sois pendu si je le laisse aux mains des biologistes, même si on le découvre en ma possession. Ces gars-là seraient capables de lui ouvrir le ventre rien que pour l'étudier. Il me fait confiance, et je ne risque pas de le trahir.

Les entrées dans le journal s'interrompaient alors pendant plusieurs jours. L'*Ouvre-Voie* avait dû redécoller en catastrophe, et l'aide-mécanicien J.-T. Stuart avait eu trop à faire pour écrire. John Thomas savait pourquoi : les pourparlers si bien engagés entre les Terriens et la race dominante avaient échoué. Nul ne savait pourquoi.

Le commandant avait décrété la fuite pour sauver équipage et appareil. Ils avaient disparu, en franchissant de nouveau la barrière d'Einstein, sans avoir obtenu de la race intelligente les données astronomiques qu'ils en attendaient.

Il n'y avait plus que quelques entrées au sujet de Lummoxtibout. La lecture des faits et gestes de ce dernier se révélant au-dessus de ses forces, John Thomas posa le carnet et entreprit de remettre dans la cachette ce qu'il en avait sorti. Un opuscule édité à compte d'auteur lui tomba sous la main : *Quelques notes sur ma famille*. Le grand-père de Johnnie, John Thomas Stuart IX, l'avait entamé, et son père complété à la veille de sa dernière équipée. L'ouvrage se trouvait auparavant dans la bibliothèque, à côté de l'énorme biographie de John Thomas Stuart IV, mais Johnnie l'avait chipé et sa mère n'avait pas remarqué sa disparition. Il en connaissait le contenu aussi bien que celui du carnet, mais il le parcourut, pour se changer les idées.

Tout commençait en 1880, avec John Thomas Stuart, premier du nom. On ignorait l'origine de sa famille, établie dans une petite ville de l'Illinois où, en ces temps reculés, on ne tenait aucun registre des naissances. Il avait d'ailleurs contribué à rendre toute recherche impossible en s'enfuyant : dès quatorze ans, il bourlinguait sur des cargos qui reliaient la Chine. Il avait survécu aux raclées, à la mauvaise nourriture, et « jeté l'ancre » pour prendre sa retraite de capitaine au long cours durant les derniers temps de la marine à voile. C'était lui qui avait construit la maison où vivait John Thomas.

Son fils n'avait jamais pris la mer. Il était mort dans une de ces machines volantes lourdaudes et fragiles appelées « aéroplanes » avant la première des Guerres mondiales. Ensuite, durant plusieurs années, la demeure avait accueilli des « hôtes payants ».

J.-T. Stuart, troisième du nom, était mort pour une grande cause : le sous-marin à bord duquel il servait comme officier aux pièces avait traversé le détroit de Tsushima vers la mer du Japon, mais n'en était jamais revenu.

John Thomas Stuart IV avait péri au cours du premier voyage vers la Lune.

John Thomas V avait émigré sur Mars. Johnnie sauta plusieurs pages consacrées à son fils, la gloire de la famille. Il en avait assez qu'on lui rappelle qu'il portait le nom glorieux du général Stuart, premier gouverneur du Commonwealth martien établi après la révolution. Que serait-il advenu de son arrière-arrière-arrière-grand-père si la révolte avait échoué ? Est-ce qu'on l'aurait pendu, au lieu de lui élever des statues ?

Une grande partie du livre était consacrée aux efforts fournis par le grand-père de Johnnie en vue de réhabiliter le nom de son propre grand-père, car le fils du général Stuart n'avait rien eu d'un héros : il avait passé les quinze dernières années de sa vie à la colonie pénitentiaire de Triton, et sa femme, retournée dans sa famille sur Terre, avait repris son nom de jeune fille, pour son fils et elle.

Seulement, dès que ce dernier avait atteint sa majorité, il avait obtenu en justice l'abandon du nom de Carlton Gimmidge pour reprendre celui de son père, devenant John Thomas Stuart VIII. C'était lui qui avait ramené Lummo et consacré la prime obtenue durant le second voyage de *l'Ouvre-Voie* au rachat de la maison de ses aïeux. Il était parvenu à convaincre son fils que le grand-père s'était fait doubler dans une sombre histoire. Et ce fils avait consacré beaucoup de pages à cette histoire.

Le grand-père de Johnnie, pour sa part, aurait pu lui aussi prendre un avocat en vue de réhabiliter son nom, mais l'opuscule mentionnait simplement que John Stuart IX avait démissionné de l'armée sans plus jamais retourner dans l'espace. Johnnie savait qu'il avait dû choisir entre cette solution et la cour martiale, et tenait de son père que, si son grand-père avait accepté de témoigner, il en

serait sorti indemne. « Johnnie, avait-il ajouté je préfère te savoir fidèle à tes amis que te voir la poitrine couverte de décorations. »

Le vieil homme vivait encore, à ce moment-là. Un peu plus tard, en l'absence de son père, en patrouille, Johnnie avait essayé de lui dire qu'il savait ce qui s'était passé.

Papi s'était fâché tout rouge.

— Sottises ! Ils me tenaient pour de bon.

— Mais p'pa m'a raconté que c'était en fait ton pilote qui...

— Ton père n'était pas là. Le capitaine Dominic était le meilleur pilote à avoir jamais foulé une coursière, puisse son âme reposer en paix. Apporte-nous le damier, fiston. Je vais te battre à plate couture.

Il s'était efforcé de découvrir la vérité vraie après la mort du vieil homme, mais son père avait refusé de lui répondre franchement.

— Ton grand-père était un sentimental, Johnnie. Un romantique. C'est un défaut de famille. À nous tous dans cette lignée, on a juste assez de bon sens pour éviter un trop gros découvert bancaire. (Il avait tiré sur sa pipe.) Mais on rigole bien.

Il rangea les livres et les papiers, en songeant avec tristesse que la lecture des hauts faits de ses prédécesseurs ne l'avait guère aidé. Lummo lui pesait sur la conscience. Il était temps de descendre se coucher et tâcher de dormir.

Il se détournait quand le téléphone émit un éclair. Il décrocha avant que la sonnerie ne se déclenche aussi. Il ne tenait pas à ce que sa mère se réveille.

— Oui ?

— C'est toi, Johnnie ?

— Oui. Je ne te vois pas, je suis au grenier.

— De toute façon, je ne suis pas maquillée, alors j'ai débranché l'écran. Et il fait noir, dans ce couloir. Tu sais que je n'ai pas l'autorisation d'appeler à cette heure de la nuit. Heu, la Duchesse n'est pas à l'écoute, non ?

Johnnie jeta un coup d'œil au témoin lumineux.

— Non.

— Je vais tâcher de résumer. Mes espions m'informent que le commissaire Dreiser a reçu confirmation de la condamnation.

— Non !

— Si. Alors ? On ne va pas rester les bras croisés.

— Heu... j'ai fait quelque chose.

— Quoi ? Pas une sottise, j'espère ? Je n'aurais jamais dû m'absenter aujourd'hui.

— Voilà. Un Mr Perkins...

— Perkins ? Le type qui est allé voir le juge O'Farrell ce soir ?

— Oui. Comment est-ce que tu es au courant ?

— Écoute, ne perdons pas de temps. Je suis toujours au courant de tout. Au fait.

— Eh bien...

Betty écouta sans commentaires son résumé embrouillé, ce qui le mit plus encore sur la défensive. Il se surprit à exposer les points de vue de sa mère et de Mr Perkins au lieu du sien.

— Et voilà comment ça s'est passé, conclut-il sans panache.

— Tu les as donc envoyés promener ? Bien. Voici notre prochain coup. Si le Muséum peut le faire, nous le pouvons aussi. Il s'agit d'obtenir de ce vieux papy de juge O'Farrell...

— Tu ne comprends pas, Betty. J'ai vendu LummoX.

— Quoi ? Tu as *vendu* LummoX ?

— Mais oui. J'ai été obligé... Sinon...

— *Tu as vendu LummoX !!!*

— Betty, je ne pouvais pas...

Elle avait raccroché.

Il essaya de la rappeler, mais une voix préenregistrée lui dit : « Le numéro que vous demandez ne sera en service qu'à partir de huit heures demain matin. Si vous désirez laisser un message... » Il coupa la communication.

La tête entre ses mains, il resta là à souhaiter être mort. Le pire dans l'affaire, c'était que Betty avait raison. Il s'était laissé manœuvrer malgré lui, et cela simplement parce qu'il n'avait pas été capable de trouver une solution convenable.

Betty avait tout de suite compris ! Ce qu'elle voulait essayer ne valait peut-être rien non plus, mais elle savait détecter sans hésitation une erreur inacceptable.

Il continua à se torturer l'esprit sans savoir que faire. Plus il réfléchissait, et plus sa colère contre lui-même montait. Il s'était laissé convaincre de commettre une injustice... parce que ça paraissait raisonnable, logique... parce que ça semblait de bon sens.

Au diable le bon sens ! Pas un de ses ancêtres ne s'était servi de son bon sens ! De quel droit s'imaginait-il pouvoir créer un tel précédent ?

Aucun d'eux n'avait jamais respecté la logique. Son arrière-arrière-arrière-grand-père, par exemple, n'aimait pas la situation dans laquelle il s'était retrouvé, et il avait mis une planète entière sens dessus dessous pendant sept ans d'une guerre sanglante ! Bon, on le qualifiait de héros... mais déclencher une révolution tombait-il sous le sceau du bon sens ?

Ou bien... Bah ! Ils étaient tous pareils ! Il n'y en avait pas un pour racheter l'autre. Papi, vendre LummoX ? Il aurait détruit le tribunal à mains nues, puis serait allé veiller sur son ami l'arme à la main en mettant au défi qui que ce soit de s'en approcher.

Quant à lui, il n'allait pas toucher à un centime de l'argent sale qu'offrait Perkins. Ça c'était certain.

Alors, quoi ?

Il pouvait aller sur Mars. La loi La Fayette le reconnaissait pour citoyen et lui donnait droit d'asile. Mais comment s'y rendre ? Pis encore, comment y emmener LummoX ?

L'ennui, avec cette solution, se dit-il, rageur, c'est qu'elle a presque l'air sensée. Tout à fait ce qu'il me faut, vraiment !

Enfin, il établit un plan qui avait l'avantage d'être insensé, puisqu'il comportait des parts égales de folie et de risque. Son papi l'aurait trouvé à son goût.

9

Le vilain petit canard

Il redescendit dans le couloir du premier étage et alla écouter à la porte de sa mère. Réaction instinctive : on ne pouvait rien entendre, la chambre étant insonorisée. Puis il réintégra la sienne et se livra à de hâtifs préparatifs. Il mit des habits et des chaussures de randonnée, sortit son sac de couchage du tiroir où il le rangeait, le fourra dans une poche latérale de son anorak, en glissa la batterie dans sa poche de poitrine, et réunit le reste de son attirail qu'il distribua dans ses autres poches. Il était presque prêt à partir.

Il compta son argent de poche, et jura tout bas : impossible de sortir ses économies de la banque pour en disposer... Tant pis, il s'en passerait. Il s'engageait dans l'escalier quand il s'avisa qu'il oubliait quelque chose d'important et retourna à son bureau.

Chère maman, écrivit-il, dis à Mr Perkins que l'accord ne tient plus. Utilise l'argent destiné à mes études pour rembourser les assureurs. Je pars avec Lum. Inutile d'essayer de nous retrouver. Je regrette, mais on est obligés.

Il relut le billet, conclut qu'il n'y avait plus rien à dire, ajouta *Tendresses*, et signa.

Il commença un mot pour Betty, le déchira, en commença un second et, en fin de compte, se dit qu'il lui écrirait une lettre quand il aurait davantage à lui apprendre. Puis il descendit au rez-de-chaussée, posa le billet destiné à sa mère sur la table du salon et se dirigea vers la cuisine afin d'y prendre des provisions. Quelques minutes plus tard, traînant un grand sac plein à craquer de boîtes de conserve et de paquets, il se rendit enfin chez Lummo.

Son ami dormait. L'œil de garde le laissa approcher. Lummo ne broncha pas. John Thomas prit son élan et lui donna un coup de pied, aussi fort que possible.

— Hé ! Lum ! Réveille-toi !

La créature ouvrit ses autres yeux, bâilla gracieusement et dit de sa voix fluette :

— Salut, Johnnie.

— Secoue-toi. On part en balade.

Lummox étendit ses jambes, laissa un long frisson le parcourir d'un bout à l'autre et se leva.

— Voilà.

— Fais-moi un siège... et prévois de la place pour ce sac.

Il le brandit. Lummox s'exécuta sans commentaires ; le jeune homme lança le ballot de provisions, puis grimpa lui-même. Bientôt, ils longeaient la route qui passait devant la maison.

Quoique presque irrationnel à ce moment-là, John Thomas savait ce que son projet avait d'insensé. Où qu'ils soient, Lummox passerait à peu près aussi inaperçu qu'une grosse caisse dans une baignoire. Pourtant, cette folie comportait un grain de sagesse. En effet, cacher Lummox dans les environs de Westville ne présentait pas l'impossibilité que cela n'aurait pas manqué de soulever ailleurs.

La localité se trouvait nichée dans une vallée entourée de montagnes ; à l'ouest, le continent lançait sa colonne vertébrale d'arêtes dénudées jusqu'au ciel. Du côté opposé, presque en bordure de la ville, s'étendaient, sur des centaines de kilomètres carrés, des collines rocailleuses, paysage qui n'avait guère changé depuis que les Indiens avaient accueilli Christophe Colomb. Sauf pendant la saison de chasse, fort courte, personne ne s'y aventurait, sinon des tireurs en veste rouge qui prenaient pour cibles des cerfs, des élans ou leurs semblables.

S'il parvenait à y emmener Lummox sans éveiller l'attention, ils pouvaient espérer vivre tranquilles... tant que dureraient ses provisions. Lorsque la disette menacerait... il réussirait peut-être à vivre sur le pays, à trouver du gibier. Ou bien il retournerait seul en ville pour négocier en position de force, du fait qu'il refuserait de dire où se trouvait Lummox tant qu'on ne serait pas rendu à ses arguments. Il aurait le temps d'y penser. Il s'agissait de mettre son ami à l'abri ; on réfléchirait ensuite. Dans un premier temps, il devait dénicher un refuge où ce vieux filou de Dreiser ne pourrait pas lui faire de mal.

John Thomas aurait pu diriger LummoX vers les montagnes en coupant à travers la campagne. Celui-ci se déplaçait sur n'importe quel terrain avec autant de facilité qu'un tank. Seulement, il laissait dans la terre meuble une piste aussi flagrante que celle d'un tank. Il fallait donc suivre les routes goudronnées.

Une autre idée lui vint à l'esprit. Par le passé, la route transcontinentale enjambait les montagnes voisines en longeant le sud de la ville et déroulait ses méandres jusqu'aux Rocheuses. On l'avait remplacée depuis belle lurette par une motoroute moderne qui empruntait un tunnel pour franchir l'obstacle au lieu de l'escalader. Mais elle existait toujours, abandonnée, envahie par les herbes folles ; encore utilisable, sa chaussée ne trahirait pas la progression du pesant LummoX.

Il mena ce dernier par des chemins de traverse en tâchant le plus possible d'éviter les habitations. À environ un kilomètre à l'ouest, la motoroute enfilait son premier tunnel et la vieille route entamait son ascension. À cent mètres de l'embranchement, il arrêta LummoX devant un terrain à vendre et, après lui avoir ordonné de rester là, partit en reconnaissance. Il n'osait pas emprunter avec lui la motoroute pour atteindre l'ancienne voie ; non seulement on pouvait les apercevoir, mais son ami risquerait un accident.

Il découvrit bientôt ce dont il avait gardé le souvenir : une route de chantier menant vers le point de jonction. Elle n'était pas goudronnée, comme il l'aurait cru, mais le gros gravier qui la recouvrait ne révélerait aucune trace. Il revint sur ses pas, pour trouver LummoX occupé à dévorer tranquillement le panneau « À vendre ». Il le gronda, et lui enleva ce qu'il en restait. Puis il songea qu'il valait mieux éviter de laisser des indices de ce genre et le lui rendit. Ils reprirent leur chemin ; LummoX continuait à mâchonner.

Parvenu sur la vieille route, John Thomas retrouva un peu de son calme. Sur les premiers kilomètres, elle restait en assez bon état, car elle desservait quelques maisons perdues plus loin dans le canyon. Il n'y avait guère de passage, puisqu'elle s'achevait en cul-de-sac ; à cette heure de la nuit, la circulation brillait par son absence. Un ou deux aérocar les survolèrent, mais leurs occupants, qui devaient rentrer du restaurant ou du cinéma, ne parurent pas remarquer la grosse bête cheminant en bas.

Ils grimpèrent le long du canyon, pour atteindre un plateau. Là, une barrière munie d'un écriteau arrêta les voyageurs : Route barrée. Interdit aux véhicules. Johnnie descendit pour l'examiner de près. Il s'agissait d'un lourd tronc d'arbre, posé sur des supports, à environ un mètre du sol.

— Dis, Lummie, tu peux passer par-dessus ce truc sans y toucher ?

— Bien sûr, Johnnie.

— Bon. Vas-y lentement. Ne le renverse pas. Ne l'effleure même pas.

— Entendu, Johnnie.

Il y réussit à la perfection. Au lieu de le sauter comme un cheval, il rétracta l'une après l'autre ses paires de pattes, et se coula par-dessus au fur et à mesure que les pattes reprenaient contact avec le sol.

Johnnie le rejoignit en se glissant dessous.

— Je ne savais pas que tu pouvais faire ça.

— Moi non plus.

La route, par-delà la barrière, devenait mauvaise. Johnnie arrêta Lummo, amarra le sac à provisions à l'aide d'une corde, et s'attacha également par les cuisses.

— Allons-y, Lummie. Plus vite. Mais ne galope pas, je n'ai pas envie de dégringoler.

— Accroche-toi, Johnnie !

Son ami adopta le trot rapide qui lui était plus habituel, ses nombreuses pattes amortissant toutefois les secousses. Éprouvant tout à coup une grande fatigue, tant morale que physique, Johnnie se laissa aller en arrière et Lummo ajusta sa silhouette à cette nouvelle position. Le balancement et le martèlement sourd et rythmé des lourdes pattes avaient un effet apaisant. Le jeune homme s'endormit.

D'un pas assuré, Lummo poursuivit sa course sur la chaussée défoncée. Grâce à sa vision nocturne, il ne risquait pas de trébucher. Il savait que Johnnie dormait, et il s'arrangea pour conserver son allure avec le moins de heurts possible. Mais comme le temps passait, l'ennui le prit et il décida, lui aussi, de faire un petit somme. Il n'avait pas très bien dormi durant ces nuits passées hors de chez lui – toutes sortes de trucs idiots l'avaient dérangé, et ignorer où se

trouvait Johnnie l'inquiétait. Il dressa son œil de garde, ferma les autres et se reposa sur le cerveau auxiliaire dans sa croupe. LummoX proprement dit s'assoupit, laissant en sentinelle la fraction mineure de son être qui ne dormait jamais. À elle la tâche de parer aux hasards de la route et de superviser l'avance infatigable des huit grandes pattes.

Les étoiles pâlissaient dans le ciel matinal lorsque John Thomas se réveilla. Il étira ses membres ankylosés, frissonna. De hautes montagnes les entouraient. Accrochée au flanc de l'une d'elles, la route dominait une rivière. L'à-pic était vertigineux.

Le jeune homme se redressa sur son séant.

— Hé ! Lummie !

Pas de réponse. Il cria de nouveau. Cette fois-ci, LummoX répondit d'une voix ensommeillée :

— Qu'est-ce qu'il y a, Johnnie ?

— Tu t'es endormi ! accusa-t-il.

— Tu ne me l'avais pas défendu, Johnnie.

— Bon... d'accord. On est encore sur la même route ?

LummoX consulta son alter ego et répondit :

— Bien sûr. Tu voulais qu'on change ?

— Non. Mais il faut qu'on quitte celle-ci. Le jour se lève.

— Pourquoi ?

John Thomas ne savait que répondre à cette question. Essayer d'expliquer à LummoX qu'il était condamné à mort et devait se cacher ne lui plaisait pas du tout.

— Parce qu'il le faut, voilà tout. Mais continue encore un peu. Je te préviendrai.

La rivière montait à leur rencontre. Un bon kilomètre plus loin, la route ne la surplombait plus que de deux ou trois mètres. Ils atteignirent un endroit où le lit du cours d'eau s'élargissait, se bordait de rochers et continuait sa course au centre de ce champ de pierres.

— On déjeune ? s'enquit LummoX.

— Pas encore. Tu vois ces rochers en bas ?

— Bien sûr.

— Je voudrais que tu marches seulement dessus. Ne pose pas tes grosses pattes dans la boue. Passe directement de la chaussée sur eux. Tu comprends ?

— Sans laisser d'empreintes ? demanda LummoX d'un ton intrigué.

— C'est ça ! Si quelqu'un découvrait des traces de notre passage, tu serais forcé de retourner en ville : on nous suivrait et on nous découvrirait. Tu saisis ?

— Je ne laisserai pas d'empreintes, Johnnie.

LummoX descendit sur les pierres, tel un titanesque mille-pattes. Cette manœuvre força John Thomas à s'agripper aux liens de sécurité et à retenir le sac de provisions dont l'équilibre semblait en péril. Il poussa un cri.

— Ça va, Johnnie ? demanda LummoX en s'arrêtant.

— Oui, ça va. Je ne m'attendais pas à ce chambardement. C'est pour ça que j'ai crié. Maintenant, remonte la rivière, mais en restant sur les rochers.

En suivant son cours, ils découvrirent un gué qu'ils empruntèrent pour se retrouver sur l'autre rive. La rivière s'écartait ensuite de la route ; bientôt, plusieurs centaines de mètres l'en séparaient. Le plein jour ne tarderait plus guère, et l'éventualité d'une reconnaissance aérienne toujours possible commença à inquiéter John Thomas, même s'il lui paraissait peu probable qu'on ait pu sonner l'alerte aussi tôt.

Devant eux s'étendait un bosquet de pins qui frôlait la rivière. Il paraissait assez dense. Même si LummoX n'y était pas entièrement camouflé, il pourrait néanmoins, en se tenant immobile, passer pour un gros rocher. Cela devrait suffire ; ils n'avaient pas le temps de se dénicher une meilleure cachette.

— Dans ce bois, là-bas, et prends garde de ne pas faire s'ébouler la berge ! Attention !

Une fois dans le bosquet, Johnnie se laissa glisser de sa monture. LummoX arracha une branche de pin et entreprit de la dévorer, ce qui rappela au jeune homme qu'il n'avait rien mangé depuis un sacré bout de temps ; seulement, il se sentait si fatigué qu'il n'avait même pas faim. Dormir, voilà ce dont il avait envie, dormir tout son saoul et non pas sommeiller en s'accrochant à une attache de sécurité.

Mais il craignit qu'en laissant brouter LummoX, le lourdaud ne se mette à découvert et ne se fasse repérer.

— Dis donc, si on piquait un somme, avant le petit déjeuner ?

— Pourquoi ça ?

— C'est que Johnnie est terriblement fatigué. Tu t'allonges ici, et j'installe mon sac de couchage près de toi. Et, quand on se réveillera, on déjeunera.

— On ne mangera pas avant que tu ne te réveilles ?

— C'est ça.

— Bon. Comme tu voudras, répondit LummoX avec résignation.

John Thomas sortit le sac de couchage, brancha dessus le bloc d'alimentation, régla le thermostat, puis, tandis que l'intérieur se réchauffait, gonfla le matelas pneumatique intégré, la raréfaction de l'air en altitude compliquant l'opération ; il le laissa finalement à demi gonflé, se déshabilla en frissonnant dans la froidure et se faufila à l'intérieur du sac, dont il remonta la fermeture à glissière jusqu'à son nez.

— B'soir, Lummie.

— B'soir, Johnnie.

Mr Kiku dormit mal et fut debout tôt. Il avala son petit déjeuner sans réveiller sa femme et se rendit au ministère des Affaires spatiales. Le vaste bâtiment, encore dénué de vie, n'abritait que l'équipe de nuit.

Une fois assis à son bureau, il essaya de réfléchir.

Toute la nuit, son subconscient lui avait seriné qu'un fait primordial lui échappait. Mr Kiku avait beaucoup de respect pour son subconscient ; il tenait pour acquis que la véritable réflexion s'y déroulait et que l'esprit conscient n'était que la vitrine où les idées mises au point ailleurs se plaçaient comme à l'étalage.

Quelques mots du jeune Greenberg sur ce que pensait le Rargyllien des Hroshii qui, avec cet unique navire, représentaient une grave menace pour la Terre. Mr Kiku, sur l'instant, n'en avait tenu aucun compte, considérant qu'il s'agissait d'une fanfaronnade, d'un bluff du serpent. Quoi qu'il en soit, tout cela n'offrait plus le moindre intérêt, puisque les négociations touchaient à leur fin... Seul restait à obtenir l'établissement de relations permanentes entre les races hroshii et terrienne.

Mais son subconscient n'était pas de cet avis.

Il se pencha vers son bureau et s'adressa au responsable des télécommunications.

— Kiku. Appelez l'hôtel Universel. Il y a là-bas un Rargyllien, un certain Dr Ftaeml. Je veux qu'on me le passe dès qu'il aura commandé son petit déjeuner. Non, ne le réveillez pas, un homme à droit au repos.

Ayant fait son possible, il se plongea dans la routine apaisante des affaires courantes.

Sa corbeille de réception était vide, pour la première fois depuis des jours, lorsqu'un témoin rouge clignota sur le communicateur.

— Ici Kiku.

— Monsieur, dit son interlocuteur d'un air anxieux, n'a pas commandé de petit déjeuner.

— Il fait peut-être la grasse matinée. C'est son droit.

— Non, monsieur. Il a sauté le petit déjeuner. Il est parti pour l'astroport.

— Il y a combien de temps de ça ?

— Cinq ou dix minutes. Je viens juste de l'apprendre.

— Bon. Appelez l'astroport. Qu'ils ne le laissent pas décoller. Faites-leur comprendre qu'il s'agit d'une affaire diplomatique, nécessitant du doigté. Qu'ils ne se contentent pas d'enlever son nom du tableau des départs et de retourner dormir. Ensuite, mettez-vous en rapport avec le Dr Ftaeml en personne. Présentez-lui mes respects, et demandez-lui de bien vouloir me faire l'honneur d'attendre quelques minutes. Je pars le retrouver.

— À vos ordres, monsieur.

— Cela fait, il y aura lieu d'établir un rapport spécial d'efficacité vous concernant. Heu... Znedov, je crois ? Remplissez le formulaire et notez-vous vous-même. Je suis curieux de voir quelle opinion vous avez de vous.

— Ce sera fait, monsieur.

Le vice-ministre coupa la communication et appela aussitôt les Transports.

— Kiku. Je dois partir pour l'astroport dès que j'aurai rejoint le toit. Il me faut un dard et une escorte policière.

À l'astroport, le Dr Ftaeml attendait sur la promenade des passagers ; il contemplait le départ des vaisseaux en faisant semblant de fumer un cigare. Kiku s'approcha de lui et s'inclina.

— Bonjour, docteur. C'est vraiment très aimable à vous d'avoir bien voulu m'attendre.

Le Rargyllien jeta son cigare.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur. Qu'un haut fonctionnaire aussi occupé que vous l'êtes se déplace pour moi jusqu'à l'astroport...

Il termina sa phrase d'un frisson exprimant à la fois la surprise et la satisfaction.

— Je ne vous retarderai pas longtemps, mais je m'étais promis le plaisir de vous voir aujourd'hui et vous ne nous aviez pas fait part de votre intention de nous quitter.

— Je vous prie de me pardonner, monsieur le vice-ministre. Il ne s'agissait là que d'un aller et retour éclair. Je pensais rentrer cet après-midi pour me mettre à votre disposition.

— Parfait. Il se pourrait que, dès demain, je sois à même de présenter une solution acceptable à notre problème.

Ftaeml se montra visiblement étonné.

— Vous avez réussi ?

— Je l'espère. Les données que vous nous avez fournies hier nous ont procuré une nouvelle piste.

— Dois-je comprendre que vous avez *retrouvé* la Hroshia perdue ?

— Il y a de grandes chances. Connaissez-vous la fable du Vilain Petit Canard ?

— « Vilain Petit Canard » ? (Le Rargyllien sembla piocher dans ses archives.) Oui, je connais cette expression.

— Eh bien Mr Greenberg, suivant cette indice, est parti sur les traces du Vilain Petit Canard. Si, par miracle, il se révélait être le cygne que nous cherchons, alors...

Kiku, inconsciemment, eut un haussement d'épaules qui ressemblait fort à ceux de Ftaeml.

Le Rargyllien paraissait avoir peine à le croire.

— Et ce serait ce... « cygne », monsieur le vice-ministre... ?

— Oui en toute logique, et non en toute probabilité. Nous verrons.

— Mmm... et puis-je faire part de cela à mes clients ?

— Si nous attendions que j'aie reçu des nouvelles de Greenberg ? Il a quitté la capitale à fin d'enquête. Pourrai-je vous joindre par l'entremise du vaisseau d'exploration ?

— Certainement, monsieur.

— Heu... docteur, encore un détail.

— Je vous en prie, Excellence ?

— Il semble qu'hier soir, vous ayez fait une réflexion bizarre à Mr Greenberg... oh ! simple plaisanterie, à moins qu'il ne s'agisse d'un impair accidentel. Vous avez parlé du risque que court notre Terre d'être « volatilisée ».

Le Rargyllien demeura un instant silencieux. Lorsqu'il reprit la parole, il changea de sujet :

— Dites-moi, monsieur le vice-ministre, par quels modes de raisonnement votre logique vous amène-t-elle à penser que ce vilain petit canard puisse être le cygne ?

Kiku s'exprima avec précaution :

— À l'époque par vous mentionnée, un navire terrien s'est rendu sur une planète dont la race dominante pourrait bien être celle des Hroshii, encore que nos informations ne concordent que pour la date. Une créature a été enlevée et amenée jusqu'ici. Cet être est encore en vie, cent vingt ans plus tard. Mr Greenberg est parti le chercher, afin que vos clients puissent l'identifier.

— Ce doit être le bon, murmura Ftaeml. Je ne le croyais pas, mais il le faut.

Il ajouta d'une voix enjouée :

— Vous m'en voyez ravi, monsieur.

— Vraiment ?

— Positivement ravi. Cela me redonne la possibilité de parler librement.

— Mais vous avez toujours joui de cette latitude, docteur. Du moins en ce qui nous concerne. J'ignore, évidemment, quelles instructions vous ont été données par ceux que vous représentez.

— Ils ne m'ont certes pas ôté la liberté de parole, mais... Vous savez bien, monsieur le vice-ministre, que les coutumes d'une race sont implicites dans son langage ?

— Il m'arrive de le présumer, répondit Mr Kiku d'un air pincésans-rire.

— Je n'en doute pas. Si vous rendez visite à un ami à l'hôpital, sachant qu'il est mourant et que vous n'y pouvez rien changer, allez-vous évoquer son destin funeste ?

— Non. À moins qu'il n'aborde lui-même le sujet.

— Précisément ! Au cours de toutes nos conversations, je me suis trouvé lié par vos coutumes...

— Parlons franc, docteur Ftaeml, dit lentement Kiku. Dois-je comprendre que vous estimez cet unique navire étranger susceptible de causer de sérieux dégâts à ce monde, dont les moyens de défense ne sont pas négligeables ?

— Je serai clair, monsieur le vice-ministre. Si les Hroshii jugent que, du fait de cette planète ou de l'un de ses ressortissants, un de leurs congénères est mort ou à jamais perdu, la Terre ne subira pas de « sérieux dégâts ». La Terre sera détruite.

— Par ce seul navire ?

— Sans assistance d'aucune sorte.

Kiku secoua la tête.

— Je veux bien croire que vous en êtes persuadé, docteur, mais permettez-moi de vous dire que je ne le suis pas. Je comprends que vous ignoriez l'étendue et l'efficacité des défenses de cette planète, qui se trouve être, ne l'oubliez pas, la principale de la Fédération. Les Hroshii commettraient-ils cette folie qu'ils apprendraient sur-le-champ de quel bois nous nous chauffons.

Cette affirmation sembla attrister Ftaeml.

— Aucune des nombreuses langues que je parle ne me fournirait les mots nécessaires pour vous convaincre. Néanmoins, croyez-moi, rien de ce que vous pourriez faire contre eux n'aurait plus de portée que des cailloux lancés contre un de vos navires de guerre modernes.

— Nous verrons. Ou plutôt, non, nous ne verrons pas, fort heureusement. À propos, leur avez-vous communiqué le désir qu'à la Fédération de les accepter en son sein ?

— J'ai eu toutes les difficultés à leur faire comprendre la nature de votre offre.

— Sont-ils donc si désespérément belliqueux ?

— Pas le moins du monde. Comment vous expliquer ? Avez-vous l'impression d'être belliqueux quand vous abattez... tuez... écrasez, voilà... quand vous écrasez une mouche ? Selon vos critères, et même les nôtres, les Hroshii sont presque immortels. Ils sont si invulnérables aux périls ordinaires qu'ils tendent à nous considérer avec une hauteur, comment dites-vous donc ? olympienne, oui, avec une hauteur olympienne. L'utilité de rapprochements avec des races

inférieures leur échappe. De ce fait, vous comprendrez aisément que cette proposition n'a pas été prise en considération, malgré tout le mal que je me suis donné.

— Vos Hroshii m'apparaissent surtout stupides, répondit aigrement Kiku.

— Point du tout, monsieur. Ils ont très exactement évalué votre race et la mienne. Ils savent que toute culture possédant la navigation interstellaire aura également maîtrisé quelque autre domaine des sciences physiques. De là à se croire puissante, il n'y a qu'un pas. Pour cette raison même, ils envisagent une démonstration de force destinée à vous convaincre de la nécessité où vous êtes de leur rendre leur Hroshia... Ce faisant, ils ne raisonnent pas autrement que vous-même lorsque vous montrez le martinet à un animal rétif pour lui faire reprendre conscience des réalités.

— Hmm... Connaissez-vous la nature de cette démonstration ?

— Certes. Mon déplacement de ce matin n'avait d'autre but que de leur demander d'attendre encore. Ils projettent d'effleurer la surface de votre satellite en y laissant une marque incandescente de quelques centaines de kilomètres. Ceci afin de vous prouver qu'ils ne... heu... « plaisantent pas »...

— Voilà qui ne m'impressionne guère. Nous pourrions armer une flotte de navires et laisser nous aussi une marque de cette espèce. Non que nous le ferions.

— Ceci à l'aide d'un seul vaisseau, en quelques secondes, sans embarras, et d'une distance de quatre cent mille kilomètres ?

— Vous croyez qu'ils en sont capables ?

— Oh ! oui. Une démonstration bénigne, monsieur le vice-ministre. Dans leur région du ciel, il existe des novæ qui ne sont pas de purs accidents de la nature...

Kiku hésita. Si tout cela était vrai, une démonstration de cet ordre pourrait servir ses propres plans, en obligeant les Hroshii à abattre leurs cartes. La perte de quelques montagnes lunaires sans valeur importait peu... mais évacuer les rares habitants serait compliqué.

— Leur avez-vous dit que la Lune est habitée ?

— Elle ne l'est pas par leur Hroshia, c'est tout ce qui compte pour eux.

— Hmm... je vois. Pourriez-vous leur suggérer, primo, que nous sommes sans doute sur le point de retrouver leur Hroshia et, secundo, qu'il se peut justement qu'elle soit quelque part sur notre satellite, raison pour laquelle cette recherche se prolonge ?

Le Rargyllien imita un large sourire d'homme.

— Monsieur, je vous félicite. Je serai heureux de transmettre ce message. Il n'y aura pas de démonstration de force, j'en suis sûr.

— Bon voyage, docteur. Je vous tiendrai au courant.

— Portez-vous bien, monsieur.

Sur le chemin du retour, Kiku s'aperçut que la présence du médusoïde ne lui avait pas occasionné un seul de ses pénibles élancements... De manière assez alarmante, la créature lui devenait plaisante. Ce Dr Morgan était décidément un hypnothérapeute de premier ordre.

Sa corbeille de réception débordait comme à l'ordinaire. Il oublia les Hroshii et se mit allègrement au travail. Tard dans l'après-midi, le service des communications l'informa que Mr Greenberg cherchait à le joindre.

— Passez-le-moi.

— C'est vous, patron ?

— Hein ? Oui, Sergei. Pourquoi diable avez-vous l'air si ennuyé ?

— C'est que je me demande si je vais aimer la Légion extérieure.

— Cessez de tergiverser. Que se passe-t-il ?

— L'oiseau s'est envolé.

— Envolé ? Où ça ?

— Je voudrais bien le savoir. L'endroit le plus probable est une réserve forestière à l'ouest d'ici.

— Dans ce cas, pourquoi perdre votre temps à me parler ? Allez l'y dénicher !

Greenberg soupira.

— Ça, je l'attendais. Écoutez, patron, cette meule de foin doit mesurer cinq millions d'hectares. Grands arbres, hautes montagnes, pas de routes. De plus, le commissaire y est déjà avec ses hommes et la moitié des shérifs adjoints de l'État. Il a ordonné de tirer à vue et promis une récompense à l'appareil qui tuerait la créature.

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu. Votre autorisation d'exécution leur est parvenue. Mais le contrordre s'est égaré... Comment, je l'ignore.

Et le commissaire est une vieille relique, avec une âme de préposé aux fichiers ! Il brandit l'ordre et refuse d'en démordre. Il ne veut même pas m'autoriser à appeler Lummo et son ami sur la fréquence de la police. Avec ce contrordre qui a disparu, je n'ai aucun pouvoir pour l'y contraindre.

— Et vous vous soumettez, je suppose ? (Le ton de Kiku était amer.) Vous attendez que ça vous pète à la figure ?

— À peu près. J'ai essayé d'appeler le maire, mais il n'est pas en ville. Le gouverneur assiste à une session à huis clos du Grand Jury. Et le directeur des Eaux et Forêts est en route pour essayer de toucher la récompense, je parie. Dès que j'aurai raccroché, il ne me restera qu'à tordre les bras du commissaire adjoint jusqu'à ce que la grâce le touche...

— Vous devriez déjà l'avoir fait.

— Je vais m'y mettre. Je vous appelais pour que vous agissiez de votre côté. J'ai besoin d'aide.

— Vous en aurez.

— Pas simplement pour pouvoir rencontrer le gouverneur et procéder à une nouvelle intervention. Même quand j'aurai rejoint cet enragé de commissaire et qu'il aura rappelé sa meute, il me faudra du soutien. Cinq millions d'hectares de montagnes et de forêts, patron... Ça signifie des hommes et des vaisseaux, beaucoup d'hommes, et beaucoup de vaisseaux... Ce n'est pas un boulot pour un homme seul armé d'une serviette. D'ailleurs, je vais m'engager dans la Légion extérieure.

— On s'engagera ensemble, conclut Kiku d'une voix morne. Allons, remuez-vous.

— J'ai été ravi de travailler avec vous.

Kiku coupa la communication, puis s'activa : de nouvelles instructions ministérielles, un message prioritaire urgent au gouverneur, un autre au maire de Westville, un autre encore au tribunal de Westville. Une fois prises toutes les mesures officielles, il réfléchit sur ce qui restait à accomplir et se rendit chez le ministre afin de lui faire comprendre que l'aide des autorités militaires de la Fédération leur était nécessaire.

Le décret du Cygne

John Thomas se réveilla désorienté. Le sac de couchage le recuisait. Il se sentait reposé, paresseux. Peu à peu, l'image du lieu et son motif de s'y trouver lui revinrent, et il sortit la tête. Le soleil brillait ; il faisait bon. LummoX était près de lui.

— Hé, Lummie !

— Bonjour, Johnnie. Tu as dormi longtemps. Et tu en as fait du bruit !

— C'est vrai ?

Il s'extirpa, s'habilla, débrancha le sac, le replia, se tourna vers LummoX et sursauta.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Près de LummoX, comme écrasé sous un pied géant, gisait un grizzly tout ce qu'il y a de plus mort. Un mâle d'environ trois cents kilos. Du sang séché entourait les naseaux et la gueule entrouverte. LummoX lui lança un coup d'œil distrait.

— Petit déjeuner, expliqua-t-il.

John Thomas regarda le cadavre avec dégoût.

— Pas pour moi, merci. Où l'as-tu trouvé ?

— Je l'ai rattrapé, répondit LummoX en gloussant.

— « Attrapé », pas « rattrapé ».

— Mais c'est vrai, que je l'ai rattrapé. Il voulait entrer dans ton lit et je l'ai rattrapé.

— Ah bon ? Merci.

John Thomas regarda de nouveau l'ours, puis se tourna vers le sac de provisions. Il y choisit une boîte d'œufs au jambon, en dévissa le couvercle et attendit qu'elle chauffe.

LummoX prit ce geste pour le signal du déjeuner et se mit à l'œuvre. D'abord l'ours, ensuite quelques petits pins, une ou deux bouchées de gravier, pour le plaisir de l'entendre croustiller, plus la

boîte de conserve que Johnnie avait vidée. Ils se dirigèrent alors vers la rivière, John Thomas en tête pour surveiller le ciel. Lummo fit passer son repas en avalant quelques barriques d'eau de montagne. Le jeune homme s'agenouilla, but, se lava le visage et les mains, puis s'essuya avec sa chemise.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lummo. Une balade ? On attrape des choses ?

— Non. On retourne sous les arbres et on s'allonge jusqu'à la nuit. Tu dois faire semblant d'être un rocher. (Il repartit, suivi de son ami.) Couche-toi. Je veux examiner ces bosses.

Lummo s'exécuta, abaissant ainsi ses tumeurs à portée de son maître qui les tâta avec une inquiétude croissante. Elles avaient grossi et semblaient contenir des kystes, des protubérances. Il essaya de se rappeler si c'étaient là les symptômes d'une maladie quelconque. La peau qui les recouvrait était tendue au point d'avoir la minceur du cuir, ce qui ne ressemblait guère au restant de la carapace de son ami. Au toucher, c'était chaud et sec. Johnnie manipula doucement celle de gauche. Lummo s'écarta.

— C'est sensible ? demanda anxieusement le jeune homme.

— Je ne peux plus le *supporter* !

Lummo se leva et alla jusqu'à un grand pin frotter la tumeur.

— Hé ! cria Johnnie, ne fais pas ça ! Tu vas te faire mal !

— Mais ça gratte !

John Thomas marcha vers lui, fermement décidé à l'arrêter.

Au moment où il arrivait à sa hauteur, elle se fendit. Il s'immobilisa, horrifié.

Un truc noir gluant qui gigotait émergea, s'accrocha aux lèvres de la plaie, puis jaillit pour pendre mollement, tel un serpent d'une branche d'arbre. La gorge serrée, Johnnie se dit qu'il s'agissait de quelque chose d'approchant : un parasite géant qui s'était frayé un passage en rongant son hôte infortuné. Il se reprocha amèrement d'avoir obligé son ami à gravir toutes ces montagnes alors qu'il était infecté par ce machin-là...

Lummo poussa un soupir et se tortilla.

— Ahhh ! lâcha-t-il avec satisfaction, ça va *mieux* !

— Lumme ! Tu vas bien ?

— Hein ? Très bien, pourquoi ?

— Mais, mais... et ça ?

— Quoi ?

Lummox tourna la tête ; l'excroissance bizarre se tendit, et il la regarda.

— Oh, ça ! répondit-il sur un ton d'indifférence complète.

L'extrémité de la chose s'épanouit comme une fleur... et Johnnie comprit enfin de quoi Lummox « souffrait ».

Il venait de lui pousser un bras.

Le bras sécha rapidement, sa teinte s'éclaircit, et il parut se raffermir. Lummox ne le contrôlait pas encore, mais John Thomas voyait déjà la forme qu'il allait prendre. Deux coudes se formaient, une main avec des pouces de chaque côté ; en comptant les cinq autres appendices, cela faisait sept doigts en tout. Celui du milieu, nettement plus long que les autres, avait la flexibilité d'une trompe d'éléphant. Quoique différent d'une main humaine, il n'y avait aucun doute que ce membre était – ou serait – aussi utile, même si, pour l'heure, les doigts papillotaient sans but.

Lummox se laissa examiner sans prendre grand intérêt à cette nouveauté, comme si cette aventure se produisait chaque fois qu'il terminait de déjeuner.

— Je vais regarder l'autre bosse, dit Johnnie en le contournant.

La tumeur de droite lui parut encore plus enflée. Quand il l'effleura, son ami s'écarta et esquissa un mouvement vers l'arbre.

— Reste tranquille ! cria Johnnie. Ne bouge pas.

— Il faut que je me frotte !

— Tu peux t'estropier à vie ! Ne bouge pas, je voudrais essayer quelque chose.

Lummox fit la moue, mais obtempéra. Johnnie tira son couteau de sa gaine et incisa le centre de la boursouflure.

L'entaille s'élargit et le bras droit se déploya brusquement en direction du visage du jeune homme qui bondit en arrière.

— Merci, Johnnie !

— À ta disposition, mon vieux.

Il rengaina son couteau et observa ces bras neufs, et ces mains, d'un œil pensif.

S'il ne comprenait pas encore tout ce qu'impliquait leur acquisition, il sentait que ça changeait bien des choses. De quelle façon, il l'ignorait. Peut-être que Lummie n'aurait plus besoin d'autant d'attentions. Par contre, il faudrait le surveiller, ou il

passerait son temps à faire des bêtises. Il fronça les sourcils en se rappelant une réflexion entendue : « Encore heureux que les chats n'aient pas de mains. » LummoX, il fallait en convenir, était bien plus curieux que n'importe quel chat.

Mais toutes ces considérations n'étaient que vécilles auprès d'un fait, il le sentait, si important.

En tout cas, décida-t-il les dents serrées, une chose ne change pas : Dreiser n'aura plus jamais l'occasion de toucher à LummoX !

Il lorgna le ciel à travers les branches et se demanda si on pouvait les repérer.

— Lum...

— Oui, Johnnie ?

— Rentre tes jambes. Il est temps de jouer à te déguiser en rocher.

— Oh ! allons nous balader, Johnnie.

— On ira ce soir. Mais jusqu'à ce qu'il fasse nuit, je veux que tu restes bien tranquille et immobile.

— Oh ! Johnnie !

— Écoute, tu n'as pas envie de retourner en ville, non ?

— Bon, si tu penses que ça vaut mieux...

LummoX s'installa, John Thomas s'assit et s'appuya sur lui en réfléchissant.

Peut-être ce nouvel élément leur procurerait-il, à LummoX et lui, le moyen de gagner leur vie, dans une foire, par exemple ? Les E.T. y étaient à la mode. On ne pouvait plus s'en passer... même en sachant que la plupart étaient faux. Probable que Lum, avec ses mains, pourrait apprendre à faire des tours, ou à jouer d'un instrument. Un cirque, alors ?

Non, ce n'était pas ce qu'il fallait à Lummie, les foules le rendaient nerveux. Heu ! que pourraient-ils bien trouver pour gagner leur vie ? Il faudrait d'abord que tout ce mic-mac avec les autorités soit résolu. Une ferme, peut-être ? Lummie vaudrait mieux qu'un tracteur et, nanti de mains, serait utile à des tas de travaux. Il n'avait jamais pensé à une ferme ; c'était peut-être la bonne solution ?

Il se vit cultivant, avec Lum, d'immenses champs de blé... de seigle... de légumes... et il s'endormit sans s'en rendre compte.

Un craquement le réveilla. Il eut vaguement conscience d'en avoir entendu plusieurs. Il ouvrit les yeux. Il était couché à côté de LummoX. Son ami n'avait pas bougé, mais remuait les bras. Il y eut un sifflement suivi d'un nouveau craquement... et un petit bouleau situé à quelque distance s'abattit soudain. D'autres arbres gisaient alentour.

John Thomas se dressa vivement.

— Hé ! Arrête !

LummoX obtempéra.

— Qu'y a-t-il, Johnnie ? demanda-t-il d'une voix peinée.

Devant lui se trouvait une pile de rochers ; il avançait le bras pour en saisir un.

— Ne jette pas de pierres aux arbres.

— Mais, Johnnie, toi aussi, tu le fais.

— C'est vrai, mais je ne les abîme pas. Tu as le droit d'en manger, pas de les gaspiller.

— Je les mangerai. J'en avais l'intention.

— Bon.

Le soir tombait. Ils pourraient se mettre en route d'ici quelques minutes.

— Vas-y, ça te fera ton souper. Hé ! Attends voir !

Il examina les bras de LummoX. Ils avaient adopté la même teinte que son corps, et commençaient à prendre une dureté d'acier. Mais le plus frappant, c'était qu'ils avaient doublé d'épaisseur pour devenir aussi gros que les cuisses de Johnnie. Presque toute la peau flasque s'était émondée et il arracha ce qui en restait sans difficulté.

— Voilà. À table !

LummoX engloutit les bouleaux pendant que John Thomas absorbait son léger repas et, de nouveau, dégusta la boîte de conserve vide en guise de dessert. L'obscurité étant complète, ils se mirent en route.

Cette seconde nuit fut encore moins fertile en événements que la première. Il faisait de plus en plus froid à mesure qu'ils montaient en altitude. Johnnie brancha la batterie de son sac de couchage sur ses vêtements. Bientôt une douce chaleur l'envahit, et avec elle une certaine somnolence.

— Lum... si je m'endors, tu me réveilleras quand il commencera à faire jour.

— Entendu, Johnnie.

Lummox passa l'ordre à son cerveau second, en cas d'oubli. Le froid ne le dérangeait pas – il n'en avait pas conscience, car son thermostat intérieur était plus efficace que celui dont était pourvu Johnnie, plus efficace même que celui qui contrôlait la batterie.

John Thomas eut un sommeil agité, entrecoupé de réveils en sursaut. Quand Lum l'appela, les premiers rayons effleuraient les lointains sommets. Johnnie se dressa sur son séant et chercha du regard un endroit propice pour les abriter. Pas de chance : d'un côté, la paroi de la montagne ; de l'autre, l'à-pic d'un ravin. Les minutes défilant, le jour se leva pour de bon et le jeune homme se laissa gagner par la panique.

Il n'y avait cependant rien d'autre à faire qu'avancer.

Un stratoréacteur passa loin. Johnnie entendit son grondement de tonnerre sans le voir et pria pour que l'appareil n'effectue pas de balayage aux instruments. Il continuait d'inspecter les alentours quand un point noir surgit derrière eux. Il espérait que ce ne serait qu'un aigle, mais dut bientôt admettre qu'il s'agissait d'un voltigeur.

— Arrête-toi, Lummox ! Colle-toi contre le rocher ! Joue les éboulis.

— Les éboulis, Johnnie ?

— Tais-toi et obéis !

Lummox se tut et obéit. John Thomas se laissa glisser au sol et se cacha derrière la tête de Lummox en tâchant de se faire tout petit. Il attendit que le voltigeur les dépasse.

Mais, contre toute attente, ce dernier, dans un style familier et déluré, plongea pour atterrir et Johnnie poussa un soupir de soulagement en voyant Betty Sorenson poser ses pieds sur le dos de la créature d'outre-ciel à l'endroit même qu'il venait d'évacuer.

— Salut, Lummie ! lança-t-elle.

Puis elle se tourna vers Johnnie et, les mains aux hanches, l'apostropha :

— Eh bien ! C'est du joli ! Prendre la poudre d'escampette sans même m'en avertir !

— Heu, j'en avais l'intention, tête de pioche, je t'assure ! Mais je n'ai pas eu le temps, excuse-moi...

Son expression s'adoucit. Elle sourit.

— Bon, ça va. Tu remontes dans mon estime. Au moins, tu as *agi*. Je finissais par craindre que tu ne sois devenu un gros LummoX, à te laisser bousculer par tout le monde sans rien dire...

Trop content de la voir pour prendre la mouche, il se garda de protester.

— Heu... Ben... Dis, comment est-ce que tu as réussi à nous retrouver ?

Elle haussa les épaules.

— Le vieux truc : je me suis demandé ce que ferait un âne et je suis allée là où il irait. Je savais que vous emprunteriez cette route, alors je me suis lancée à votre poursuite. Si tu ne veux pas qu'on te rattrape d'ici quelques minutes, mettons-nous vite à l'abri. Allons, Lummie, mon vieux ! Démarre tes moteurs !

Elle tendit la main et Johnnie monta la rejoindre sur le siège.

— Je cherche à quitter la route, expliqua-t-il avec nervosité, mais je ne trouve aucun coin convenable.

— Ah ? Tiens-toi bien : après ce tournant, on trouvera les chutes d'Adam-et-Eve, et on pourra dénicher une cachette tranquille une fois qu'on les aura passées.

— Ah ? C'est là qu'on est ?

— Oui.

Betty se pencha, essayant de voir par-delà un rocher dressé devant eux. Ce faisant, elle aperçut les bras de LummoX pour la première fois. Elle agrippa John Thomas.

— Johnnie ! Il y a un boa sur Lummie !

— Quoi ? Mais non ! Que tu es bête ! Ce n'est que son bras droit !

— Son *quoi* ? Johnnie, tu as de la fièvre ?

— Calme-toi et arrête de me pincer ! J'ai dit *bras*. Ces espèces de tumeurs, c'étaient ses bras.

— Ces tumeurs... des bras ? (Elle soupira.) Dis-lui de s'arrêter. Je veux voir.

— Si on se mettait d'abord à l'abri ?

— Oh. Oui. Tu as raison. Tu as souvent raison, Johnnie... deux ou trois semaines plus tard, en tout cas.

— Ne fais pas ta maligne. Voilà les chutes.

Ils les dépassèrent. Le sol du canyon monta à leur rencontre. Dès qu'ils repérèrent un coin semblable au bivouac de la veille, ils s'arrêtèrent. Dès qu'il vit LummoX sous le couvert de grands arbres,

Johnnie se sentit mieux. Pendant qu'il préparait le déjeuner, Betty examina les bras tout neufs de Lummo.

— Lummie, dit-elle d'un ton de reproche, tu n'as jamais parlé de ça à maman...

— Tu ne m'as rien demandé.

— Des excuses, toujours des excuses. Dis-moi, qu'est-ce que tu sais faire avec ?

— Jeter des pierres. Je peux, Johnnie ?

— Non ! répondit-il vivement. Comment est-ce que tu veux ton café, Betty ?

— Noir, sans sucre, dit-elle, l'air absent, en continuant d'inspecter les membres.

Quelque chose, à leur sujet, l'asticotait sans qu'elle arrive à mettre le doigt dessus, et ça l'agaçait. Tant pis, le déjeuner d'abord !

Après qu'ils eurent donné la vaisselle à manger à Lummo, Betty s'allongea.

— Dis-moi, petit voyou, tu te rends compte de la tempête que tu as soulevée ?

— Heu... J'ai dû taper sur les nerfs du commissaire Dreiser.

— Tu les as plutôt écrabouillés à grands coups de marteau. Et ce n'est pas le seul.

— Mr Perkins ?

— Gagné. Essaie encore.

— M'man, bien sûr.

— Bien sûr. Quand elle ne pleure pas son bébé chéri, elle proclame que tu n'es plus son fils.

— Oui, ça lui ressemble bien, admit-il avec gêne. Ma foi, je m'en fiche. Je savais qu'ils m'en voudraient tous. Mais ce que j'ai fait, je devais le faire.

— Évidemment, vieille gourde, même si tu t'y es pris avec toute la grâce et la légèreté d'un hippopotame. Mais ce n'est pas d'eux que je parlais.

— Hein ?

— Johnnie, il y a en Géorgie un village qui s'appelle Adrian. Il est trop petit pour avoir des forces de l'ordre, à part un garde champêtre. Tu connais le nom de ce type ?

— Quoi ? Bien sûr que non.

— Dommage. À ma connaissance, c'est le seul policier du pays qui n'est pas parti à ta recherche. Voilà pourquoi j'ai volé à ton secours, même si tu as détalé sans prendre la peine de m'avertir, sale ingrat.

— Je t'ai dit que j'étais désolé !

— Et je t'ai pardonné. Je compte arrêter de te rappeler ton erreur d'ici dix ans.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de garde champêtre ? Et pourquoi est-ce que tout le monde est à ma recherche ? Dreiser, je comprends, mais les autres ?

— Notre commissaire préféré a fait proclamer l'alerte générale et offert une récompense à quiconque ramènera Lummie mort ou vif, de préférence mort. C'est grave, Johnnie, très grave. Donc, quel que soit ton plan, on va l'abandonner pour en adopter un sans failles. Qu'est-ce que tu avais en tête ?

Il pâlit et répondit lentement :

— Eh bien... je voulais continuer comme ça pendant une nuit ou deux jusqu'à trouver une vraie cachette.

Elle secoua la tête.

— Ça ne vaut rien ! Ils doivent avoir compris, maintenant, compte tenu de la lenteur d'esprit officielle, que tu es dans les parages, et ils fouilleront la forêt, arbre après arbre. Ils tiennent à vous retrouver coûte que coûte, Johnnie, comprends-le.

— Tu ne m'as pas laissé finir. Tu connais la vieille mine d'uranium ? C'est là qu'on allait. On franchit le défilé du Loup mort et on prend au nord par la route gravillonnée. On peut y cacher Lummo, la galerie principale est suffisamment grande.

— Il y a des éclairs de bon sens dans ce que tu dis, mais ce n'est pas encore ça.

— Tu crois ? Alors, puisque ça ne vaut rien, qu'est-ce que tu proposes ?

— Tais-toi, je réfléchis. (Elle demeura étendue, à fixer le bleu profond du ciel.) Fuir n'a rien résolu.

— Non, je n'ai fait que tout mettre sens dessus dessous.

— Oui, et tant mieux. Il faut tout fiche en l'air à l'occasion, ça aère... et tout ranger ensuite, pour s'y retrouver. On doit à tout prix gagner du temps. Ton idée n'est pas si mauvaise ; ça suffira jusqu'à ce que je trouve mieux.

— Je ne vois pas comment ils nous y découvrirait. C'est le coin le plus isolé qui soit.

— Raison de plus pour qu'ils le fouillent. Oh ! Dreiser seul aurait pu se laisser avoir. Je doute qu'il soit capable de dénicher son chapeau sans mandat de perquisition. Mais il a mis sur pied une véritable escouade de reconnaissance aérienne. Tu as emporté ton sac de couchage et des provisions ; donc, tu campes dans la nature. Si je t'ai trouvé, ils te trouveront aussi. Moi, je connais tes manies. Eux devront se contenter de déductions fondées sur la logique, ce sera plus lent. Mais ils te trouveront, et alors... ce sera la fin de Lummo. Ils ne prendront pas de risques. Je parie qu'ils utiliseront des bombes.

John Thomas médita cette sombre prophétie.

— Alors, à quoi bon le cacher dans la mine ?

— Pour gagner un jour ou deux, vu que je ne suis pas encore prête à le ramener.

— Hein ?

— Mais oui. On va le planquer en ville.

— Quoi ? Tête de pioche, je crois que tu as le mal de l'altitude.

— En ville, je te dis, parce que c'est le dernier endroit au monde où ils auront l'idée de chercher. Je pensais à l'une des serres de Mr Ito.

— Tu délirais ?

— Il n'y a pas plus sûr. Le fils de Mr Ito est quelqu'un de très raisonnable. J'ai eu une aimable discussion avec lui pas plus tard qu'hier. Je me suis dressée de toute ma petite taille, je me suis dévissé le cou pour le regarder droit dans les yeux, et je l'ai laissé tout m'expliquer. Une de ses serres conviendrait à merveille... Un peu juste, peut-être, mais, à cheval donné, on ne regarde pas les dents. On ne voit rien à travers ce verre laiteux dont elles sont faites et personne n'irait s'imaginer que Lummo se trouve à l'intérieur.

— Je ne vois pas comment tu y arriveras.

— Je m'en occupe. Si je n'ai pas la serre... et je l'aurai... je dénicherai un entrepôt vide ou un truc dans le même genre. Ce soir, on cache Lummo dans ta mine, puis je rentre d'un coup d'aile et je mets tout au point. Demain soir, lui et moi, on retourne en ville...

— Hein ? Il nous a fallu deux nuits pour arriver jusqu'ici... et il va nous en falloir une de plus pour atteindre la mine. Tu ne pourras jamais le ramener en une seule.

— Tu connais sa vitesse maximale ?

— Le hic, c'est que personne ne tient sur LummoX quand il galope. Même pas moi.

— Je ne compte pas me tenir dessus, mais le survoler et le piloter — le prévenir de ralentir avant les virages, par exemple. Trois heures ? Une heure de plus pour le faire entrer dans la serre ?

— Mouais. Ça marcherait peut-être.

— Ça marchera, puisqu'il le faut. Ensuite, tu te fais prendre.

— Pardon ? Je ne peux pas simplement rentrer à la maison ?

— Tu te trahirais. Ils te capturent, et tu faisais juste un peu de prospection d'uranium en amateur... je te fournirai un compteur de radiations. Tu ne sais pas où est LummoX. Tu lui as fait la bise et tu l'as lâché dans la nature, puis tu es venu ici oublier ta peine. Tâche d'être convaincant... et *pas question* de te laisser soumettre au véracimètre !

— D'accord, mais... Enfin, tête de pioche, ça servira à quoi ? LummoX ne pourra pas passer sa vie dans une serre.

— Il s'agit de gagner un peu de temps. Ils sont prêts à le tuer à vue... et ils ne s'en priveront pas. Donc, on le planque jusqu'à ce qu'on arrive à retourner la situation.

— Je suppose que j'aurais mieux fait de le vendre au Muséum, dit John Thomas d'un air malheureux.

— Non ! Tu as eu raison de te fier à ton instinct, même si tu es aussi stupide qu'un bouton de porte. Écoute, tu te souviens du décret du Cygne ?

— Le décret du Cygne ? Le truc qu'on a étudié en Droit des civilisations ?

— Oui. Tu peux me le citer ?

— À quoi tu joues ? À l'examen surprise ? (John Thomas fronça les sourcils et fouilla sa mémoire.) « Toute créature douée de parole et nantie de moyens de manipulation est présumée intelligente, et par là même a droit au statut d'être humain, à moins que le contraire ne soit expressément prouvé. » (Il se dressa brusquement sur son séant.) Hé ! Ils ne peuvent pas tuer LummoX ! Il a des mains !

« C'est trop tard, Johnnie »

— Ne t'emballe pas, prévint-elle. Tu connais la vieille blague du type à qui son avocat soutient qu'on ne peut pas le mettre en prison pour ça ?

— Et c'est quoi, « ça » ?

— Peu importe. Et le client lui répond : « Mais, maître, je suis déjà en prison ! » Cela pour te dire que le décret du Cygne, c'est juste de la théorie. Il faudra mettre LummoX à l'abri tant que le tribunal n'aura pas changé son verdict.

— Heu, je comprends. Je suppose que tu as raison...

— J'ai toujours raison, déclara Betty en se drapant dans sa dignité. Johnnie, je meurs de soif. Réfléchir, ça assèche la gorge. Tu as rapporté de l'eau du ruisseau ?

— Non, désolé.

— Tu as un seau ?

— Oui, quelque part.

Il tâta ses poches, le trouva, le sortit et le gonfla jusqu'à obtenir un récipient à peu près rigide.

— Je vais t'en chercher, annonça-t-il alors.

— Non, donne-le-moi. Je veux me dégourdir les jambes.

— Gaffe aux voltigeurs !

— Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace.

Elle prit le seau et descendit la pente en restant sous le couvert jusqu'à la berge. Johnnie suivit des yeux sa silhouette que découpaient les piliers de lumière entre les arbres et songea qu'elle était très jolie. Oui, elle était jolie, et elle avait la tête aussi bien vissée sur les épaules que n'importe quel gars. À part l'habitude, commune à toutes les femelles, de vouloir régenter tout son monde, cette tête de pioche n'avait aucun défaut.

Elle rapporta le seau en plastique avec précaution.

— Sers-toi, suggéra-t-elle.

— Toi d'abord.

— J'ai bu au ruisseau.

— D'accord. (Il s'octroya une longue rasade.) Tu sais, Betty, si tu n'avais pas les genoux cagneux, tu serais plutôt séduisante.

— Qui est-ce qui a les genoux cagneux ?

— Et puis il y a ta gueule, bien sûr, poursuivit-il d'une voix suave. Mais à part ces deux gros défauts, tu n'es pas si...

Il n'eut pas le temps de finir : elle lui fit un placage dans les règles de l'art. L'eau du seau les éclaboussa tous les deux – mais surtout lui. La bagarre continua jusqu'à ce qu'il arrive à la plaquer au sol, le bras droit derrière le dos.

— Dis « je me rends », lui conseilla-t-il.

— Saligaud de Johnnie Stuart ! « Je me rends. »

— « Tu es le plus fort. »

— « Tu es le plus fort »... jusqu'à ma revanche. Laisse-moi me lever.

— D'accord.

Il la lâcha ; elle roula sur elle-même, se redressa sur son séant, leva les yeux vers lui et éclata de rire. Maculés de terre, couverts d'égratignures et de bleus, ils se sentaient les rois du monde. Lummox avait suivi l'échauffourée avec intérêt, et sans crainte, car il savait que ces deux-là n'étaient jamais fâchés.

— Johnnie est tout mouillé, dit-il.

— Et pas qu'un peu, Lummie. (Betty regarda le jeune homme.) Si j'avais deux épingles à linge, je te suspendrais à un arbre. Par les oreilles, bien sûr.

— On sera secs dans cinq minutes, par un temps pareil.

— Moi, je ne suis pas mouillée, j'ai ma combinaison de vol. Toi, tu as l'air d'un chat sorti d'un puits.

— Tant pis. (Il s'allongea, ramassa une aiguille de pin et la mordilla.) Tu sais, tête de pioche, c'est plutôt chouette, ici. Je regrette de devoir monter à la mine.

— Je vais te dire : une fois cette embrouille réglée, et avant la rentrée, on reviendra camper quelques jours ici. Et on amènera Lummox. D'accord, Lummie ?

— Bien sûr, dit-il. On rattrapera des choses. On jettera des pierres. Ce sera marrant.

John Thomas adressa à Betty un regard de reproche.

— Pour que tout le monde parle de moi en ville ? Non merci.

— Ne sois pas bégueule. On est là maintenant, non ?

— Il s'agit d'une urgence.

— Toi et ta réputation de gentil garçon !

— Il faut bien que quelqu'un pense à ces trucs-là. M'man dit que les garçons ont dû commencer à se faire du souci quand les filles ont arrêté. D'après elle, ça ne se passait pas comme ça, dans le temps.

— Bien sûr. Et ça ne se passera plus comme ça à l'avenir. C'est le même cycle qui se répète sans arrêt. (Elle prit un air pensif.) Mais tu devrais moins faire attention à ce que dit ta mère, Johnnie.

— Sans doute.

— Tâche de perdre cette manie. Sinon, aucune fille ne prendra jamais le risque de t'épouser.

Il sourit.

— Simple police d'assurance.

Elle baissa les yeux en rougissant.

— Je ne parlais pas de moi ! Je ne veux pas de toi... si je m'occupe de toi, c'est pour m'entraîner.

Il refusa d'approfondir la question.

— Franchement, dit-il, quand on s'habitue à se comporter d'une certaine façon, c'est dur de changer. Par exemple, j'ai une tante – ma tante Tessie, tu te souviens d'elle ? – qui croit à l'astrologie.

— *Elle ?* Tu plaisantes !

— Je te jure. Elle n'a pas l'air cinglée, hein ? Et pourtant, elle l'est, et c'est drôlement embarrassant. Elle n'arrête pas d'en parler et ma mère tient à ce que je reste poli. Si je pouvais simplement lui dire qu'elle a le crâne fêlé, je m'en ficherais. Mais non ! Il faut que je l'écoute délirer comme si elle était normale, responsable – adulte, quoi. Alors qu'elle n'est pas même fichue de compter jusqu'à dix sans abaque.

— « Abaque » ?

— Un boulier. Tu sais, une sorte de règle à calcul simplifiée, avec des perles enfilées sur des baguettes. Je parle d'un abaque parce qu'il n'y a aucune chance pour qu'elle apprenne à se servir d'une vraie règle à calcul. Être idiot, ça lui *plaît*... et moi, je dois jouer le jeu.

— Ne le fais pas, lança soudain Betty. Arrête d'écouter ta mère.

— Tête de pioche, tu es une mauvaise influence.
— Désolé, Johnnie, répliqua-t-elle d'un ton léger. Au fait... je t'ai dit pourquoi j'avais divorcé de mes parents ?

— Non, jamais. C'est tes oignons.

— Oui. Mais je crois qu'il vaut mieux que tu le saches. Ça t'aidera à me comprendre mieux. Penche-toi.

Elle lui murmura à l'oreille. Au bout d'un moment, il prit une mine effarée.

— Sans rire ?

— Croix de bois, croix de fer. Ils n'ont jamais contesté ma décision, donc je n'ai jamais eu besoin de m'expliquer. Mais voilà pourquoi.

— Je ne vois pas comment tu as pu le supporter.

— Je n'ai même pas essayé. Je suis passée devant le tribunal, j'ai divorcé d'eux et j'ai obtenu un tuteur professionnel qui n'a rien d'un barje. Mais tu sais, Johnnie, je n'ai pas mis mon cœur à nu pour que tu restes bouche bée. L'hérédité n'explique pas tout. Je suis *moi*, un individu à part entière. Tu n'es pas tes parents. Tu n'es ni ton père, ni ta mère. Tu es juste un peu à la traîne pour t'en rendre compte. (Elle se redressa sur son séant.) Alors, tâche d'être toi-même, vieille gourde, et trouve le courage de bousiller ta vie tout seul. Inutile d'imiter les erreurs des autres.

— Quand tu en parles, tête de pioche, ça paraîtrait presque logique.

— Je suis la logique incarnée. Tu en es où, côté provisions ? J'ai faim.

— Tu ne vaux pas mieux que LummoX. Le sac de bouffe est là-bas.

— On déjeune ? demanda LummoX en entendant son nom.

— Hmm... Betty, je ne veux pas qu'il abatte des arbres en plein jour. Il leur faudra combien de temps pour me repérer ?

— Pas plus de trois jours, même en couvrant une surface aussi vaste.

— Bon, je garde des réserves pour cinq jours, en cas de pépin.

Il choisit une douzaine de rations et les donna sans les ouvrir à LummoX qui adorait la sensation de chaleur subite des boîtes qu'il croquait. Elles furent englouties avant même que Betty et lui n'aient dévissé les leurs.

À l'issue du repas, Johnnie revint sur le sujet.

— Betty, tu crois vraiment que... (Il s'interrompit soudain.) Tu entends ?

Elle tendit l'oreille et acquiesça gravement.

— Quelle vitesse ?

— Pas plus de deux cents.

— Dans ce cas, ils sont en plein sondage. LummoX ! Ne bouge pas d'un poil !

— Entendu, Johnnie. Pourquoi ?

— Obéis !

— Ne t'énerve pas, conseilla Betty. Ils sont probablement en train d'établir un plan de recherche. Il y a de fortes chances pour qu'ils ne puissent nous détecter par scope ou vidéo, ces arbres brouilleront les images.

Mais elle semblait soucieuse.

— J'aimerais bien que Lummie soit déjà dans cette mine, reprit-elle. Si l'un d'eux est assez malin pour promener un détecteur sélectif le long de la route, cette nuit, pendant qu'on y trottera... Eh bien, ce sera la fin des haricots.

John Thomas, penché, les mains en coquille autour de ses oreilles, ne l'écoutait pas vraiment.

— Chut ! souffla-t-il. Betty ! Ils reviennent !

— Ne t'affole pas. Ils complètent simplement leurs recherches.

Mais en prononçant ces mots, elle savait déjà que ce n'était pas vrai.

Le son arriva au-dessus d'eux, stationna un moment, puis descendit en piqué. Ils levèrent la tête, mais la densité de la forêt et l'altitude de l'appareil les empêchèrent de le voir.

Subitement, une lueur si vive les baigna que la lumière solaire parut crépusculaire après son passage. Betty en eut la gorge serrée.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Photo ultraflash, répondit-il. Ils vérifient ce qu'ils ont détecté au scope.

Le son s'éloigna, puis fondit à nouveau sur eux. Il y eut un nouvel éclair aveuglant.

— À présent, la stéréo, annonça calmement Johnnie. S'ils avaient le moindre doute sur notre présence, ils ne l'ont plus.

— Johnnie, il faut sortir LummoX d'ici !

— Et comment ? Le mener sur la route, leur donner l'occasion de le viser avec une bombe ? Non, notre seul espoir est qu'ils le prennent pour un gros rocher. Je suis bien content de lui avoir dit de rester tapi.

Il ajouta :

— Ne bougeons pas, nous non plus. Ils finiront peut-être par s'en aller.

Cet espoir se révéla aussi vain que les autres. L'un après l'autre, quatre appareils passèrent. Johnnie les énuméra.

— Celui-là s'est posté au sud. Le troisième au nord, il me semble. Il ne reste plus qu'à couvrir l'ouest... Nous voilà sous bonne garde. Ils nous ont pris au piège, tête de pioche.

Mortellement pâle, elle le regarda.

— Qu'est-ce qu'on fait, Johnnie ?

— Hein ? Rien. Non, écoute, Betty. Tu vas te faufiler à travers les arbres jusqu'à cette crevasse, là-bas. Prends ton harnais de voltige avec toi. Ensuite, tu suivras la rivière pendant un bout de temps, puis tu prendras l'air. Vole bas, jusqu'à ce que tu sois sortie de leur champ d'action. Ils te laisseront partir. Ce n'est pas après toi qu'ils en ont.

— Et toi ?

— Moi ? Je reste ici.

— Dans ce cas, moi aussi.

— Ne me crée pas de problème, tête de pioche. Tu ne ferais que me gêner.

— Te gêner pour quoi ? Tu n'as même pas d'arme !

— J'ai ça, dit-il d'un air sombre en touchant le poignard qu'il portait dans une gaine sur sa cuisse, et Lummox peut jeter des pierres.

Elle dévisagea, éberluée, puis éclata d'un rire fou.

— Quoi ? Des pierres ? Oh, Johnnie...

— On ne se laissera pas prendre sans combattre. Maintenant, tu veux bien t'en aller, tout de suite, et arrêter de me casser les pieds ?

— Non !

— Écoute, tête de pioche, ce n'est pas le moment de discuter. Sauve-toi, et vite. Moi, je reste avec Lummox, c'est mon droit. Il m'appartient.

Elle fondit en larmes.

— Et toi, tu m'appartiens, grand imbécile !

Il essaya de lui répondre, mais en fut incapable, le visage agité de ces tremblements spasmodiques qui dénoncent une lutte intérieure contre les larmes. LummoX s'agita, contrarié.

— Qu'y a-t-il, Johnnie ?

— Hein ? répondit John Thomas d'une voix étouffée. Rien. (Il tendit la main pour caresser son ami.) Rien du tout, vieille branche. Johnnie est là. Tout va bien.

— Oui, enchaîna Betty d'une voix blanche, tout va bien, Lummie. Tout bas, elle ajouta pour John Thomas :

— Ça ira vite, dis, Johnnie ? On ne sentira rien ?

— Heu, sans doute. Hé là ! Pas de ça ! Dans exactement une demi-seconde, je te colle mon poing dans le nombril et je t'envoie bouler au bas de la pente. Ça devrait t'éloigner suffisamment de la déflagration.

Elle secoua lentement la tête, sans peur ni colère.

— C'est trop tard, Johnnie. Tu le sais bien. Ne te fâche pas. Prends-moi par la main.

— Mais... (Il s'interrompt.) Tu as entendu ça ?

— Il en arrive encore d'autres.

— Oui. Ils doivent former un octogone... pour bien nous encercler.

Un coup de tonnerre évita à Betty d'avoir à répondre.

Le glapissement d'un vaisseau suivit et, cette fois, ils l'aperçurent à environ trois cents mètres au-dessus de leurs têtes. Une voix métallique tomba du ciel.

— Stuart ! John Stuart ! Sortez de là !

Johnnie sortit son couteau, se dressa de toute sa hauteur et cria :

— Venez me chercher !

Betty, les joues trempées de larmes, leva les yeux vers lui et lui tapota le bras.

— Dis-leur, Johnnie ! Ne te laisse pas faire.

L'homme à la voix de géant devait avoir un micro directionnel braqué sur lui, car il répondit :

— Ce n'est pas vous qu'on veut et on ne fera de mal à personne. Rendez-vous. Sortez.

Johnnie cracha un bref juron et ajouta :

— On ne sort pas.

La voix tonna :

— Dernier avertissement, John Stuart. Sortez les mains vides.

On enverra un appareil vous récupérer.

— Envoyez-le, on le démolira ! hurla le jeune homme.

Il s'adresse ensuite d'une voix enrouée à LummoX :

— Tu as de gros rochers à ta portée ?

— Hein ? Sûr ! Maintenant, Johnnie ?

— Pas encore, je te dirai.

La voix demeura silencieuse. Aucun aéro ne descendit vers eux. Mais un appareil qui n'était pas le vaisseau de commandement piqua vers eux et se stabilisa à environ trente mètres au-dessus des pins et à la même distance latérale du petit groupe. Il se mit à décrire un cercle à basse altitude autour d'eux à une allure fort lente.

Aussitôt, un bruit déchirant retentit, suivi d'un craquement, et un géant de la forêt s'abattit. Un autre subit le même sort. Pareil à une grande main invisible, un champ de force émis par l'appareil balaya les arbres de sa route. Inexorablement, il les encercla d'une large bande de terre nue, un coupe-feu.

— Pourquoi font-ils ça ? chuchota Betty.

— C'est un appareil d'entretien des Eaux et Forêts. Ils nous isolent.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas en finir tout de suite, et qu'on n'en parle plus ?

— Je ne sais pas, tête de pioche. Ce sont eux qui mènent la danse.

L'aéro boucla la boucle, puis leur fit face, et, avec le soin d'un dentiste extrayant une dent, l'opérateur choisit un arbre, le déracina et le lança au loin. Il en cueillit un autre, un autre encore. Peu à peu, un large chemin s'ouvrit dans le bois jusqu'à l'endroit où ils attendaient.

Et il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre. L'appareil des Eaux et Forêts arracha le dernier arbre qui les abritait – non sans les effleurer de son champ de traction qui les bouscula et arracha un gémissement de terreur à LummoX. John Thomas retrouva son équilibre, et tapota le flanc de la bête.

— Tout doux, petit. Johnnie est là.

Il évalua la possibilité de battre en retraite, mais fuir semblait voué à l'échec.

L'engin de déboisement s'écarta. Un chasseur prit sa place. Il descendit brusquement et se posa à l'autre extrémité du corridor. Johnnie sentit sa gorge se serrer et dit :

— Maintenant, Lummie. Tout ce qui sortira de l'appareil, essaie de l'atteindre.

— T'en fais pas, Johnnie !

Des deux mains, Lummox chercha des munitions.

Mais il ne ramassa jamais les rochers. John Thomas eut l'impression d'être tout à coup plongé jusqu'à la poitrine dans du ciment mouillé. Betty poussa un cri et Lummox gémit :

— Johnnie ! Les rochers sont collés !

Le jeune homme fit un effort pour parler.

— Tout va bien, mon gars. Ne bouge pas. Tiens-toi tranquille. Ça va, Betty ?

— Je n'arrive pas à respirer, haleta-t-elle.

— Ne résiste pas. Ils nous ont eus.

Huit silhouettes jaillirent de l'appareil. Elles paraissaient non humaines, couvertes qu'elles étaient, de la tête aux pieds, d'un épais tissu à mailles métallique. Chacune portait un casque semblable à un masque d'escrimeur et trimbalait sur son dos un neutraliseur. Elles trottinèrent en deux files parallèles le long du passage entre les pins et ne ralentirent qu'en atteignant le champ de rétention. Une auréole violette les nimba en crépitant, mais elles n'en continuèrent pas moins d'avancer.

Les quatre dernières transportaient, sans effort, une nasse métallique cylindrique, aussi haute qu'un homme et d'un diamètre comparable. Celle qui marchait en tête leur lança d'un ton jovial :

— Restez bien à l'écart de l'animal. On sort les gamins de là, puis on s'occupe de lui.

Le peloton rejoignit le trio et se plaça en éventail sans s'approcher de Lummox.

— Doucement ! ajouta le chef. Prenez-les tous les deux.

On souleva la nasse au-dessus de Betty et Johnnie, on l'abaissa lentement, puis le responsable passa la main à l'intérieur et pressa un bouton. Aussitôt, elle tomba par terre dans une fontaine d'étincelles.

Un large sourire fendit son visage rougeaud.

— Alors, ça fait du bien de sortir de cette mélasse, non ?

Le menton tremblant, l'œil féroce, Johnnie l'agonit d'injures tout en se massant les jambes pour atténuer ses crampes.

— Allons, allons ! répliqua tranquillement l'officier. Inutile de le prendre sur ce ton. C'est vous qui nous avez forcés à agir de la sorte.

Il considéra Lummo.

— Bon sang ! Mais il est énorme ! Je n'aimerais pas le croiser sans armes dans une rue sombre.

Le visage de Johnnie ruisselait de larmes d'impuissance.

— Allez-y, dit-il d'une voix brisée, qu'on en finisse !

— Pardon ?

— Il ne voulait de mal à personne ! Alors tuez-le vite, sans jouer au chat et à la souris avec lui !

Ses nerfs le lâchèrent pour de bon et il se couvrit le visage des deux mains, éclatant en sanglots. Betty le prit par les épaules et pleura avec lui.

L'officier sembla peiné.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, fiston ? On n'est pas là pour ça. On doit le ramener sans une égratignure... quitte à perdre des hommes pour l'épargner. Je n'ai jamais eu à exécuter un ordre aussi insensé.

À propos de Pidgie-Widgie

Mr Kiku se sentait de fort bonne humeur. Son petit déjeuner ne formait pas de boule brûlante à la hauteur de son estomac ; il ne ressentait pas la nécessité de fouiller dans son tiroir à pharmacie ; il n'était pas même tenté de sortir ses brochures immobilières. La Conférence Triangulaire se déroulait sans accroc, les délégués martiens commençant à entendre raison. Quelques témoins orange s'allumèrent bien sur son bureau, mais il les dédaigna et se mit à chanter une chanson sentimentale, d'une voix de baryton très fausse.

Ce qui l'enchantait, c'était l'heureuse issue de cette absurde histoire hroshienne. Ce brave vieux Dr Ftaeml paraissait croire qu'ils avaient une petite chance d'établir des relations diplomatiques avec ses mandants, tant ces derniers se réjouissaient d'avoir retrouvé la Hroshia disparue.

S'allier à une race aussi puissante était essentiel, même si cela risquait de prendre du temps. Peut-être moins que prévu, ceci dit : le retour de LummoX les avait plongés dans une sorte de frénésie presque idolâtre.

Le recul aidant, il était facile, à présent, de comprendre la raison pour laquelle, dès le début, les recherches s'étaient égarées : comment concevoir qu'une créature de la taille d'une maison et ayant près d'un siècle d'existence puisse n'être qu'un bébé d'un an ? Et que sa race ne se munissait de mains qu'à l'âge de les utiliser ? À ce propos, d'ailleurs, comment se faisait-il que cette Hroshia soit tellement plus grande que ses congénères ? Sa taille avait contribué, plus que tout, à les induire en erreur, Greenberg et lui. Un détail fascinant... Il demanderait aux xénologues de se pencher là-dessus.

Peu importait. En ce moment même, LummoX faisait route vers l'astronef hroshien. Pas de tapage, de cérémonial, ni de publicité, et

le danger se trouvait dorénavant écarté. Auraient-ils vraiment pu volatiliser la Terre ? Mieux valait ne jamais le savoir. Tout était bien qui finissait bien. Il se reprit à chantonner.

Il chantonnait encore lorsque le témoin « Urgent » papillota, et il lança les dernières mesures vers l'image de Greenberg apparue sur l'écran.

— Sergei, vous chantez en ténor, par hasard ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, patron ? Ne me dites pas que c'était une chanson, à l'instant !

— Vous n'êtes qu'un jaloux. Que voulez-vous, fiston ? Vous leur avez fait vos adieux ?

— Heu, patron, il y a un petit contretemps. Le Dr Ftaeml est avec moi. On peut passer vous voir ?

— Qu'y a-t-il ?

— Attendons de nous retrouver seuls pour en parler. Une des salles de conférence ?

— Venez ici même, répondit sèchement Mr Kiku.

Il raccrocha, ouvrit un tiroir, choisit une pilule et l'avalala.

Greenberg et le médusoïde firent leur entrée. L'humain se laissa choir dans un fauteuil, comme épuisé, tira une cigarette de son paquet, se tâta les poches, puis la rangea. Kiku salua le Dr Ftaeml dans les formes et se tourna vers son subordonné :

— Eh bien ?

— Lummox n'est pas partie.

— Hein ?

— Lummox a refusé de partir. Les autres Hroshii se démenaient comme des possédés. On aurait dit une fourmilière. J'ai ordonné d'élever des barricades et d'isoler leur piste d'atterrissage du reste de l'astroport. Il faut quelque chose.

— Et pourquoi donc ? Ce qui se produit est surprenant, mais je ne vois pas en quoi cela engage notre responsabilité. Pourquoi ce refus de partir ?

— Eh bien...

Greenberg lança un regard éperdu vers Ftaeml.

Le Rargyllien enchaîna suavement :

— Permettez-moi de vous expliquer, monsieur. La Hroshia refuse de s'embarquer sans son petit compagnon.

— Son... petit compagnon ?

— Le même, patron. John Thomas Stuart.

— Exactement, appuya Ftaeml. Elle déclare qu'il y a longtemps qu'elle élève les « John Thomas », et se refuse à rentrer chez elle sans son John Thomas. Elle a été tout à fait catégorique.

— Je vois. Disons, plus simplement, que la Hroshia et le garçon sont attachés l'un à l'autre, ce qui n'a rien d'étonnant, car ils ont grandi ensemble. Néanmoins, LummoX devra s'astreindre à cette séparation, tout comme l'a fait John Thomas. Si j'ai bonne mémoire, ce dernier a également tenté de susciter quelques perturbations. On lui a dit de se taire et on l'a renvoyé chez lui. Que les Hroshii en fassent autant avec LummoX, qu'ils lui imposent silence et l'embarquent de force s'il le faut. Après tout, c'est pour ça qu'ils sont venus jusqu'ici.

— Permettez-moi de vous informer qu'en disant les choses « plus simplement », vous avez manqué la signification exacte de l'affaire. Je viens d'en discuter avec la Hroshia, dans sa propre langue.

— Comment ? Elle sait déjà la parler ?

— De longue date. Les Hroshii, monsieur le vice-ministre, connaissent leur langue presque dès la naissance. On peut même présumer que cette connaissance quasi instinctive est une des raisons, sinon *la* raison, de la difficulté qu'ils éprouvent à en apprendre d'autres. Si la Hroshia parle la vôtre à peu près aussi mal qu'un enfant de quatre ans, bien que j'aie cru comprendre qu'elle en a entamé l'apprentissage voici une trentaine d'années, je puis vous assurer que, dans sa propre langue, elle est très avancée, voire volubile. J'ai pu m'en rendre compte à mes dépens.

— Vraiment ? Et bien, il n'y a qu'à la laisser parler. Si elle s'en tient là...

— Elle ne s'en est pas privée, monsieur. Le commandant de l'expédition a reçu l'ordre formel de récupérer son petit compagnon. Sans quoi, déclare-t-elle, elle ne partira pas et continuera d'élever les John Thomas comme par le passé.

— Moyennant quoi, ajouta Greenberg, le commandant nous a adressé un ultimatum nous sommant de leur présenter John Thomas sans délai, sinon...

— Et ça signifie ce que je crois que ça signifie ? répondit lentement Kiku.

— La bagarre, dit simplement l'autre. Et ce que j'ai pu voir de leur vaisseau m'a donné à réfléchir.

— Comprenez bien, monsieur, ajouta Ftaeml avec insistance, que leur commandant est tout aussi excédé que vous. Il se doit cependant d'essayer de satisfaire les désirs de la Hroshia. Son accouplement est prévu depuis plus de deux mille de vos années. Ils n'y renonceront pas facilement. Voyez-vous, il ne peut lui permettre de demeurer ici, mais il ne peut non plus l'emmener de force. Ce dilemme l'accable.

— Il nous accable tous, je pense. (Kiku avala deux nouvelles pilules.) J'ai un message pour vos mandants, docteur. Veuillez avoir la bonté de le transmettre intégralement.

— J'y veillerai, monsieur.

— Dites-leur, je vous prie, que leur ultimatum est rejeté avec mépris, et que...

— Monsieur ! Je vous en supplie !

— Écoutez-moi. Répétez-le-leur sans chercher à l'adoucir. Dites-leur que nous avons tenté, par tous les moyens, de leur donner satisfaction ; que nous sommes parvenus à retrouver ce qu'ils cherchaient ; et que, pour tout remerciement, nous ne recevons que des menaces. Dites-leur que leur conduite est indigne d'un peuple civilisé ; qu'ils peuvent considérer notre offre d'adhésion à la Communauté des Civilisations comme nulle et non avenue. Dites-leur que je leur crache à la figure... trouvez une expression aussi forte. Dites-leur que les hommes libres meurent, mais qu'ils refusent de se laisser tourner en bourriques.

Greenberg, hilare, joignit les mains dans l'antique geste d'approbation. Ftaeml parut blêmir sous sa chitine.

— Je regrette très profondément, monsieur, de me trouver contraint de traduire pareil message.

Kiku eut un sourire glacial.

— Transmettez-le tel quel. Mais auparavant, arrangez-vous pour parler à la Hroshia Lummo. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Très certainement, monsieur.

— Dites-lui que, dans son zèle, le commandant de l'expédition semble envisager de prendre des mesures qui mettraient sûrement fin à l'existence de John Thomas. Veillez à ce qu'elle comprenne ce que cela signifie.

Le Rargyllien se dessina un large sourire.

— Pardonnez-moi, monsieur, je vous avais sous-estimé. Les deux messages seront transmis dans l'ordre indiqué.

— Ce sera tout.

— Je voue salue, monsieur.

Le Rargyllien se tourna vers Greenberg, et passa un bras à jointures souples autour de ses épaules.

— Serge, mon frère, une fois déjà nous sommes parvenus à nous tirer d'une situation inextricable. Avec l'aide, cette fois, de votre père spirituel, nous trouverons le moyen de nous sortir de celle-ci, n'est-ce pas ?

— Sûr, docteur.

Dès que Ftaeml eut pris congé, Kiku dit vivement à Greenberg :

— Allez en personne me chercher le jeune Stuart, tout de suite, et amenez-le-moi ici. Hum... Sa mère aussi. Il n'est pas majeur, je crois ?

— Non. Que voulez-vous faire, patron ? Vous n'allez pas le leur livrer ! Pas après ce tour pendable que vous venez de leur jouer !

— Bien sûr que si. Mais à mes conditions. Je n'ai pas l'intention de permettre à ces tables de billard animées de se jouer de nous comme elles s'imaginent pouvoir le faire. Nous allons nous servir de tout cela afin d'obtenir ce que nous voulons. Filez !

— Je suis déjà parti.

Mr Kiku passa des papiers en revue tandis que son subconscient étudiait le problème LummoX. Il lui semblait que, cette fois, le raz-de-marée risquait d'emporter l'humanité. On devrait jouer serré pour s'en tirer. Il s'adonnait à ces sombres réflexions quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à l'Honorable Roy MacClure.

— Vous voilà, Henry ! Faites bonne figure, mon ami. Beulah Murgatroyd vient vous rendre visite.

— Beulah comment ?

— Beulah Murgatroyd. *La* Beulah Murgatroyd.

— Je suis censé la connaître ?

— Quoi ? Mon ami, vous ne regardez jamais la stéréovision ?

— Pas si je peux l'éviter.

MacClure secoua la tête avec indulgence.

— Henry, vous ne sortez pas assez. Vous vous enterrez ici, vous pressez vos petits boutons, et vous ne savez rien de ce qui se passe dans le monde.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain. Vous avez perdu le contact, mon ami. Heureusement que vous n'avez pas de rapports humains.

Mr Kiku s'autorisa un sourire glacial.

— Sans doute.

— Trois contre un que vous ne savez pas qui mène dans les *World Series*.

— Les *World Series* ? Du base-ball, n'est-ce pas ? Je regrette, mais je n'ai même plus le temps de suivre le cricket depuis quelques années.

— Vous voyez ? Encore que je me demande comment vous pouvez comparer le cricket au base-ball, mais passons. Puisque vous ignorez qui est la célèbre Beulah Murgatroyd, je m'en vais vous éclairer : la mère de Pidgie-Widgie, pour ainsi dire.

— « Pidgie-Widgie » ? répéta Kiku.

— Vous me faites marcher ! Elle écrit ces livres pour enfants qui narrent les aventures de Pidgie-Widgie ! Vous savez : *Pidgie-Widgie sur la Lune*, *Pidgie-Widgie va sur Mars*, *Pidgie-Widgie et les pirates de l'espace*... Vous ne connaissez vraiment pas ?

— Je crains que non.

— C'est difficile à croire. Mais vous n'avez pas d'enfants, non ?

— Si, trois.

MacClure continuait de parler :

— Elle les a adaptés pour la stéréovision et c'est quelque chose. Une émission pour enfants, bien sûr, mais c'est si comique que même les adultes regardent. Vous voyez, Pidgie-Widgie est un pantin d'environ trente centimètres. Il court l'espace, sauve les gens, canarde des pirates, bref, il prend du bon temps... Les enfants l'adorent. Et à la fin de chaque épisode, Mrs Murgatroyd apparaît et discute avec ses jeunes spectateurs autour d'un bol de Hunkies. Vous aimez les Hunkies ?

Mr Kiku frissonna.

— Non.

— Vous pourriez vous contenter de faire semblant d'en manger, je suppose. Mais de toutes les émissions sponsorisées par une marque de céréales, c'est la plus populaire. Tout le monde la suit.

— Et c'est important ?

— Important ? Mon ami, vous savez combien de personnes prennent un petit déjeuner chaque matin ?

— Non. Pas trop, j'espère. Je regrette déjà d'avoir pris le mien.

Mr MacClure consulta sa montre.

— Il faut nous dépêcher. Les techniciens sont en train d'installer leur matériel. Elle sera là d'un moment à l'autre.

— Les techniciens ?

— Je ne vous ai pas prévenu ? Mrs Murgatroyd nous interviewe, avec Pidgie-Widgie sur ses genoux, qui participera. Et ils intégreront la séquence à l'émission. Excellente publicité pour le ministère.

— Non !

— Pardon ? Mr Kiku, que dois-je comprendre ?

— Monsieur le ministre, dit Kiku d'une voix tendue, je ne peux pas faire ça. J'ai... j'ai le trac.

— Quoi ? Mais c'est absurde ! Vous m'avez aidé à ouvrir la Conférence Triangulaire. Vous avez prononcé un discours d'une demi-heure sans la moindre note.

— C'était différent. Je parlais boutique avec d'autres spécialistes. L'autre fronça les sourcils.

— Je m'en veux d'insister, si cela vous angoisse vraiment. Mais Mrs Murgatroyd vous a réclamé en personne. Voyez-vous (MacClure parut un peu gêné)... Pidgie-Widgie prône la tolérance raciale. Tous frères malgré la couleur de peau. Le genre de valeurs que nous défendons tous. Alors ?

— Je regrette, dit Mr Kiku avec fermeté.

— Allons ! Vous n'allez tout de même pas me forcer à insister ?

— Monsieur le ministre, répondit l'autre d'une voix posée, sachez que mon descriptif de poste ne me demande pas de jouer les acteurs de stéréovision. Si vous me donnez un ordre écrit, je le soumettrai à notre bureau des arbitrages pour obtenir une opinion, et je vous répondrai par la voie officielle.

Mr MacClure haussa les sourcils.

— Henry, vous pouvez être un âne bête quand vous vous y mettez, pas vrai ? Je me demande comment vous avez fait pour grimper si haut.

Comme Mr Kiku ne répondait rien, le ministre ajouta :

— Je ne vous donnerai pas l'occasion de me sortir le règlement interne. Je suis trop fin renard pour ça. Mais je dois admettre que vous me surprenez.

— Je regrette, monsieur. Du fond du cœur.

— Moi aussi. Je vais tâcher de vous persuader de l'importance de cette émission pour le ministère. Voyez-vous, Beulah Murgatroyd est l'éminence grise derrière « Les amis de Lummo ».

— « Les amis de Lummo » ?

— Je savais bien que cela vous ferait réfléchir. Après tout, c'est vous qui avez réglé ce tintouin. Donc...

— Et au nom du ciel, que sont « Les amis de Lummo » ?

— Voyons, Henry, vous le savez bien ! C'est vous qui me les avez adressés. Quoique, si je ne m'étais pas retrouvé par hasard à déjeuner avec Wes Robbins, on aurait pu louper le coche.

— Je crois me rappeler un mémo. Sans importance.

— Mrs Murgatroyd *est importante*, je me tue à vous le répéter. Mon ami, les gens comme vous, à force de s'occuper de protocole et de précédents, perdent le contact avec la population. Si vous me permettez, c'est pour cette raison que vous n'atteignez jamais le dernier barreau de l'échelle.

— Cela m'est bien égal, murmura Mr Kiku.

— Hein ? (Le ministre s'efforça de dissimuler son embarras.) Je veux dire que les gens de terrain, les politiciens dans mon genre, avec le doigt sur le pouls du pays, ont leur utilité. Même si je reconnais volontiers que je n'ai pas votre formation. Vous voyez ?

— Nous possédons vous et moi des talents complémentaires, monsieur. Il y a de la place pour deux. Mais poursuivez. J'ai peut-être « loupé le coche » dans cette affaire. Ce mémo sur « Les amis de Lummo » a pu me parvenir avant que le nom ne signifie quoi que ce soit pour moi.

— Sans doute. Je ne remettais pas en question votre sens du devoir, Henry. En fait, vous travaillez trop... L'univers ne risque pas de s'arrêter si vous oubliez de le remonter, vous savez. Mais à propos de cette histoire des « Amis de Lummo », bon, nous avons

réglé cette idiotie dans l'Ouest – vous savez de quoi je parle : vous avez envoyé un de nos hommes en intervention – qui s'est avérée concerner les... heu... les Horussiens. Le verdict du tribunal, *notre* verdict, en somme, consistait à détruire la bête. À propos, Henry, vous avez puni le responsable de cette bourde ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi attendre ?

— Il ne sera pas puni, monsieur. Vu les éléments dont il disposait alors, sa décision se justifiait.

— Je ne suis pas d'accord. Mieux vaudrait que vous m'envoyiez son dossier. Je veux m'y pencher moi-même.

— Monsieur, dit tout bas Kiku, est-ce que vous envisageriez de désavouer une de mes décisions en matière disciplinaire ?

— Hein ? Je souhaite seulement étudier le dossier.

— Parce que si c'était le cas, monsieur, je vous donne tout de suite ma démission. Je ne vois pas en quoi je pourrais continuer à travailler ici de manière utile.

— Quoi ? Henry, soyez gentil. (MacClure pianota sur le bureau de Mr Kiku.) La barbe. Parlons franchement. Je suis dans la vie publique depuis assez longtemps pour savoir qu'un fonctionnaire comme vous peut rendre la vie impossible à un supérieur nommé pour des raisons politiques. Mais tant que je tiens la barre, j'exige qu'on respecte une certaine discipline dans mon ministère. C'est bien mon droit ?

— Oui... c'est votre droit.

— Et mon devoir. Vous avez sans doute raison sur cet homme. Vous avez presque toujours raison, ou on n'arriverait à rien. Mais il est de ma responsabilité d'évaluer les performances de mes subordonnés si je le juge nécessaire. Cela n'implique en rien que vous devez menacer de démissionner tant que je ne vous ai pas effectivement désavoué. Puisque vous me forcez la main, si j'estime devoir vous désavouer sur ce sujet précis, je *réclamerai* votre démission. D'ici là, inutile de vous mettre en pétard. Entendu ?

— Entendu. J'ai parlé trop vite, monsieur le ministre. Je vous enverrai son dossier.

— Après réflexion, ne prenez pas cette peine. Si vous soutenez l'un de vos protégés...

— Je n'ai pas de protégés, monsieur MacClure. Je déteste équitablement tous mes subordonnés.

— Il m'arrive de penser que vous vous détestez aussi. Bon, où en étions-nous ? Ah ! oui. Lorsque nous avons commis cette terrible bévue envers les Horussiens, cette chère Mrs Murgatroyd a vu l'opportunité de faire une bonne action. J'imagine bien qu'elle y a aussi vu le moyen d'animer son émission, mais peu importe. Bref, Pidgie-Widgie s'est mis à raconter cette histoire atroce à tous ses petits admirateurs. Il leur a enjoint de se mobiliser, de rejoindre ce club qu'il lançait... et trois millions d'entre eux ont répondu dans les vingt-quatre heures ! À présent, la moitié des gosses du continent – et allez savoir combien ailleurs – sont des « Amis de LummoX », unis pour le protéger contre toute persécution possible.

— *La*, dit Mr Kiku.

— Quoi ?

— *La* protéger. Mais j'aurais mieux fait de me taire, et je vous prie de m'excuser, car ni l'un ni l'autre pronom ne convient. Les Hroshii comptent six sexes distincts. Vous pouvez utiliser « il » ou « elle » à propos de LummoX... Il nous en faudrait même de tout nouveaux. Mais peu importe.

— Je suis bien d'accord avec vous, dit MacClure. Bon, si nous avons réduit LummoX au silence, ces gosses auraient déclenché une révolution. J'en suis sûr. Sans parler des admirateurs adultes de Pidgie-Widgie. Bref, même si le ministère ne s'est pas montré sous son meilleur jour, Beulah Murgatroyd est prête à nous aider. Elle nous interviewe, je réponds aux questions d'ordre général et vous m'assistez pour les détails. L'idée, c'est que nos services prennent grand soin de protéger les droits de nos amis non humains et que chacun doit se montrer tolérant. Rien de neuf là-dedans. Puis Pidgie-Widgie nous demande ce qu'il est advenu de LummoX, et vous lui répondez qu'il était en réalité un prince déguisé... ou qu'elle était une princesse déguisée, comme il vous plaira... qui est reparti chez lui dans le ciel. Ce sera génial. Et c'est tout ce qu'on vous demande. Ils ajouteront une scène de LummoX montant dans le vaisseau horussien et saluant de la main pour dire au revoir. Ensuite, on mange tous un bol de Hunkies – ne vous faites pas de souci, je veillerai à ce que le vôtre soit vide – et Pidgie-Widgie chante le thème musical de son émission. Fin du programme. Ça ne

prendra pas vingt minutes, et ce sera bon pour le ministère. Alors, d'accord ?

— Non.

— Allons, Henry... Bon, vous n'aurez même à *faire semblant* de manger des Hunkies.

— Non.

— Henry, vous êtes impossible. Vous ne croyez pas qu'il est de notre devoir d'aider les gosses à comprendre leurs responsabilités et à adopter les bonnes attitudes à l'ère de la Communauté des Civilisations ?

— Non, monsieur. Je crois que c'est l'affaire des parents et des éducateurs, et non du gouvernement. Ce ministère est déjà bien en peine de régler les problèmes toujours plus nombreux posés par les relations avec les xéniens.

D'ailleurs, même si j'étais d'accord, se dit Mr Kiku, je m'en voudrais de le montrer en mangeant des Hunkies !

— Hmm... Cela témoigne d'une certaine étroitesse de vue typique de la bureaucratie, si je puis me permettre. Henry, vous savez que cette affaire horussienne nous met dans le pétrin de plusieurs manières : la Société pour la préservation du statu quo appelle à l'isolationnisme et la ligue « La Terre aux Terriens » nous critique à la moindre occasion. Le Conseil en éprouve un certain malaise. On nous offre l'occasion de nous assurer du soutien de l'opinion publique face à ces cinglés, et vous ne voulez même pas faire votre part ? Si les fêlés du statu quo et de la Terre ne vous créent pas de soucis, c'est parce que, *moi*, je les tiens à l'écart.

— Je suis navré, monsieur, répondit calmement Kiku, mais vous ne devriez pas non plus perdre de temps avec eux. Vous savez bien que ces « cinglés » ont tous, en fait, des motivations financières très terre-à-terre. Laissons les intérêts économiques qui leur sont opposés par nature — transporteurs spatiaux, importateurs, scientifiques — se charger de les combattre. Notre champ d'action, ce sont les Affaires étrangères. Si des groupes de pression nous cassent les pieds, notre service de Relations publiques doit s'en charger. Il est là pour ça.

— Et que suis-je, sinon un chargé de relations publiques avec un titre ronflant ? rétorqua MacClure furieux. Je n'ai aucune illusion sur ce fichu boulot.

— Vous faites erreur, monsieur. Vous déterminez la politique du ministère que j'essaie de mettre en œuvre dans la limite de mes prérogatives.

— Ouais ! C'est vous qui la déterminez. Vous me menez à la baguette. Je commence à m'en apercevoir.

— Je suis navré, monsieur. J'imagine que tout le monde contribue à la déterminer... même le portier, dans une certaine mesure. C'est inévitable. Mais j'essaie de faire mon travail.

La secrétaire particulière de Kiku lança un appel vocal.

— Mr Kiku, monsieur le ministre est-il avec vous ? Mrs Beulah Murgatroyd attend.

— J'arrive ! lança MacClure.

— Veillez à ce qu'on s'occupe d'elle, Mildred, ajouta tranquillement Kiku. Il y aura un léger retard.

— Bien, monsieur. L'assistant principal du ministre s'est chargé de la recevoir.

— Parfait.

— Il n'y aura pas de retard, dit MacClure. Vous ne voulez pas y aller ? Je n'insisterai pas, bien que vous me déceviez profondément. Mais je ne puis la faire attendre.

— Asseyez-vous, monsieur le ministre.

— Hein ?

— Asseyez-vous, monsieur. Même la toute-puissante Mrs Murgatroyd doit apprendre à attendre parfois. Un cas de force majeure est survenu, qui vous obligera sans doute à réunir le Conseil en session extraordinaire ce soir même.

— Quoi ? Pourquoi ne le disiez-vous pas ?

— J'organisais mes réflexions afin de vous briefer, monsieur, lorsque vous êtes entré. Et depuis quelques minutes, j'essaie de vous expliquer que ce ministère a plus crucial à faire que de vendre des Hunkies.

MacClure le dévisagea, puis tendit la main vers le bureau de Kiku.

— Heu, Mildred ? C'est le ministre. Prévenez le commodore Murthi que je suis retenu. Qu'il fasse de son mieux pour satisfaire Mrs Murgatroyd.

— Bien, monsieur le ministre.

— Maintenant, Henry, cessez de me faire la leçon, et crachez le morceau.

Kiku fit un exposé complet de la nouvelle crise avec les Hroshii, que MacClure écouta sans commentaires. Il en concluait sur son rejet de l'ultimatum quand l'audiophone les interrompit de nouveau.

— Patron ? Ici Murthi. Mrs Murgatroyd a un autre rendez-vous...

— Vous me parlez sur le circuit privé ? demanda MacClure.

— Bien sûr, patron.

— Écoutez, Jack, j'en ai pour quelques minutes encore. Essayez de la distraire.

— Mais...

— Faites-lui l'amour, s'il le faut. À présent, du balai, je suis occupé !

Il se tourna vers Kiku, la mine renfrognée.

— Henry, vous m'avez mené une fois de plus en bateau, je vois. Vous ne m'avez laissé d'autre alternative que celle de suivre votre jeu.

— Puis-je vous demander ce que vous auriez fait ?

— Hein ?

MacClure fronça les sourcils.

— J'aurais sans doute répondu de même, quoique en termes moins policés. J'avoue que je n'aurais pas eu l'idée de pénétrer leur ligne de défense en utilisant ce Lummox... C'est assez malin.

— Oui... je vois. Mais puisqu'il s'agissait du rejet d'un ultimatum, quelles mesures préventives de défense auriez-vous adoptées ? J'ajouterai que je désirais éviter d'avoir à demander au Conseil la mobilisation de la planète entière.

— Que me chantez-vous là ! Rien de tout ça n'aurait été nécessaire ! J'aurais pris sous mon bonnet d'ordonner à la Garde Intérieure d'abattre leur vaisseau. Après tout, ces E.T. se trouvent dans notre espace de défense et nous adressent des menaces. Une simple mesure policière d'urgence.

C'est bien ce que je pensais que vous feriez, songea Mr Kiku, qui garda sa réflexion pour lui et demanda :

— Mais si leur navire avait survécu à l'attaque, et riposté ?

— Quoi ? Ridicule !

— Monsieur le ministre, tout ce que j'ai appris en quarante ans de négociations, c'est que lorsqu'il s'agit d'« outre-ciel », il n'y a rien de ridicule.

— Je veux bien être... Vous avez vraiment cru qu'ils pouvaient nous faire du mal ! Vous avez eu peur. (Il scruta ses traits.) Henry, vous me cachez quelque chose ? Vous avez la preuve qu'ils pourraient mettre en œuvre cette menace absurde ?

— Non, monsieur.

— Alors ?

— Dans mon pays, Mr MacClure, il y a un peu plus de trois cents ans, vivait une tribu courageuse. Un petit contingent d'Européens lui prélevait ce qu'ils appelaient des impôts. Le chef de la tribu était un homme sans peur, ses guerriers étaient nombreux et bien entraînés. Ils n'ignoraient pas que les étrangers étaient armés de fusils, mais ils en possédaient également. Ils comptaient surtout sur leur nombre et leur bravoure. Ils ont manœuvré habilement et réussi à bloquer l'ennemi au fond d'une gorge. Du moins le croyaient-ils.

— Et ?

— Ils n'avaient jamais entendu parler de mitrailleuses. Ils en ont appris l'existence de façon plutôt définitive : ils étaient téméraires et refusaient de battre en retraite. La tribu n'existe plus.

— Si vous essayez de me faire peur... bon, peu importe. Je ne vois là aucune preuve. Après tout, nous ne sommes pas une tribu de sauvages ignorants.

— Sans doute, mais la mitrailleuse de l'époque n'était qu'une amélioration infime du fusil. Nous possédons actuellement des armes auprès desquelles la même mitrailleuse ferait figure de canif. Pourtant...

— Vous sous-entendez que ces Horussiens ont en leur possession des armes auprès desquelles les nôtres feraient figure de massues préhistoriques ? Franchement, je ne veux pas le croire et je ne le crois pas. La force nucléaire est la force ultime de l'univers. Vous le savez aussi bien que moi. Nous la maîtrisons. Nul doute qu'ils n'en usent aussi, mais nous sommes des millions contre un. De plus, nous sommes chez nous.

— C'est le raisonnement que tenait le chef de la tribu.

— Hein ? Ce n'est pas pareil !

— Ce n'est jamais pareil, répondit Kiku avec lassitude. Comprenez-moi, je ne rêve pas d'armes magiques que nos physiciens seraient incapables de concevoir. Je me demande simplement ce qu'un raffinement, une modification peut-être déjà envisagée en théorie, pourrait apporter à une arme existante. Je l'ignore, bien sûr. Je ne connais rien dans ce domaine.

— Moi non plus, mais on m'a assuré que... Écoutez, Henry, je vais ordonner cette opération de police sans plus tarder.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ? Ne restez pas là, avec ce visage fermé, à dire : « oui, monsieur ». Vous ne pouvez rien *affirmer*, si ? Alors, pourquoi est-ce que je ne le ferais pas ?

— Je ne dis rien. Vous voulez une communication sécurisée, ou vous désirez que le commandant de la base se présente ici ?

— Henry, vous êtes sans conteste l'individu le plus irritant des dix-sept planètes ! Je vous ai demandé pourquoi je ne le ferais pas.

— Je ne vois aucune raison, monsieur. Je ne peux que vous dire pourquoi je ne vous l'ai pas conseillé.

— Eh bien ?

— Justement parce que je ne peux *rien* affirmer. N'étant sûr de rien, je ne choisirais pas de jouer le sort de notre planète à la roulette russe. Vous donnerez les ordres vous-même, monsieur, ou vous préférez que je m'occupe de leur exécution ?

— Arrêtez de me tarabuster !

MacClure, le visage cramoisi, fusilla du regard son vice-ministre.

— Je suppose qu'à présent, vous allez me menacer de donner votre démission ?

Kiku consentit un mince sourire.

— Jamais deux fois le même jour. J'attendrai de voir le résultat de l'opération de police. Puis, si nous sommes encore tous les deux en vie, comme il sera prouvé que je m'étais trompé sur un point capital, je ne pourrai que démissionner. Me permettra-t-elle d'ajouter, monsieur, que je souhaite de tout cœur que vous ayez raison ? J'aimerais infiniment mieux jouir d'une vieillesse tranquille que de voir mon jugement confirmé par ma mort.

MacClure ouvrit la bouche, mais n'émit aucun son.

— Puis-je faire une dernière suggestion au ministre, ainsi que le recommandent mes attributions ? poursuivit tranquillement Kiku.

— Quoi ? Bien sûr. La loi l'exige de vous. Parlez.

— Je conseillerais de déclencher la bataille à venir dans les prochaines minutes. Peut-être parviendra-t-on ainsi à obtenir par la surprise ce que le temps ne nous aurait pas accordé. Le Bureau d'astrogation peut nous fournir sur-le-champ la position du navire ennemi.

Il se pencha vers le communicateur, mais celui-ci prit vie avant qu'il ait pu y toucher.

— Chef ? Ici Murthi. J'ai fait de mon mieux, mais elle...

— Dites-lui que je ne peux pas la voir !

— Pardon, monsieur ?

— Heu... arrondissez les angles. Vous connaissez la musique ! Disparaissez, et qu'on ne me dérange plus.

— À vos ordres, monsieur.

Kiku composa un numéro.

— Le chef du Service balistique, je vous prie. Immédiatement. Ah ! Cartier ? Utilisez votre circuit privé. Je vous parle sur le mien. Bon. Voulez-vous m'obtenir les éléments tactiques du...

MacClure se pencha et coupa la communication.

— Ça va ! Vous m'avez au bluff, une fois de plus !

— Je ne bluffais pas, monsieur.

— Bon, bon, vous m'avez convaincu que vous avez la tête bien vissée sur les épaules. Je ne peux pas plus que vous jouer aux dés la vie de cinq milliards d'êtres humains. Vous voulez que je me mette à genoux ?

— Non, monsieur. Mais je me sens fort soulagé. Merci.

— Vous êtes soulagé ! À présent, dites-moi comment vous avez l'intention de jouer cette partie. Je suis toujours dans le noir.

— Voilà, monsieur le ministre. En premier lieu, j'ai envoyé chercher le jeune Stuart.

— Stuart ? Pourquoi ?

— Pour essayer de le persuader de partir. Je veux son consentement.

MacClure parut abasourdi.

— Dois-je comprendre, Mr Kiku, qu'après avoir rejeté leur ultimatum, votre seul projet est de capituler ?

— Ce n'est pas de cette manière que je présenterais la chose.

— Je me moque de vos pirouettes langagières ! Nous ne livrerons pas le garçon. Je n'ai pas voulu prendre de risques à l'aveuglette, mais ça, c'est une autre histoire. Je ne livrerai pas un être humain, quels que soient leurs procédés d'intimidation, et je puis vous garantir que le Conseil sera de mon avis. *Quid* de la dignité humaine ? J'ajouterai que vous me surprenez... et m'écoeurez.

— Puis-je poursuivre, monsieur ?

— Je vous en prie, allez jusqu'au bout.

— Je n'ai pas la moindre intention de livrer ce jeune homme. Mais en matière de diplomatie, la théorie de l'apaisement a toujours été largement mise en pratique.

— Mais vous avez dit...

— Pardon, monsieur. Je sais ce que j'ai dit. J'ai envoyé chercher ce garçon afin de connaître son impression, ce qu'il souhaiterait. Du peu que je sais de lui, il est possible non seulement qu'il accepte de partir, mais qu'il *souhaite* le faire.

MacClure secoua la tête.

— Nous ne le permettrons pas, même si ce gamin est assez fou pour en avoir envie. À neuf cents années-lumière de tout autre être humain ? J'aurais l'impression d'offrir du poison à un bébé.

— Vous n'y êtes toujours pas. Si j'ai son consentement, je le tiendrai secret. Mais cela me permettra de négocier avec un atout dans la manche. Il y a beaucoup à gagner.

— Par exemple ?

— Leurs connaissances scientifiques. Leur commerce. Un nouveau volume d'espace qui s'offrirait à nous. Et on ne discerne pas encore toutes les possibilités.

MacClure, mal à l'aise, s'agita.

— Je ne suis pas entièrement persuadé que la meilleure chose à faire n'aurait pas été d'attaquer. Câliner cette vermine qui menace de nous...

— Monsieur, si mes plans échouent, ou ne rencontrent pas votre approbation, alors je me joindrai à vous pour défier le ciel. Pour l'instant, il nous faut marchander, et le faire en hommes.

— Hmm... Continuez. Je veux tout savoir.

« Non, monsieur le ministre »

Le lendemain, Mrs Kiku laissa son mari faire la grasse matinée. Elle le lui permettait à l'occasion, estimant qu'aucune crise n'était assez grave pour le priver du repos dont il avait besoin. Arrivé à son bureau, il trouva, endormi dans un fauteuil, le responsable des Relations publiques, Wesley Robbins. Ce dernier n'était pas diplomate, ne désirait pas le devenir et ne manquait jamais de le démontrer.

— Bonjour, Wes, murmura Mr Kiku.

— Ce jour n'a rien de bon.

L'autre brandit sous son nez un exemplaire du *Capitale Matin*.

— Vous l'avez lu ?

— Non.

Mr Kiku déplia le quotidien.

— Vingt-trois ans dans le journalisme, et je me fais griller sur mon propre terrain ! dit Robbins d'une voix amère.

Kiku lut :

DES ENVAHISSEURS NOUS MENACENT DE GUERRE !

Ils demandent des otages

Capitale, 12 sept. Le ministre aux Affaires Spatiales, Mr Roy MacClure, nous a déclaré aujourd'hui que des visiteurs xéniens appelés « Hroshii », dont le navire s'est posé sur l'astroport de notre capitale, exigent, sous menace de guerre, que la Fédération...

Poursuivant la lecture de l'article, Kiku put constater que sa réponse aux Hroshii était attribuée au ministre MacClure, sans que soit mentionnée la moindre possibilité d'arrangement à l'amiable. En dernière heure, on spécifiait seulement que ni la Terre ni aucune

des planètes de la Fédération n'avait quoi que ce soit à craindre des insolents étrangers. Un sénateur d'Asie du Sud désirait savoir quelles dispositions avaient été prises à ce sujet.

Il estima que toute cette littérature ne valait pas tripette, quatre-vingt-dix pour cent du verbiage étant dépourvus de signification réelle, dont la proclamation de la ligue « La Terre aux Terriens » et l'éditorial qui titrait « Nous voici à un carrefour ». Il y avait aussi un entretien avec Mrs Murgatroyd, mais Mr Kiku ne prit pas la peine de regarder dans quel camp Pidgie-Widgie se rangeait.

— Beau gâchis, non ? dit Robbins. Où cachez-vous vos cigarettes ?

— Beaucoup de papier gaspillé, en effet, convint Kiku. Dans le bras du fauteuil.

— Alors ? Comment nous sortir de là ? Vous me prenez au pied levé. Pourquoi ne me tient-on jamais au courant ?

— Un instant. (Le vice-ministre se pencha sur son bureau.) La sécurité ? Ah, O'Neil !... Disposez des renforts de police autour de l'appareil hroshiu.

— Ce sera fait, patron. Mais pourquoi ne nous dit-on rien de ces affaires ?

— Bonne question. O'Neil, quel que soit le nombre d'hommes que vous avez l'intention de mobiliser, doublez-le. À aucun prix, il ne doit se produire de rixes ni d'incidents. Postez le plus possible de briseurs de bagarres parmi la foule. Empruntez, s'il le faut, des suppléants aux autres services. Tenez particulièrement à l'œil ces organisations hystériques de lunatiques – j'entends par là les xénophobes. Pas d'ennuis jusqu'ici ?

— Pas que nous n'ayons pu maîtriser jusqu'à présent. Mais je ne garantis rien. Je crois toujours que quelqu'un devrait...

— Certes. Tenez-moi au courant.

Il revint à Robbins.

— Savez-vous comment cette interview a pu être accordée ?

— J'en ai l'air ? Il se rendait à une réception donnée en l'honneur de la « ConTri ». Je lui ai fait approuver le texte de son discours que je lui ai remis et dont j'ai fait circuler des copies parmi les journalistes avec quelques suggestions sur la manière d'en jouer. Tout le monde était content. Je me lève ce matin avec l'impression d'être centenaire, comme d'habitude, mais je n'avais pas pris mon

café que j'avais vieilli de cinquante ans. Vous connaissez quelqu'un qui accepte de me remplacer ? Je vais entamer des études de propre à rien.

— Pas bête. Bon, Wes, je vous mets au courant. Rien n'était censé transpirer avant la conclusion de l'affaire, mais maintenant...

Il fit un résumé rapide des derniers développements de la crise hroshii.

Robbins hocha la tête.

— Je vois. Le numéro Un vous a tiré le tapis sous les pieds. Précieux partenaire !

— On ferait mieux d'aller le voir. Il est par-là ?

— Oui. Je n'attendais que vous, vieux. Vous le tenez pendant que je le cogne, ou vice-versa ?

— Comme vous voudrez. Allons-y.

Le ministre était là, les reçut et se leva pour les accueillir. Ils prirent place. Robbins attendit que Kiku parle, mais celui-ci, le visage impassible, conservait l'immobilité d'une statue d'ébène.

MacClure montra des signes de nervosité.

— Eh bien, Henry ? J'ai une matinée chargée...

— J'ai pensé que vous auriez des instructions à nous donner, monsieur le ministre.

— À quel sujet ?

— Vous avez lu les journaux du matin, monsieur ?

— Heu... Oui.

— Il semble qu'il y ait un changement de politique. Robbins et moi-même voudrions avoir une idée de la nouvelle tactique.

— Quelle nouvelle tactique ?

— Mais envers les Hroshii, monsieur le ministre. Les journaux sont-ils dans l'erreur ?

— Hein ? Heu, non, pas exactement. Ils ont exagéré, bien sûr. Mais il n'y a pas de changement de tactique. Je me suis contenté de tenir les gens au courant de ce qu'ils ont le droit de savoir.

— De ce qu'ils ont le droit de savoir... (Kiku joignit les mains.) Oui, bien sûr. Quand le gouvernement est nommé librement par le peuple, celui-ci a le droit de savoir. Un vieux bureaucrate tel que moi oublie cette vérité fondamentale. Merci de me l'avoir rappelée. (Un moment, il sembla se perdre dans des pensées d'une grandeur

cosmique.) Il ne me reste qu'à réparer mon erreur et à tout lui avouer, je suppose.

— Hein ? Que voulez-vous dire ?

— Ma foi, exposer toute l'affaire, monsieur le ministre. Par ignorance et négligence du droit des autres, nous avons kidnappé un membre d'une race civilisée. Par pur coup de chance, cet étranger se trouvait encore en vie. Et la menace de destruction qui pèse à présent sur notre planète n'est autre que le résultat de cette conduite. Je n'omettrai pas d'ajouter qu'un citoyen hautement intelligent d'une puissance amie – le Dr Ftaeml en l'occurrence – est d'avis que les Hroshii détiennent effectivement un tel pouvoir de destruction. Il faudra également dire qu'hier, après avoir été sur le point d'ordonner une attaque contre ces xéniens, nous avons fini par nous dégonfler, et préféré négocier. Oui, autant tout leur dire.

La bouche du ministre MacClure était aussi béante que ses yeux étaient écarquillés.

— Dieux du ciel ! Henry ! Vous essayez de déclencher des émeutes ?

— Moi ? J'ai pris des mesures pour les empêcher... La xénophobie est toujours prête à se déchaîner, et ceci... (Il désigna le journal)... aura un effet pour le moins stimulant sur certains. Mais ne vous laissez pas impressionner. Nous autres, bureaucrates, avons tendance à agir de manière un peu trop paternaliste : il paraît tellement plus simple de faire ce qui semble le mieux et d'en révéler le résultat au peuple une fois tout réglé. Monsieur le ministre, vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, que votre ministère est en charge non seulement des Affaires spatiales de l'Union Américaine, non seulement des autres peuples de la Terre, mais aussi de tous les adhérents de la Fédération, sur Terre et ailleurs ?

— Quel rapport ? Nous sommes la puissance principale.

— Que recouvre ce « nous » ? Certes pas mon petit pays. Voyez-vous, je pense que tout cela sera résolu par un vote du Conseil. Et je me demande si le Conseil ne choisira pas de livrer un citoyen ordinaire d'Amérique du Nord plutôt que de risquer une guerre interstellaire. Je me demande comment votera le délégué martien, par exemple.

Le ministre se leva et arpenta le bureau. La pièce était vaste – beaucoup plus que le bureau de son assistant. Il fit halte à l'autre

bout pour contempler la Tour des Trois Planètes et le Hall des Civilisations, tandis que Kiku attendait en silence. Wes Robbins, vautre dans son fauteuil, les jambes étendues devant lui, se curait les ongles, qu'il avait longs et en deuil, avec son canif.

MacClure se tourna soudain vers Kiku.

— Écoutez voir, Henry, vous et votre sale diplomatie, vous ne m'aurez pas cette fois-ci.

— Vous « avoir », monsieur le ministre ?

— Oui. Oh ! vous m'avez emballé le tout dans vos beaux discours habituels, mais je ne suis pas né de la dernière pluie. Vous savez très bien que si nous livrons à la presse ces détails inutiles – ces sottises dont ce monstre rargyllien, ce Dr Fatima, ou quel que soit son nom, vous a abreuvé... Quand je pense que vous voulez raconter à la presse que je me suis dégonflé... voilà une menace ou je ne m'y connais pas !... Bref, si toutes ces âneries arrivent à la connaissance du public, on entendra le chambard au Conseil jusque sur Pluton ! Les gouvernements enverront des instructions spécifiques à leurs délégués, et le bloc de la Terre risque de perdre le vote. Si on y ajoute la Conférence Triangulaire, plutôt épineuse, le résultat sera rien moins que désastreux. C'est le mot : *désastreux* !

MacClure s'interrompt pour reprendre son souffle.

— Eh bien, ça ne se passera pas comme ça ! Vous êtes viré. Vous comprenez ? *Viré* ! Je trouverai un bon motif, je vous mettrai à la retraite, je ferai ce qu'il faudra pour que ça se passe dans les formes de la bureaucratie, mais vous êtes fini. Je me passe de vos services à partir de maintenant. Vous pouvez rentrer chez vous.

— Bien, monsieur le ministre, répondit calmement Kiku qui amorça un mouvement vers la porte.

Le bruit du canif qui se refermait claqua dans le silence. Wes Robbins se dressa.

— Une seconde, Henry ! Mac...

MacClure se tourna vers lui.

— Hein ? Qu'est-ce qui vous prend ? Et pas de « Mac » qui tienne. Nous avons une discussion officielle et, jusqu'à nouvel ordre, je suis toujours le ministre, ici !

— Oui... pour environ deux heures encore.

— Quoi ? Ne soyez pas ridicule ! Continuez sur ce ton, Wes, et vous allez m'obliger à vous virer aussi ! Mr Kiku, vous pouvez disposer.

— Ne partez pas, Henry. Et remisez vos grands airs, Mac. Vous ne pouvez pas me virer, j'ai démissionné il y a dix minutes. Vous êtes devenu prétentieux ? Rappelez-vous, quand j'ai fait votre connaissance, vous n'étiez qu'un petit sénateur avide de grappiller un écho à la rubrique des potins mondains. Je vous aimais bien, à l'époque. Vous aviez l'air plein de bon sens, chose rare dans ce métier. Vous voilà prêt à m'écraser et il se trouve que je ne peux plus vous encaisser. Pourtant, en souvenir du bon vieux temps, dites-moi pourquoi vous tenez tant à vous trancher la gorge.

— *Quoi ?* Je ne vais pas me trancher la gorge, ni laisser un subordonné s'en charger. J'en ai vu qui s'offraient au poignard, mais Kiku a mal choisi sa cible.

Robbins secoua la tête.

— Mac, vous préparez votre propre exécution. Ne feriez-vous pas mieux de trancher la *langue* d'Henry avant qu'il n'ait le loisir de parler aux journalistes ? Tenez, je vous prête mon canif.

— Quoi ?

MacClure parut stupéfait, puis il fit volte-face et dit d'un ton sec :

— Mr Kiku ! Je vous interdis de parler aux journalistes. C'est un ordre.

Robbins se mordilla un bout de peau morte et la recracha.

— Bon sang, Mac ! Vous ne pouvez pas à la fois le virer et lui donner des ordres.

— Les secrets d'État...

— Secrets d'État, mon œil ! Vous pourriez peut-être le priver de son indemnité de licenciement à ce titre, mais vous croyez que ça l'arrêterait ? Henry est un homme sans peur, sans espoir, sans illusions ; impossible de l'atteindre. Les informations qu'il peut dévoiler vous seront plus préjudiciables si vous les classez « secrètes » que si vous évitez de le bâillonner, lui.

— Puis-je me permettre une petite remarque ? demanda l'objet de cette tempête.

— Hein ? Allez-y, Mr Kiku.

— Merci, monsieur le ministre. Je n'avais aucune intention de révéler à la presse les aspects affligeants de l'affaire. J'ai seulement

tenté de vous démontrer par l'absurde que la règle qui veut que le public soit tenu au courant de tout peut, comme toute règle, mener au désastre si on l'applique sans discernement. Il m'a semblé que vous vous étiez montré un peu trop disert, monsieur. J'espérais pouvoir vous éviter de commettre toute nouvelle indiscretion, tandis que nous aurions cherché de concert à réparer les dégâts.

MacClure se tourna vers Robbins.

— Vous voyez, Wes ? Vous vous trompez de guignol : Henry est un honnête homme, même si nos points de vue diffèrent. Écoutez, Henry, je me suis emporté. J'ai vraiment cru que vous me menaciez. Oublions ce que j'ai dit, et remettons-nous au travail, hein ?

— Non, monsieur.

— Quoi ? Allons, mon ami, un peu de grandeur d'âme. J'étais furieux, vexé, je me suis trompé, je vous présente mes excuses. Après tout, il nous faut prendre en considération l'intérêt général.

Robbins émit un juron grossier.

Kiku répondit dans un murmure :

— Non, monsieur le ministre, ça ne marcherait pas. Vous m'avez signifié mon congé ? Je ne pourrais donc plus agir en toute confiance sous votre autorité. Un diplomate se doit de garder les coudées franches. Son assurance est très souvent sa seule arme.

— Hmm... Tout ce que je puis dire, c'est que je suis navré. Oui, navré.

— Je vous crois, monsieur. Puis-je faire une dernière suggestion, à titre officieux ?

— Certainement, Henry.

— Kampf se révélerait un bon remplaçant à mon poste. Il pourrait expédier les affaires courantes le temps que vous composiez une nouvelle équipe.

— Heu, sûrement. Mais, écoutez, Henry... Nous allons l'employer à titre temporaire et vous réfléchirez. On appellera ça un congé de maladie, ou quelque chose de ce genre.

— Non, répondit froidement Kiku qui se tourna de nouveau vers la porte.

Avant qu'il ait pu l'atteindre, Robbins éleva la voix.

— Doucement, vous deux. On n'en a pas encore terminé. (Il regarda MacClure.) Vous avez dit qu'Henry était un honnête homme. Vous n'avez oublié qu'une seule chose.

— Hein ? Quoi donc ?

— Je n'en suis pas un. Henry ne passera jamais la limite. Moi, j'ai grandi sur un port et les bonnes manières ne m'étouffent pas. Je vais réunir la presse et passer le mot. Je vais dire où est enterré le corps et derrière quel pot aux roses.

— Donnez une seule interview sans autorisation, et vous n'aurez jamais plus d'emploi dans l'administration !

— Pas de menaces avec moi, espèce de vieux melon trop mûr ! Je ne suis pas un diplomate de carrière, mais un simple employé. Quand j'aurai terminé mon numéro, je trouverai un emploi pour la rubrique *Les dessous de Capitale* où je décrirai par le menu la vie chez les surhommes de la politique.

MacClure le dévisagea.

— Vous ignorez toute loyauté.

— Venant de vous, Mac, voilà qui me réconforte. Vous êtes loyal à quoi ? Votre peau ?

Mr Kiku secoua la tête sans emphase.

— Vous êtes un peu injuste, Wes. Le ministre a refusé très fermement de se servir du jeune Stuart comme expédient.

Robbins opina du chef.

— Bon, Mac, portons ça à votre crédit. Mais vous étiez prêt à sacrifier les quarante années de service d'Henry pour sauver votre vilaine gueule. Sans parler d'ouvrir cette gueule pour le seul plaisir de figurer à la une. Je ne peux pas vous changer, je n'en ai d'ailleurs aucune envie, mais soyez assuré que vous l'aurez, votre nom en gros caractères... Seulement, ce sera la dernière fois. À moins que...

— Que voulez-vous dire ? À moins que ?...

— À moins qu'on ne répare les pots cassés.

— Hein ? Comment ? Écoutez, je ferai n'importe quoi, dans les limites du raisonnable.

— Oh oui ! (Robbins fronça les sourcils.) Il y a bien sûr la manière évidente : offrir la tête d'Henry sur un plateau. Le rendre responsable de vos bévues, l'accuser d'avoir fourni les éléments de l'interview d'hier. Vous ayant mal conseillé, il est congédié... Tout ne sera plus que douceur et clarté.

Kiku acquiesça d'un geste.

— C'est ainsi que je l'avais envisagé. Je serais heureux de collaborer... à condition que l'on suive mon avis sur la manière de conclure l'affaire des Hroshii.

— N'ayez pas l'air si soulagé, Mac ! grogna Wes. Ça, c'est la solution de facilité et elle marcherait... parce que Henry est loyal à quelque chose de plus grand que lui. Mais ce n'est pas ce que nous allons faire.

— Mais puisque Henry y consent, il me semble que l'intérêt de la...

— Ne vous fatiguez pas. Ce ne sera pas la tête d'Henry sur le plateau. Ce sera la vôtre.

Ils se défièrent du regard. Le ministre finit par répondre :

— Si c'est là votre plan, oubliez-le. Cherchez la bagarre, et vous l'aurez : la première manchette annoncera votre renvoi à tous deux pour déloyauté et incompétence.

Robbins eut un sourire féroce.

— Essayez donc ! Je pourrais enfin m'amuser un peu. Maintenant, vous voulez savoir comment ça pourrait se régler ?

— Ma foi... continuez.

— Vous pouvez sortir ou non par la grande porte. Mais vous devez partir. Tenez-vous tranquille, et laissez-moi vous expliquer. Vous êtes fichu, Mac. Même à moi, qui ne suis pourtant pas un expert en affaires xéniennes, il apparaît clairement que la civilisation ne peut tolérer vos manières de juge de province dans les relations ultrasensibles avec des races non humaines. Vous êtes donc fichu. Une seule alternative vous est offerte : foncer droit dans le mur, ou figurer en bonne place dans les manuels d'histoire.

MacClure devint violet de rage, mais ne pipa mot.

— Obligez-moi à l'ouvrir, et de deux choses l'une : ou le Secrétaire général vous jette aux loups, ou il vous épaulé, risquant ainsi la mise en minorité au Conseil. Là-dessus, le Commonwealth martien, ravi de conduire le bal, entraîne Vénus. Colonies extérieures et alliés xéniens ne manquent pas de se joindre à eux, et la majorité des nations terriennes réclame de l'Union Nord-Américaine l'abandon d'un individu isolé – vous – afin d'éviter une scission de la Fédération. Vous n'avez qu'à pousser le premier domino, tous les autres suivent, et vous êtes enterré sous le tas. On ne vous élira même plus à la fourrière. Le moyen adroit,

maintenant : vous démissionnez... mais on ne rend le fait public qu'au bout de deux semaines. Henry, vous croyez que deux semaines suffiront ?

— Amplement, acquiesça gravement Kiku.

— Durant cette période, vous ne vous mouchez pas sans la permission d'Henry. Vous ne prononcez pas un mot sans mon accord. Puis vous démissionnez auréolé de gloire avec la conclusion heureuse de l'affaire hroshienne pour couronner votre carrière. Il est même possible qu'on trouve le moyen de vous hisser au niveau supérieur, si vous êtes un brave petit. Hein, Henry ?

Kiku acquiesça.

MacClure regarda tour à tour le visage inexpressif de Kiku et celui, méprisant, de Robbins.

— Vous faites une belle paire de comploteurs. Et supposons que je vous envoie tous les deux au diable ?

Robbins bâilla.

— En fin de compte, cela ne fera guère de différence, croyez-moi. Après la chute du gouvernement, le nouveau Secrétaire général rappellera Henry de sa retraite, on collera un homme de confiance à votre place et Henry conclura à son gré l'affaire hroshienne. Ça se soldera par un retard de trois jours, peut-être moins. Vous blanchir alors sera plus difficile, mais on vous donnera votre chance. Exact, Henry ?

— Oui. Mieux vaut laver son linge sale en privé.

MacClure se mordilla la lèvre.

— Je vais y réfléchir.

— Bien ! J'attendrai ici, pendant ce temps. Henry, pourquoi ne retournez-vous pas travailler ? Je parie que votre bureau brille comme un sapin de Noël.

— Très bien.

Mr Kiku sortit.

En effet, un véritable feu d'artifice l'attendait, trois témoins rouges et une douzaine d'oranges. Il liquida les urgences, ignora les sujets de moindre importance et s'attaqua au monceau dans sa corbeille, signant sans se demander si sa signature faisait encore autorité.

Il approuvait un veto de sortie sur le passeport d'un conférencier célèbre (la dernière fois que l'idiot avait quitté la Terre, il n'avait rien trouvé de mieux que d'entrer dans un temple par effraction et d'y prendre des photos) lorsque Robbins entra et jeta un papier sur son bureau.

— Voilà sa démission. Mieux vaut voir le Secrétaire général immédiatement.

Kiku prit le papier.

— J'y vais.

— Je ne voulais pas que vous soyez là pendant que je le pressurais. On a plus de mal à crier « Pouce ! » devant témoins. Vous comprenez ?

— Oui.

— J'ai dû lui rappeler la fois où on l'a couvert sur le sujet de l'accord avec Kondor.

— Regrettable.

— Pas de larmes inutiles. Bon, je vais écrire le discours qu'il aura à prononcer devant le Conseil, puis je verrai les types auxquels il a parlé hier soir pour les supplier, au nom de notre chère vieille planète, de soutenir notre version des faits dans leurs articles suivants. Ça ne va pas leur plaire.

— Je le crains.

— Ils le feront. Nous autres, humains, on a intérêt à se tenir les coudes, car on est en petite minorité.

— J'ai toujours ressenti cette impression. Merci, Wes.

— À votre disposition. Vous savez, il y a juste une chose que j'ai oubliée...

— Vraiment ?

— Lui remémorer le nom du jeune homme. Je me demande si le Commonwealth martien n'aurait pas reculé devant un John Thomas Stuart. Et le Conseil aurait bien pu soutenir Mac, après tout... Ça nous aurait permis de découvrir si les Hroshii sont capables de ce qu'ils prétendent.

— J'y ai pensé aussi, mais le moment m'a semblé mal choisi pour en parler.

— En effet. Tant de moments se prêtent au silence... Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

— Je me disais qu’il est heureux que les Hroshii ne lisent pas nos journaux.

« Destinée ? Sornettes ! »

Mrs Stuart, elle, lisait les journaux. N'étant pas libre de lui en donner les raisons, Greenberg avait eu toutes les peines du monde à la convaincre de l'accompagner à Capitale avec son fils. Finalement, elle accepta de partir le matin suivant.

Mais, lorsqu'il passa les chercher, il la trouva dans une colère noire, brandissant les journaux sous son nez. Il y jeta un bref coup d'œil.

— Oui ? Je les ai déjà vus, à l'hôtel. Absurde, bien sûr.

— C'est ce que j'ai essayé d'expliquer à ma mère, dit John Thomas d'une voix morose, mais elle n'a rien voulu savoir.

— John Thomas, tais-toi. Alors, Mr Greenberg, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Il ne voyait rien à répondre. Dès qu'il avait lu les journaux, il avait tenté d'appeler Mr Kiku, mais Mildred lui avait appris que le patron et Mr Robbins se trouvaient avec le ministre et ne pouvaient être dérangés. Il avait dit qu'il rappellerait, comprenant sans plaisir que les ennuis n'étaient pas que de son côté.

— Mrs Stuart, vous n'ignorez pas combien les nouvelles sont souvent déformées. Le mot d'otage n'a jamais été prononcé, et...

— Comment pouvez-vous me soutenir cela, quand le journal dit le contraire ! C'est une interview du ministre des Affaires spatiales. Qui est le mieux qualifié ? Vous ? Ou le ministre ?

Greenberg avait sur ce point une opinion personnelle, mais il n'osa pas l'exprimer.

— Je vous en prie, Mrs Stuart, il ne faut pas prendre au pied de la lettre les histoires publiées par les journaux. Je vous supplie de venir discuter avec le vice-ministre.

— Jamais de la vie ! Si le vice-ministre désire me voir, qu'il vienne ici.

— Il le fera, si nécessaire Mr Kiku est un gentleman de la vieille école qui n'oserait jamais demander à une dame de venir le voir si des affaires pressantes ne le retenaient. Vous avez entendu parler de la conférence interplanétaire en cours ?

— Je me suis fait une règle de ne jamais prêter attention à la politique.

Il soupira.

— Certains d'entre nous y sont tenus. Mr Kiku n'a pu venir jusqu'ici à cause de cette conférence. Nous avions espéré qu'en citoyenne libre de toute occupation officielle, vous auriez accepté d'aller vers lui.

— Mr Greenberg, j'y avais consenti, à regret. Et voici que je découvre que vous m'avez trompée. Comment puis-je avoir l'assurance qu'il ne s'agit pas là d'une manœuvre ? D'un complot destiné à livrer mon fils à ces monstres ?

— Madame, sur mon honneur d'officier de la Fédération, je vous affirme...

— Ne vous fatiguez pas, Mr Greenberg. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

— Je vous en supplie, madame, laissez-moi simplement...

— Mr Greenberg, ne m'obligez pas à faire preuve d'impolitesse envers un invité sous mon toit. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Il se retourna avec l'intention de prendre à témoin le jeune homme, mais celui-ci avait disparu sans un mot. Il n'avait aucune intention de regagner Capitale sans avoir accompli sa mission, mais il jugeait préférable de laisser Mrs Stuart se calmer.

Greenberg demanda à son chauffeur d'aérotaxi de le déposer sur le toit de l'hôtel, afin d'éviter les journalistes, mais un homme armé d'un appareil de retransmission l'y attendait, fermement décidé à l'interviewer en direct.

— Une petite minute, monsieur le délégué. Je m'appelle Hovey. Quelques mots sur la déclaration du ministre MacClure ?

— Pas de commentaires.

— Autrement dit, vous êtes d'accord avec lui.

— Pas de commentaires.

— Alors vous êtes en désaccord ?

— Pas de commentaires. Je suis pressé.

C'était exact. Il lui tardait d'appeler le ministère et de découvrir ce qui pouvait bien se passer, par toutes les galaxies bleues !

— Une seconde, s'il vous plaît. Westville est directement intéressée dans cette affaire. Je voudrais boucler mon sujet avant que la direction n'envoie les poids lourds prendre ma place.

Greenberg se détendit un peu. Monter la presse contre lui ne servirait à rien, ce gars avait raison. Voir un supérieur prendre le relais, il savait ce que ça faisait.

— Bon. Mais soyez bref. Je suis vraiment pressé. (Il sortit des cigarettes.) Vous avez du feu ?

— Bien sûr. (Ils allumèrent leurs cigarettes.) Il se dit que la déclaration du ministre n'est qu'un écran de fumée et que vous êtes venu chercher Stuart pour le remettre aux Hroshii. Alors ?

— Pas de commen... Non, n'écrivez pas ça. Citez plutôt la déclaration suivante : « Aucun citoyen de la Fédération n'a jamais été, ni ne sera jamais livré comme otage à une puissance quelle qu'elle soit. »

— Vous parlez à titre officiel ?

— C'est officiel, dit Greenberg fermement.

— Dans ce cas, qu'êtes-vous venu faire ici ? Vous voulez pourtant emmener le jeune Stuart et sa mère à Capitale ? Légalement, l'enclave ne fait pas partie de l'Union Nord-Américaine, n'est-ce pas ? Si vous l'emmenez là-bas, nos officiels locaux et nationaux ne pourraient plus le protéger.

Greenberg secoua la tête, contrarié.

— Tout citoyen de la Fédération est sur le sol de sa patrie dans l'enclave. Il y jouit des mêmes droits que chez lui.

— Pourquoi a-t-on besoin de lui là-bas ?

Greenberg mentit sans hésitation.

— Plus qu'aucun autre, John Thomas Stuart possède une connaissance approfondie de la psychologie des Hroshii. Nous désirons son aide dans nos rapports avec eux.

— Voilà qui fait mon affaire ! « Un garçon de Westville requis comme diplomate ». C'est un bon titre, qu'en dites-vous ?

— Ça sonne bien, acquiesça Greenberg. Vous en avez suffisamment ? Je suis pressé.

— Merci, c'est parfait. Je peux gonfler ça jusqu'à deux colonnes. Merci, monsieur le délégué. À bientôt.

Il descendit s'enfermer dans sa chambre. Il allait vers le téléphone avec l'intention d'appeler le ministère quand l'appareil s'alluma, montrant le commissaire Dreiser.

— Monsieur le délégué Greenberg ?

— Comment allez-vous, monsieur le commissaire ?

— Plutôt bien, merci, Mr Greenberg... Je reçois à l'instant un appel de Mrs Stuart.

— Oui ?

Il éprouva soudain le besoin d'avaler une des pilules du patron.

— Mr Greenberg, nous essayons toujours de coopérer avec vous autres.

Il tenta de démarrer un contre-feu.

— Ah bon ? Vous coopériez quand vous essayiez de tuer la Hroshia sans attendre la sanction officielle ?

Dreiser devint écarlate.

— C'était une erreur... qui n'a rien à voir avec le sujet que je dois aborder maintenant.

— C'est-à-dire ?

— Son fils a disparu. Elle pense qu'il est peut-être avec vous.

— Vraiment ? Elle a tort. Je ne sais pas où il est.

— Est-ce bien vrai, monsieur le délégué ?

— Commissaire, je ne tolère pas que l'on me traite de menteur.

Dreiser s'entêta.

— Je regrette. Mais il me faut encore vous spécifier que Mrs Stuart ne veut pas voir son fils quitter la ville et que la police l'épaule entièrement.

— Naturellement.

— Comprenez-moi bien, monsieur le délégué. Vous êtes un officiel important, mais si vous sortez de la légalité, vous devenez un citoyen comme les autres vis-à-vis de la loi.

— Découvrez le moindre aspect illégal dans mes faits et gestes et je vous adjurerai moi-même de faire votre devoir, inspecteur.

— Comptez sur moi, monsieur. Comptez sur moi.

Il coupa la communication, entreprit d'appeler le ministère, et se ravisa. Si le patron avait de nouvelles instructions à lui transmettre, il le ferait. Kiku méprisait les agents de liaison rappliquant chez papa à la moindre saute de vent. Greenberg devait donc convaincre Mrs Stuart, ou prendre ses quartiers d'hiver à Westville.

Il réfléchissait, quand le téléphone s'éclaira encore. Il accepta l'appel et se retrouva face à Betty Sorenson.

Elle sourit.

— Ici Miss Smith.

— Hum... Comment allez-vous, Miss Smith ?

— Bien, merci. Je suis très occupée. J'ai un client, un Mr Brown. On essaye de le persuader d'entreprendre un petit voyage, mais auparavant il aimerait savoir ceci : il a un ami dans la ville où il doit se rendre. S'il effectue le voyage, aura-t-il l'autorisation de voir cet ami ?

Greenberg réfléchit rapidement. Les autres Hroshii entouraient Lummo comme des mouches. Il pouvait se révéler dangereux pour le jeune garçon de lui permettre d'y aller. Il avait la certitude que Kiku n'avait pas l'intention de l'y autoriser.

Oh ! zut, la police placerait l'astroport sous champ de rétention au besoin ! Après tout, les Hroshii n'étaient pas surhumains.

— Dites à Mr Brown qu'il verra son ami.

— Merci. Heu... Mr Jones, où votre pilote pourrait-il nous prendre ?

— Il vaudrait mieux que Mr Brown utilise une ligne commerciale, répondit Greenberg après une légère hésitation. Un instant.

Il étudia le dépliant des horaires de vol fourni dans la plupart des chambres d'hôtel.

— Un appareil quitte le terrain d'État dans une heure environ. Il peut l'attraper ?

— Oui, mais... Il reste la question financière.

— Oui, bien sûr... Et si je vous consentais un prêt à titre personnel ? À vous, pas à Mr Brown.

Elle sourit de nouveau, avec chaleur.

— Ce serait très gentil.

— Vous avez une suggestion quant au moyen de vous le faire parvenir ?

Oui, elle en avait une : un snack, devant le lycée. Quelques minutes plus tard, il y consommait un écœurant mélange au chocolat et à la crème fraîche. Betty surgit, il lui glissa une enveloppe et elle repartit aussitôt. Il resta assis sur son tabouret

jusqu'à ce qu'il ne supporte plus la vue de son verre, puis rentra à l'hôtel.

Il attendit deux heures avant d'appeler Mrs Stuart :

— Je viens d'apprendre que votre fils est parti pour Capitale, de sa propre initiative.

Il la laissa se calmer, puis ajouta :

— Mrs Stuart, je suis encore à Westville, mais je compte moi-même y retourner tout de suite. Aimeriez-vous venir avec moi ? Mon avion est plus rapide que ceux des lignes commerciales.

Une demi-heure plus tard, ils décollaient.

Mr Kiku reçut en premier John Thomas Stuart. Bien qu'assez âgé pour être son grand-père, il le traita en égal : il le remercia d'être venu, lui offrit un rafraîchissement. Il lui expliqua brièvement que LummoX refusait de regagner son foyer à moins que John Thomas ne l'accompagne.

— Son retour est extrêmement important pour les Hroshii. Il l'est aussi pour nous, quoique pour des raisons différentes.

— Vous voulez dire qu'ils nous déclareront la guerre si je ne l'accompagne pas ? C'est ce que prétendent les journaux.

Kiku eut une brève hésitation.

— Cela se pourrait. Mais là n'est pas la raison pour laquelle je désirais vous voir. Je doute que les Hroshii osent quoi que ce soit qui vous mette en danger – attaquer cette planète, par exemple – si LummoX s'y oppose. Je l'en crois capable.

— Bien sûr, s'il a son mot à dire. Mais pourquoi est-ce qu'ils l'écouteraient ? Il est de la famille royale, ou quoi ?

— C'est ce que je crois comprendre, même si leurs coutumes nous échappent. En tout cas, ses desiderata ont un certain poids.

Le jeune homme secoua la tête avec perplexité.

— Bizarre. Quand je pense que je lui donnais des ordres...

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas là pour vous demander de nous sauver d'une guerre éventuelle. C'est à des avantages très positifs que je songe. Nous voudrions établir des relations amicales avec ce peuple, c'est pourquoi j'aurais voulu connaître vos propres intentions. Si je vous proposais de vous rendre sur Hroshijud – la planète de LummoX –, quelle serait votre réponse ? Prenez votre temps pour y réfléchir.

John Thomas avala sa salive.

— Je n'ai pas besoin de réfléchir. J'irais, bien sûr.

— Ne parlez pas trop vite.

— Je n'ai pas parlé trop vite. Lummie a sûrement besoin de moi. Il n'est jamais à l'aise avec des inconnus. De toute façon, il a envie que je vienne. Vous ne pensez pas que je le laisserai tomber, non ?

— Non. Mais il s'agit d'une grave décision. Vous seriez à presque mille années-lumière de chez vous.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Mon arrière-grand-père y est bien allé. Pourquoi pas moi ?

— Mmm... oui, j'oublie toujours votre ascendance. Vous ne voudriez pas savoir quels seraient les autres hommes à s'y rendre avec vous ? Ou même s'il y en aura ?

— Hein ? (John Thomas marqua une pause.) Oh ! ces détails s'arrangeraient d'eux-mêmes. Ce n'est pas mon affaire.

— On les mettra au point avec minutie, soyez-en assuré.

Le vice-ministre se leva.

— Je vous remercie d'être venu.

— De rien, monsieur... Heu, quand pourrai-je voir Lummo ?

Mr Kiku serra les lèvres.

— Pas tout de suite. Je dois d'abord aplanir certaines difficultés. D'ici là, prenez du bon temps. J'ai mis à votre disposition un homme chargé de vous accompagner partout et de régler vos dépenses. Il vous servira aussi de garde du corps.

— Un garde du corps ? Pour quoi faire ? Je ne suis plus un gamin.

— Certes, mais n'y aurait-il que cette raison, je ne veux pas que vous parliez aux journalistes. Cela ne vous ennuie pas trop ? Légalement, je ne puis vous en empêcher.

— Oh ! non, Mr Kiku, si cela doit aider à arranger les choses.

— Cela aidera.

Le vice-ministre avait reçu John Thomas à son bureau. Mais il se réserva d'accueillir Mrs Stuart dans une pièce luxueuse, dépourvue de table de conférence et conçue par des psychologues subtils dans le dessein d'impressionner favorablement les visiteurs. Il savait qu'il aurait à affronter un quart d'heure difficile.

Tout d'abord, il lui offrit le thé avec mille cérémonies et fit rouler la conversation sur des banalités.

— C'est tellement aimable de votre part d'avoir accepté de vous déranger, madame. Sucre ? Citron ?

— Heu... ni l'un ni l'autre, merci. Mr Kiku, je tiens, avant toute chose, à ce qu'il soit bien clair que...

— Essayez donc ces petits soufflés. Mr Greenberg vous a-t-il agréablement installée ?

— Comment ? Oh ! oui, une belle suite avec vue sur les jardins du Ciel. Mais, Mr Kiku...

— J'ai été navré d'avoir à vous demander d'effectuer ce petit voyage, mais voyez-vous je suis le prisonnier de mon métier. Il arrive qu'il me soit impossible de quitter Capitale.

— Oui, sans doute, dans votre position... Maintenant...

— Croyez bien que votre geste est apprécié à sa juste valeur, madame. Je vous en prie, restez, à titre d'invitée officielle bien sûr, aussi longtemps qu'il vous plaira. Capitale vaut la peine d'être vue, même quand on la connaît déjà, comme c'est sans nul doute votre cas. On dit que les magasins sont absolument fascinants.

— Eh bien, à vrai dire, je n'étais jamais venue. Quelques-unes des boutiques ont l'air de valoir la peine d'être visitées...

— Dans ce cas, ne vous en privez surtout pas, chère madame. On peut agréablement mêler le plaisir aux affaires. Ah ! À propos d'affaires, j'ai eu avec votre fils une longue conversation.

— Mr Kiku...

— Permettez-moi, madame, je serai bref. Nous avons l'intention d'envoyer une mission culturelle et scientifique sur la planète d'origine des Hroshii. J'aimerais engager votre fils à titre d'assistant spécial. Il a accepté de partir.

Il attendit l'explosion.

— Absolument inconcevable ! Hors de question !

— Pourquoi donc, Mrs Stuart ?

— Mr Kiku, quelle espèce d'animal inhumain êtes-vous donc ? Je sais ce que vous complotez : livrer mon fils – mon fils unique ! – comme otage à ces monstres ! Je ne trouve pas de mots pour vous qualifier !

— Madame, une folle histoire de journaliste en mal de copie vous aura induite en erreur. Avez-vous lu la dernière édition ? Le discours du ministre devant le Conseil ?

— Non, mais...

— Je vous en ferai remettre un exemplaire. On y explique comment de telles sottises ont pu être livrées au public. On y explique la politique ancestrale de la Fédération : « Tous pour un », oui, tous pour un, contre la Galaxie entière, s'il le faut. Dans le cas présent, c'est votre fils le mousquetaire, mais de nombreuses planètes sont derrière lui. Quoique rien de ce genre ne soit à envisager : il va simplement se joindre à une mission pacifique auprès d'un peuple ami. Il aidera à l'établissement d'un pont culturel entre deux races civilisées, quoique très différentes.

— Hum ! Le journal disait que les Hroshii exigeaient que vous leur remettiez mon fils ! Expliquez-moi ça, si vous le pouvez !

— Un problème de traduction. Si le nom de votre fils a été prononcé, ça n'a été que par cette Hroshia, Lummo, qui a si longtemps fait partie de votre foyer. L'amitié qui unit ces deux êtres, et qui a passé outre à toutes les barrières d'espèce, d'origine et de psychologie qui auraient pu s'élever entre eux, est l'une des plus grandes chances qui soient échues à notre race depuis que notre peuple a découvert qu'il n'était pas le seul héritier du Tout-Puissant. Cet accident fortuit va nous permettre de passer outre des abîmes de malentendus qu'on ne franchit en règle générale qu'après des années de tribulations et d'erreurs tragiques.

Il marqua une pause.

— On est tenté de penser à eux comme aux enfants de la destinée.

Mrs Stuart renifla de dédain.

— Destinée ? Sornettes ! Mon fils n'ira *pas* de l'autre côté de nulle part. D'ici une semaine, il entamera ses études supérieures, comme il se doit.

— C'est son éducation qui vous inquiète, madame ?

— Comment ? Mais bien entendu. Je veux qu'il reçoive la meilleure. Son père a établi un fonds en fidéicomis à cette fin. Je compte mettre son souhait à exécution.

— Je peux vous tranquilliser l'esprit. Outre l'ambassade, nous enverrons une mission culturelle, une mission scientifique ainsi qu'une mission économique et commerciale, sans compter de nombreux spécialistes parmi lesquels les plus grands cerveaux de notre époque. Aucune faculté ne pourrait se permettre de réunir un tel aréopage de talents, madame. Le corps professoral des plus

grandes institutions ferait pâle figure en comparaison. Votre fils étudiera non d'une manière sporadique, mais avec méthode, systématiquement. S'il passe un examen, le diplôme lui sera remis par... heu ! l'institut des Sciences xéniques.

Il sourit.

— Qu'en dites-vous ?

— On ne m'a jamais proposé un arrangement aussi ridicule. De toute façon, l'institut n'est pas une faculté.

— Il peut délivrer un diplôme. Sinon, nous ferons changer ses statuts. Pourtant, les diplômes ne sont pas si importants... Le fait est que votre fils aura là une éducation incomparable. J'ai cru comprendre qu'il désirait étudier la science xénique. Eh bien, non seulement il disposera des meilleurs professeurs dont on puisse rêver, mais de plus il vivra dans un laboratoire de xénologie et participera, sur le terrain même, aux recherches qu'on y mènera. Nous en savons très peu sur les Hroshii : il travaillera aux limites mêmes de la connaissance scientifique.

— Il ne va *pas* étudier la xénologie.

— Comment ? Il a confié à Mr Greenberg qu'il en avait l'intention.

— Oh ! c'est encore une de ses sottises ! Mais je n'ai pas l'intention de la lui passer. Il étudiera une matière solide, le droit, sans doute.

Mr Kiku haussa les sourcils.

— Je vous en prie, Mrs Stuart, dit-il plaintivement, pas ça. Je suis avocat. Il pourrait finir à mon poste.

Elle lui lança un regard fulgurant.

— Voulez-vous me dire pourquoi vous envisagez de le frustrer de son ambition la plus chère ? poursuivit-il.

— Il ne s'agit pas de le... Je ne vois pas pour quelle raison j'évoquerais mes affaires personnelles avec vous, Mr Kiku. Cette discussion est inutile.

— Je souhaite le contraire, madame. Puis-je vous raconter une histoire ?

Il présuma son acquiescement et enchaîna :

— Les Hroshii ne nous ressemblent pas du tout. Ce qu'ils trouvent banal nous semble étrange, et vice-versa. Tout ce que nos deux races ont en commun, c'est l'intelligence. Ils nous paraissent

inamicaux, et si lointains, si hautains que je me désespérerais, à un détail près. Voyez-vous lequel ?

— Quoi ? Non.

— La relation entre votre fils et Lummo. Elle prouve que le potentiel existe pour peu qu'on l'approfondisse. Mais je digresse. Il y a plus de cent ans, une Hroshia a rencontré un étranger aimable et elle est partie avec lui. Vous connaissez déjà la moitié de cette histoire. Laissez-moi vous révéler l'autre moitié, telle que je l'ai apprise moi-même, à l'aide d'un interprète étranger et de nos propres xénologues. Cette petite Hroshia était d'une grande importance aux yeux des siens. Il fallait absolument qu'elle leur revienne. Voyez-vous, leur métabolisme n'est pas le même que le nôtre. Il rassemble six genres distincts en un système génétique qu'il serait trop difficile pour nous de comprendre.

» Cette petite Hroshia avait un rôle à tenir, un rôle choisi deux mille ans plus tôt, à peu près du temps du Christ. Ce rôle était indispensable à la réalisation d'un vaste plan de remodelage de la race, plan dont ils ont entamé la réalisation voici, m'a-t-on dit, trente-huit mille de nos années. Vous vous imaginez, Mrs Stuart ? Quant à moi, cela m'est ardu. Un plan qui remonte à l'époque où l'homme de Cro-Magnon disputait la planète aux Néanderthaliens... J'ai peut-être du mal à le concevoir pour la raison que nous sommes, de toutes celles découvertes jusqu'à présent, la race intelligente dont la vie est la plus courte.

» Que ferions-nous si un enfant disparaissait pendant plus d'un siècle ? La question ne se pose guère. Sans doute pas ce qu'ils ont fait et qui est pour le moins surprenant à nos yeux. Le sort de la disparue ne leur a causé aucun souci. Ils ne la croyaient pas morte, mais égarée. Ils ne meurent pas facilement, même de faim... Heu, vous avez peut-être entendu parler des plathelminthes, ou vers plats ?

— Je ne me suis jamais intéressée à la xénobiologie, Mr Kiku.

— J'ai commis la même erreur, madame. Aussi, quand j'ai demandé de quelle planète ils venaient, on m'a appris que les plathelminthes sont nos compatriotes. Des vers plats – c'est là leur autre nom –, il y en a beaucoup plus sur Terre que d'hommes. Mais ils partagent avec les Hroshii une caractéristique : ils grossissent lorsqu'on les nourrit, rétrécissent s'ils jeûnent, mais semblent

immortels, sauf accident. Je me demandais pourquoi LummoX était tellement plus grande que les autres Hroshii. Il n'y a pas de mystère : vous la nourrissiez trop bien.

— Je l'ai toujours dit à mon fils !

— Il n'y a pas de mal. Ils l'ont déjà mise à la diète. Le vol, l'enlèvement ou la fugue de leur congénère ne fâchait pas les Hroshii, apparemment. Ils la connaissaient... dans ce qu'on lui avait inculqué figuraient la vivacité et le goût de l'aventure. Mais ils désiraient son retour, et ils se sont mis à sa recherche. Cela a duré des années. Avec, pour unique indication, le fait présumé qu'elle était partie avec un certain groupe de visiteurs venus de l'espace. Ils connaissaient l'aspect de ces visiteurs, mais ignoraient de quelle partie de l'univers ils étaient venus.

» Cela nous aurait découragés ? Eux, pas du tout. J'ai la vague impression que ce siècle passé à suivre des rumeurs, poser des questions et visiter des planètes étrangères représente pour eux ce que représenteraient quelques mois pour nous. Un jour, ils l'ont retrouvée. Encore une fois, ils n'ont éprouvé ni colère ni reconnaissance envers ceux qui les ont aidés. Nous comptons pour rien.

» Il aurait pu s'agir de notre seul contact avec les nobles Hroshii, si un contretemps n'était intervenu : la Hroshia, plus grande par la taille, mais encore jeune, a refusé de quitter la Terre sans son monstrueux ami – ceci du point de vue hroshien. Ça a été pour eux un coup terrible, car ils ne peuvent l'y contraindre. Je vous laisse imaginer leur amère déception : une union préparée au temps où César venait à bout des Gaulois, maintenant sur le point de s'accomplir, tous les autres éléments étant mûrs, prêts... et voilà que LummoX refuse de rentrer à la maison. Sa destinée la laisse indifférente. Rappelez-vous, elle est très jeune. Les enfants n'éprouvent pas de si bonne heure le sens des responsabilités sociales. En tout cas, elle ne bougera pas sans son John Thomas. (Il tendit les mains.) Vous vous rendez compte leur déconvenue.

Mrs Stuart pinça les lèvres.

— Je regrette, mais cela ne me regarde pas.

— Exact. Je suppose donc, dans ce cas, que le plus simple sera de la laisser retourner chez elle, c'est-à-dire chez vous, et...

— Quoi ? Jamais !

— Madame ?

— Vous ne pouvez pas renvoyer cette bête chez moi ! Je ne le supporterai pas !

Mr Kiku se caressa le menton.

— Je ne vous comprends pas, madame. C'est le foyer de Lummo. C'est le sien depuis plus longtemps que c'est le vôtre, dans une proportion... voyons... cinq fois supérieure, si je ne m'abuse. Enfin, toujours si mes souvenirs sont exacts, la maison n'est pas votre propriété, mais bien celle de votre fils. J'ai bien raison, madame ?

— Cela n'a aucun rapport ! Vous ne pouvez pas m'imposer cette bête.

— Un arrêté du tribunal pourrait décréter que c'est à votre fils d'en décider. Mais pourquoi s'aventurer dans de telles procédures ? J'essaie de découvrir pourquoi vous vous opposez à une solution qui serait de toute évidence à l'avantage de votre fils.

La respiration précipitée, elle gardait le silence. Il attendit.

— Mr Kiku, finit-elle par dire, j'ai perdu mon mari dans l'espace. Je refuse de laisser mon fils suivre de telles traces. Je veillerai à ce qu'il demeure et vive sur Terre.

Il secoua tristement la tête.

— Mrs Stuart, une mère a perdu son fils dès qu'elle lui a donné naissance.

Elle sortit un mouchoir et se tamponna les yeux.

— Je ne peux pas le laisser partir au fin fond du ciel... ce n'est qu'un petit garçon !

— Oh, madame ! Je traite mes assistants de gamins parce que je suis vieux. Vous pensez à votre fils de la sorte parce que, comparée à lui, vous êtes vieille. Pardonnez-moi. La notion qu'un garçon devient homme à partir d'un certain anniversaire est une fiction légale. Votre fils est un homme ; vous n'avez aucun droit moral de l'infantiliser.

— Quelle horreur de me dire une chose pareille ! Ce n'est pas vrai. J'essaie de l'aider, de le guider, voilà tout.

Mr Kiku eut un sourire amer.

— Madame, le moins rare de nos défauts consiste à justifier après coup nos buts les plus égoïstes. Je vous le répète, vous n'avez pas le droit de le façonner à votre moule.

— Je l'ai certes plus que vous ! Je suis sa mère.

— « Parent » signifie-t-il « propriétaire » ? Peu importe, nous sommes à l'opposé l'un de l'autre ; vous vous efforcez de contrecarrer ses projets, je l'aide à les concrétiser.

— Pour des motifs indignes !

— Mes motivations ne sont pas en cause, ni les vôtres. (Mr Kiku se leva.) Comme vous l'avez déjà fait remarquer, cette discussion ne mène nulle part. Je regrette.

— Je ne le laisserai pas s'entêter ! Il est encore mineur... J'ai des droits.

— Des droits limités, madame. Il pourrait divorcer de vous.

Elle sursauta.

— Il ne me ferait pas ça, à moi, sa mère !

— Peut-être. Depuis longtemps, nos tribunaux d'enfants voient d'un mauvais œil l'usage arbitraire de l'autorité paternelle. Les désaccords sur le choix d'une carrière se règlent en général à l'avantage de l'enfant. Mrs Stuart, mieux vaut accepter l'inévitable avec grâce ou vous le perdrez entièrement. Il partira de toute manière.

Des relations peu diplomatiques

L'estomac de Mr Kiku tressautait lorsqu'il revint à son bureau, mais il se passa de pilules. Il se pencha sur sa table et dit :

— Sergei, je vous attends.

Greenberg entra et déposa deux bobines de bandes magnétiques.

— Je suis heureux de m'en débarrasser. Pouah !

— Effacez-les, s'il vous plaît. Et oubliez ce que vous avez entendu.

— Avec le plus grand plaisir. (Greenberg les glissa dans une cavité.) Dites, patron, vous n'auriez pas pu anesthésier MacClure ?

— Malheureusement non.

— Wes Robbins a été dur. Je me faisais l'effet d'un voyeur. Pourquoi teniez-vous à ce que j'entende ça ? Ce ne sont pas mes oignons, non ?

— Non. Mais vous aurez besoin un jour de savoir comment on opère.

— Mmm... patron... vous comptiez aller jusqu'au bout quand il vous a viré ?

— Ne posez pas de questions stupides.

— Désolé. Comment se présente le cas le plus difficile ?

— Elle refuse de le laisser partir.

— Donc ?

— Donc il partira.

— Elle fera un scandale dans la presse.

— Je sais. (Mr Kiku se pencha de nouveau sur son bureau.) Wes ?

— Mr Robbins assiste à l'enterrement du ministre vénusien des Affaires étrangères en compagnie de monsieur le ministre MacClure, répondit une voix féminine.

— Oh ! oui. Priez-le de passer me voir dès son retour, je vous prie.

— Oui, Mr Kiku.

— Merci, Shizuko.

Le vice-ministre se tourna vers Greenberg.

— Sergei, depuis qu'on vous a confié cette affaire, votre intérim au grade d'agent diplomatique de première classe a été transformé en nomination effective.

— Ah bon ?

— Oui. Les documents vous parviendront bientôt. Vous êtes désormais promu au grade d'agent diplomatique en chef. La nomination effective attendra trois mois, le temps que la situation se tasse.

Greenberg demeura impassible.

— Excellent, dit-il, mais pourquoi ? Parce que je me lave les dents chaque matin ? Ou parce que ma serviette est bien cirée ?

— Vous partez pour Hroshijud comme délégué et chef de mission. Mr MacClure sera ambassadeur, mais je doute qu'il apprenne jamais la langue... Ce qui rejettera sur vous la responsabilité des relations que nous aurons avec eux. Il vous faut donc acquérir dès maintenant des notions sérieuses de hroshii. Compris ?

Greenberg traduisit : MacClure ne pourra s'adresser aux Hroshii que par votre biais, ce qui ne lui laissera aucune latitude.

— Oui, répondit-il d'une voix pensive, mais que devient le Dr Ftaeml ? L'ambassadeur l'emploiera comme interprète plutôt que moi.

Patron, *ajouta-t-il silencieusement*, vous ne pouvez pas me faire ça. MacClure va me court-circuiter avec Ftaeml... et je serai là-bas, à neuf cents années-lumière de toute aide.

— Je regrette, dit Kiku, mais je ne peux pas me passer de Ftaeml. Je le garde comme interprète auprès de la mission hroshii qui restera ici quand vous partirez. Il a accepté le poste.

Greenberg fronça les sourcils.

— Alors, je vais tâcher de lui pomper sérieusement le cerveau... j'ai déjà ingurgité un peu de hroshija... ça râpe la gorge. Quand ont-ils donné leur accord à tous ces projets ?

— Ils ne l'ont pas encore donné. Ils vont le faire.

— Je vous envie votre confiance, patron. Ils me semblent aussi têtus que Mrs Stuart. Au fait, Ftaeml dit qu'ils s'impatientent au sujet du jeune Stuart. À présent que vous savez qu'il accepte de partir, on ne pourrait pas les rassurer ? Ftaeml est inquiet. Il dit que tout ce qui les empêche de nous mettre en pièces, c'est que ça déplairait à notre vieille copine Lummo.

— Non, dit Kiku, on ne leur dira rien. Pas plus qu'à Ftaeml. Je souhaite qu'il demeure inquiet.

Greenberg se rongea un ongle.

— Patron, dit-il lentement, ce n'est pas chercher les ennuis ? Vous avez l'impression qu'ils ne sont pas si forts qu'ils le prétendent ? Si la mêlée devient générale, on pourra l'emporter ?

— J'en doute fort. Mais le jeune Stuart est ma carte maîtresse.

— J'imagine. Loin de moi l'idée de citer vous savez qui... mais si le risque est tel, il ne vaudrait pas mieux mettre la population au courant ?

— Sans doute. Mais on ne peut pas se le permettre.

— Comment ça ?

Mr Kiku fronça les sourcils.

— Sergei, cette société est en crise depuis le premier alunissage. En trois siècles, l'action des savants, des ingénieurs et des explorateurs nous a valu de connaître de nouveaux domaines, de nouveaux dangers, de nouvelles situations ; à chaque fois, les hommes politiques ont dû se remuer comme de beaux diables pour maintenir un semblant d'ordre, tels des jongleurs qui ont lancé trop de balles en l'air. C'est inévitable.

» Mais on a su conserver à notre gouvernement une forme républicaine et maintenir des institutions démocratiques. Nous pouvons en être fiers. Cependant, nous ne vivons pas dans une vraie démocratie : c'est impossible. J'estime de notre devoir de préserver la société tandis qu'elle s'efforce de s'adapter à un monde étrange et terrifiant. Il serait, certes, agréable de pouvoir débattre de chaque problème, organiser un vote, quitte à changer d'avis si la décision collective se révélait erronée. Mais il est rare que ce soit si simple. Nous sommes le plus souvent dans la situation d'un pilote de vaisseau face à un danger mortel. Son devoir est-il de tenir des conférences avec les passagers ? Ou de recourir à toute son habileté

et son expérience pour tenter de les ramener à bon port, sains et saufs ?

— Vous êtes convaincant, patron. Mais je me demande si vous avez raison.

— Je me le demande aussi, reprit Mr Kiku. J'avais l'intention d'entrer en pourparlers avec les Hroshii demain matin.

— Bien. Je préviens Ftaeml. Ils devraient se tenir tranquilles d'ici là.

— Mais puisqu'ils sont inquiets, on remettra l'entrevue au lendemain. Cela les rendra encore plus inquiets. (Kiku réfléchit.) Demandez à Ftaeml de leur dire que nos usages exigent qu'une partie désirant négocier se fasse précéder de présents ; ils doivent donc nous en adresser. Et que la somptuosité des présents permet de juger de l'importance du sujet à traiter ; un cadeau trop insignifiant serait préjudiciable à leur intérêt.

Greenberg fronça les sourcils.

— Vous avez une idée derrière la tête, mais elle m'échappe. Ftaeml sait parfaitement qu'il n'y a rien de tel dans nos coutumes.

— Pensez-vous pouvoir le convaincre qu'il s'agit d'un usage dont il n'a jamais entendu parler ? Ou pouvoir le mettre dans la confiance ? Je perçois une contradiction en lui ; sa loyauté revient à ses clients, mais il a quelque sympathie pour nous.

— Je préférerais ne pas tenter de le berner, mais demander à un Rargyllien de mentir en sa qualité d'interprète... je doute qu'il le puisse.

— Formulez la chose de telle sorte qu'il ne s'agisse pas d'un mensonge. Dites-lui qu'il s'agit d'une très ancienne coutume... ce qui est vrai... et qu'on ne l'invoque que dans les grandes occasions... ce qui est le cas. Laissez-lui une échappatoire, donnez-lui une idée de vos intentions, tâchez d'obtenir une traduction compréhensive.

— Possible. Mais pourquoi, patron ? Juste pour bluffer ?

— Voilà. Nous négocions en position de faiblesse ; il est donc essentiel de prendre la haute main. J'ai quelque espoir que le symbole du demandeur apportant des présents soit aussi universel qu'il nous a paru jusqu'à présent.

— Et s'ils ne veulent rien lâcher ?

— On attendra qu'ils changent d'avis. Commencez à choisir votre équipe. Présentez-moi une liste demain.

— J'avais décidé de me coucher tôt, grommela Greenberg.

— N'y comptez pas dans ce métier. Ah... dès que la conférence sera terminée, envoyez un homme à la hauteur – Peter, par exemple – repérer les aménagements nécessaires au confort de passagers humains. Ainsi, on saura quoi demander aux Hroshii.

— Un instant, patron. Je préfère un de nos vaisseaux. Et comment savez-vous qu'ils auront de la place pour nous ?

— Nos vaisseaux suivront. Mais la Hroshia Lummox voyagera avec eux, et le jeune Stuart avec elle. Du coup, notre mission embarquera sur leur navire afin que le gamin soit accompagné d'humains.

— Je saisis. Excusez-moi.

— De la place, il y en aura. Ils laisseront derrière eux leur ambassade, ou aucun de nous ne partira. Une centaine de Hroshii, pour citer un chiffre, libéreront sans doute assez d'espace pour loger une centaine d'êtres humains.

— Autrement dit, patron, dit à voix douce Greenberg, vous exigez des otages.

— « Otages », dit Mr Kiku d'un ton guindé, est un mot qu'aucun diplomate ne devrait jamais prononcer.

Il retourna aux lumières de son bureau.

La salle d'apparat au rez-de-chaussée de l'immeuble des Affaires spatiales fut choisie pour la conférence parce que ses portes étaient assez larges et ses parquets assez solides. Il aurait peut-être été moins dangereux de la tenir dans l'astroport, comme ne cessait de le leur conseiller le Dr Ftaeml, mais Mr Kiku tenait, pour des raisons de protocole, à ce que ce soient les Hroshii qui se déplacent.

Leurs présents les précédèrent.

On les rangea le long des murs de la salle d'apparat. Devant cette abondance d'objets de qualité et de valeur à déterminer, les xénologues du ministère se montrèrent aussi fébriles que des enfants devant des cadeaux d'anniversaire, mais Kiku leur ordonna de ne pas s'en approcher avant la fin de la conférence.

Sergei Greenberg le rejoignit dans le salon d'attente derrière l'estrade d'honneur au moment où les Hroshii faisaient leur entrée dans le hall.

— Tout ça ne me dit rien qui vaille, patron, chuchota-t-il, l'air inquiet.

— Pourquoi donc, mon garçon ?

Greenberg lança un coup d'œil vers les autres personnes présentes, MacClure et un sosie du Secrétaire général. Le sosie, un acteur doué, le salua de la tête et retourna à l'étude du discours qu'il allait faire, mais MacClure dit brusquement :

— Que se passe-t-il, Greenberg ? Ces démons nous réservent un mauvais coup ?

— J'espère que non. (Il se retourna vers Kiku.) Je viens de faire un tour en aéro, pour vérifier les dispositions prises. Elles paraissent adéquates : le boulevard des Soleils est barricadé d'ici jusqu'à l'astroport et flanqué de gardes en quantité suffisante pour soutenir une petite guerre. Ensuite j'ai repéré la tête de la colonne hroshia quand elle a quitté l'astroport et je l'ai suivie. Ils ont posté leurs propres gardes tous les quatre cents mètres environ et installé des engins bizarres à chaque carrefour. Il se peut qu'il ne s'agisse que de relais de communication avec leur navire. Mais j'en doute. Je pense que ce sont des armes.

— Moi aussi.

Le ministre intervint, d'une voix soucieuse :

— Allons, Mr Kiku...

— S'il vous plaît, Mr MacClure. Sergei, le commandant des Forces armées m'a déjà rapporté cet état de fait. J'ai conseillé l'inaction au Secrétaire général, à moins que les Hroshii n'essaient de rompre nos barrages.

— Nous risquons de perdre beaucoup d'hommes.

— Exact. Mais dites-moi comment vous réagiriez, Sergei, si on vous conviait dans un camp rempli d'étrangers pour y conférer. Vous leur feriez confiance sur toute la ligne ? Ou vous prendriez des mesures pour couvrir votre retraite ?

— Mmm... Oui.

— Pour moi, c'est, jusqu'ici, le signe le plus encourageant qu'on ait obtenu. Si ce sont des armes, comme je l'espère, cela implique qu'ils ne nous prennent pas pour quantité négligeable. On n'installe pas l'artillerie pour combattre des souris. (Il jeta un coup d'œil à la ronde.) Il est temps d'y aller. Je pense qu'on les a fait assez attendre. Prêt, Arthur ?

— Tout à fait. (Le sosie du Secrétaire général posa son script.) Ce type, Robbins, sait écrire un discours : il ne charge pas les phrases de sifflantes pour me faire arroser les cinq premiers rangs.

— Parfait.

Ils entrèrent : d'abord l'acteur, puis le ministre, enfin le vice-ministre permanent suivi de son assistant.

De la longue procession de Hroshii à avoir quitté l'astroport, une douzaine seulement était entrée dans la salle d'apparat, mais ce nombre réduit suffisait à la remplir. Mr Kiku les contempla avec intérêt : c'était la première fois qu'il posait les yeux sur des Hroshii. Il constata que ceux-ci ne présentaient pas l'amabilité bonasse qui émanait des photos de la Hroshia Lummo. Il s'agissait d'adultes, bien que plus petits qu'elle par la taille. Celui qui se tenait devant l'estrade d'honneur était flanqué de deux autres, et il le dévisageait également, d'un regard froid et plein d'assurance. Mr Kiku découvrit que le regard de cette créature le mettait mal à l'aise et eut envie de détourner les yeux, mais il se força de n'en rien faire en se rappelant que son hypnothérapeute réussissait dans ce domaine aussi bien que les Hroshii, sinon mieux.

Greenberg lui toucha le coude.

— Ils ont installé des armes ici aussi, murmura-t-il. Vous voyez là-bas, dans le fond ?

— Nous ne sommes pas censés savoir qu'il s'agit d'une arme. Faisons comme si c'était leur appareil d'enregistrement pour la conférence.

Le Dr Ftaeml se tenait aux côtés du plus avancé des Hroshii. Le vice-ministre lui adressa la parole :

— Dites-leur ce que notre Secrétaire général représente. Décrivez-le comme étant le chef de dix-sept puissantes planètes.

Le Rargyllien hésita.

— Et que dire du Président de votre Conseil ?

— En cette occasion, le Secrétaire général le représente également.

— Très bien, mon ami.

Le Rargyllien parla sur un ton haut perché qui rappela à Kiku les jappements d'un jeune chien. Le Hroshiu lui répondit brièvement dans le même langage. Tout à coup, le vice-ministre sentit s'évanouir la peur que lui avait inspirée le regard de la créature – il

n'était pas possible de se laisser impressionner par une personne dont la voix rappelait les plaintes d'un petit chiot abandonné – mais pour se rappeler aussitôt qu'on pouvait donner des ordres mortels sur n'importe quel ton.

Ftaeml parlait :

— Ici, à mon côté, se trouve... (Il émit une série de criailleries dans l'étrange langage)... commandant du navire et de l'expédition. Elle... non, peut-être que « il » conviendrait mieux... il est maréchal héréditaire et... (Il s'interrompt, chagriné.) Vous n'avez pas de rang équivalent. Peut-être devrais-je dire « maire du palais ».

Greenberg lança tout à trac :

— Que pensez-vous de « patron », docteur ?

— Très heureuse suggestion ! Oui, c'est la... le patron. Sa position sociale n'est pas tout à fait la plus haute, mais son autorité effective est presque illimitée.

— Sa position lui permet-elle de traiter à une échelle plénipotentiaire ? demanda Kiku.

— Oui, sans aucun doute !

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps.

Il fit à l'acteur un signe de tête discret, puis, se penchant vers un pupitre placé à ses côtés, actionna un microphone branché sur un circuit secret.

— Vous recevez tout ?

Une voix répondit à ses seules oreilles :

— Oui, monsieur. L'image a disparu une fois, mais tout va bien à présent.

— Le Secrétaire général et le commandant des Forces armées sont à l'écoute ?

— Je crois, monsieur. Leurs appareils sont branchés.

— Parfait.

Mr Kiku écouta le discours du Secrétaire général – court, mais digne, et entrecoupé par l'acteur de pauses suffisantes pour permettre à Ftaeml de traduire. Il souhaitait aux visiteurs la bienvenue sur la planète Terre, leur assurant que les peuples de la Fédération se réjouissaient de ce qu'ils aient retrouvé, en fin de compte, leur héritière perdue. Il affirmait que cet heureux accident devait être l'occasion, pour les Hroshii, d'occuper la place qui leur revenait dans la Communauté des Civilisations.

Puis il s'assit et ferma rapidement son esprit à tout ce qui se passait autour de lui, tout en gardant les yeux ouverts et le visage empreint d'une dignité bienveillante. Le sosie était capable de garder cette pose d'empereur romain pendant des heures sans remarquer réellement le défilé, la cérémonie ou l'assemblée qu'il présidait.

MacClure parla en termes concis, dans le même sens que le Secrétaire général.

— Nos représentants, conclut-il, sont prêts à discuter toute affaire concernant la Fédération et les nobles Hroshii.

— On applaudit, patron ? glissa Greenberg à Kiku. Normalement, quelqu'un devrait le faire, mais je ne crois pas qu'ils sachent comment s'y prendre...

— Taisez-vous, lui souffla aimablement Kiku. Dr Ftaeml, le commandant a-t-il un discours de cérémonie à faire ?

— Je ne crois pas. (Il s'adressa au chef Hroshii.) La réponse est une... critique sérieuse des deux discours qui viennent d'être faits plutôt qu'une réplique conforme aux usages. Il déclare que les Hroshii n'ont aucun besoin des autres races... d'essence inférieure... et dit que nous devrions maintenant passer aux affaires sérieuses sans plus de... futilités. Hem !

— S'il est vrai qu'ils n'ont aucun besoin de nous, voulez-vous lui demander, je vous en prie, pourquoi ils sont venus à nous et nous ont offert tous ces présents ?

— Mais c'est vous qui avez insisté sur ce point, mon ami ! répondit le Rargyllien au comble de l'étonnement.

— Je vous remercie, docteur, mais ce ne sont pas vos commentaires personnels qui m'intéressent. Veuillez lui demander une réponse, et sans l'influencer, je vous prie.

— Je vais essayer.

Ftaeml échangea plusieurs séries de geignements plaintifs avec le commandant hroshiu, puis revint à Kiku.

— Pardonnez-moi, mais il dit avoir accédé à vos enfantillages parce que c'était le moyen le plus simple d'accomplir sa tâche. Il désire à présent discuter la reddition de John Thomas Stuart.

— Dites-lui que le moment d'aborder ce sujet n'est pas venu. Le programme prévoit que nous mettions tout d'abord au point la question des relations diplomatiques.

— Veuillez m’excuser, monsieur. « Relations diplomatiques » est un concept malaisé à traduire. Voici plusieurs jours que je m’y emploie.

— Expliquez-lui que ce à quoi il assiste en ce moment est un exemple de relations diplomatiques. Des individus libres négociant d’égal à égal et avec des intentions pacifiques dans leur intérêt réciproque.

Le Rargyllien simula un soupir.

— Chacun de ces concepts est également ardu à transcrire. Je vais essayer.

Au bout d’un instant, il répondit :

— Le maréchal à titre héréditaire déclare que si ce que nous faisons là constitue des relations diplomatiques, tant mieux. Où est le jeune Stuart ?

— Pas si vite ! Notre programme sera suivi point par point. Ils doivent accepter que nous envoyions chez eux une ambassade et une mission d’ordre aussi bien culturel et scientifique qu’économique. Ils devront laisser chez nous une mission similaire et une ambassade. Des voyages réguliers entre les deux entités souveraines seront organisés. Avant que tout cela soit résolu, il ne pourra y avoir d’allusion au jeune Stuart.

— Je vais essayer de nouveau.

Ftaeml s’entretint longuement avec le patron hroshiu. La réplique fut brève.

— Il me charge de vous informer que tous ces points sont rejetés comme indignes de considération. Où est le jeune Stuart ?

— Dans ce cas, articula calmement Mr Kiku, dites-lui que nous ne traitons pas avec des barbares. Dites-leur qu’ils ramassent les ordures – soyez sûrs de trouver un mot d’égale vigueur – dont ils ont jonché notre planète natale et qu’ils retournent en vitesse à bord de leur vaisseau. Ils doivent décoller sur-le-champ, en emballant leur précieuse Lummox, de force s’il le faut, s’ils veulent jamais la revoir. Car on ne leur donnera plus jamais l’autorisation d’atterrir.

Ftaeml parut sur le point de verser les larmes qu’il était bien incapable de répandre.

— Mon cher ami, je vous supplie de ne pas les contrecarrer ! Je raconte des fables d’écolier, je sors de mes attributions

professionnelles, mais songez qu'ils pourraient, à l'instant, détruire cette ville sans avoir recours à leur navire !

— Transmettez-leur mon message. La conférence est terminée.

Mr Kiku se leva, rassembla les autres du regard et s'achemina vers le salon.

Le sosie prit les devants. MacClure empoigna Kiku par le bras et accorda son pas au sien.

— Henry ! C'est vous qui menez cette affaire, c'est entendu ! Mais ne devriez-vous pas discuter ? Ce sont des bêtes sauvages ! Ils pourraient...

— Monsieur, comme l'a fait remarquer un jour un de mes distingués prédécesseurs, quand on a affaire à certaines personnes, il faut leur écraser les pieds jusqu'à ce qu'ils s'excusent.

Il l'entraîna vers la porte.

— Mais supposez qu'ils ne cèdent pas ?

— C'est là le risque. Je vous en prie, ne discutons pas en leur présence.

Ils entrèrent dans le salon de repos dont la porte se referma sur eux.

— Honnête tentative, patron, dit Greenberg, mais maintenant, que fait-on ?

— On attend.

— D'accord.

Greenberg se dirigea nerveusement vers un écran mural et suivit la scène qui se déroulait dans la salle d'apparat. Les Hroshii n'étaient pas partis. Il devinait tout juste Ftaeml entouré de ces créatures dont la masse l'écrasait.

Le sosie vint à Kiku.

— C'est terminé pour moi, monsieur ?

— Oui, Arthur. Vous avez fait du bon travail.

— Merci. J'ai tout juste le temps d'enlever ce maquillage et d'aller voir la finale.

— Bon. Peut-être feriez-vous bien de changer votre apparence ici même ?

— La barbe ! Les photographes savent tous à quoi s'en tenir. Ils jouent notre jeu.

Il partit en sifflant. MacClure s'assit, alluma un cigare, tira une bouffée, le déposa.

— Henry, vous devriez prévenir le commandant des Forces armées.

— Il est au courant. Attendons.

Ils attendirent.

Greenberg dit soudain :

— Ftaeml arrive !

Il se précipita vers la porte et fit entrer le médusoïde.

Celui-ci paraissait très ému.

— Mon cher Mr Kiku, le commandant hroshiu déclare que, pour obtenir un accord rapide, ils acceptent vos étranges requêtes. Il insiste pour que vous livriez tout de suite John Thomas Stuart.

— Veuillez lui notifier qu'il a mal compris la nature des relations amicales entre deux peuples civilisés. Nous n'échangerons pas plus la liberté d'un de nos citoyens contre leurs faveurs sans valeur qu'ils n'échangeraient celle de leur Hroshia Lummo. Nous leur ordonnons donc de partir immédiatement.

— Mon cher ami, c'est avec la plus grande répugnance que je délivrerai ce message.

Il revint au bout d'un court instant.

— Ils acceptent vos conditions.

— Bon. Venez, Sergei. Mr MacClure, il n'est pas nécessaire que vous réapparaissiez, à moins que vous ne le désiriez.

Il entra dans la salle d'apparat, suivi de Ftaeml et de Greenberg.

Le « patron » hroshiu parut à Kiku plus hargneux que jamais, mais les détails de la transaction furent vite réglés : un nombre égal de Hroshii et d'humains pour constituer les missions, l'accueil à bord du vaisseau hroshii, un des Hroshii présents appointé ambassadeur auprès de la Fédération. Ftaeml lui assura que ce Hroshiu était d'un rang à peine inférieur à celui du commandant de l'expédition.

Ce dernier réclama à nouveau qu'on lui remette John Thomas Stuart.

Ftaeml ajouta, d'un ton inquiet :

— Je pense que vous avez pris toutes précautions nécessaires, mon ami ? La tournure de tout cela ne me plaît pas. Trop facile.

— Je ne vois aucune difficulté, docteur. Le jeune Stuart accepte de partir. À présent que nous sommes assurés de relations civilisées, tout se déroulera sans accroc. Veuillez toutefois vous assurer qu'ils

ont bien compris qu'il part en être libre, et non en esclave ni en animal domestique. Les Hroshii doivent nous garantir sa position et son retour, sur l'un de leurs vaisseaux, dès qu'il en manifestera le désir.

— Tout cela est faisable, répondit Ftaeml après un nouvel échange, hormis un détail que je qualifierais de mineur : le jeune Stuart sera membre de la maison de la Hroshia Lummo. Bien sûr – et ici, je traduis au plus près –, la question du retour du garçon, s'il s'effectue jamais, reste de sa discrétion à elle. Viendrait-elle à se lasser de lui et désirerait-elle le renvoyer qu'un vaisseau serait mis à disposition.

— Non.

— Non quoi, monsieur ?

— Une simple négation. Le sujet du jeune Stuart est clos.

Ftaeml se retourna vers ses clients.

— Ils disent qu'il n'y a pas de traité.

— Je sais. On ne signe pas de traités avec... ont-ils un mot signifiant « domestique » ?

— Ils ont des domestiques de plusieurs rangs, à des échelons différents.

— Employez le mot désignant la catégorie la plus basse. Dites-leur qu'il ne peut, en effet, y avoir de traité, puisque les domestiques n'ont pas le pouvoir de le négocier. Dites-leur de déguerpir, et sans délai.

Le Rargyllien regarda tristement Kiku.

— Je vous admire, mon ami, mais je ne vous envie pas.

Il se tourna vers le commandant de l'expédition et geignit pendant un long moment.

Le Hroshiu ouvrit grand la bouche, regarda Kiku et glapit comme un jeune chien battu. L'interprète sursauta et s'écarta de lui.

— Des injures terrifiantes... intraduisibles...

Le monstre continua d'émettre des sons aigus que Ftaeml tenta éperdument de traduire.

— Mépris... animaux de la pire espèce... dévorer avec joie... remonter à vos ancêtres et les dévorer aussi... votre vile race à laquelle il faut apprendre les bonnes manières... kidnappeurs... voleurs d'enfants...

Il s'interrompt, très agité.

Le Hroshiu s'avança lourdement vers l'estrade et se dressa jusqu'à se trouver nez à nez avec Mr Kiku. Greenberg glissa la main sous le pupitre et localisa la manette qui générerait un champ de rétention au niveau du parquet – cette installation existait de longue date, car la salle avait connu bien d'autres désordres.

Cependant, Mr Kiku resta de pierre.

Ils s'affrontèrent du regard, la créature massive d'outre-ciel et le vieil humain. On aurait pu entendre une mouche voler.

Soudain des glapissements éclatèrent au fond de la salle, comme si on corrigeait une bande de jeunes chiots. Le commandant hroshiu opéra une volte-face qui fit trembler le sol et jappa à l'adresse de ses gardes, qui lui répondirent. Il lança un ordre bref, et les douze Hroshii s'en furent à une vitesse ahurissante pour des êtres aussi massifs.

Kiku se leva et les suivit du regard. Greenberg l'agrippa par le bras.

— Patron ! Le commandant des Forces armées essaie de vous joindre !

Le vice-ministre se dégagea.

— Dites-lui de ne rien précipiter. Il est crucial d'agir sans précipitation. Notre voiture est prête ?

« On est désolés d'avoir tout gâché »

John Thomas Stuart aurait bien voulu assister à la conférence et il avait fallu lui en signifier l'interdiction formelle pour le décourager. Dans la suite de l'hôtel Universel qu'il occupait avec sa mère, il jouait aux dames avec son garde du corps lorsque Betty Sorenson surgit en compagnie de Miss Holtz. Myra Holtz appartenait au Deuxième Bureau du ministère des Affaires spatiales et dissimulait sa profession de policière sous une apparence agréable. Elle avait reçu de Mr Kiku des instructions très précises en ce qui concernait Betty : *Surveillez-la de très près. Cette petite a le goût de l'aventure un peu trop développé.*

Les deux gardiens se saluèrent.

— Salut, Johnnie, dit Betty. Comment se fait-il que tu n'assistes pas à la cérémonie du calumet de la paix ?

— Ils ne me l'ont pas permis.

— Tiens, à moi non plus.

Elle jeta un coup d'œil à la ronde.

— Où est la Duchesse ?

— Partie courir les magasins. Elle ne me parle plus. Ça ne l'a pas empêchée d'acheter dix-sept chapeaux. Qu'est-ce que tu as fait à ta figure ?

Betty se contempla dans le miroir.

— Ça te plaît ? C'est la dernière nouveauté : « Contours cosmiques ».

— Tu as l'air d'un zèbre.

— Tu n'es qu'un paysan ! Ed, ça vous plaît, n'est-ce pas ?

Ed Cowen leva les yeux du damier.

— Je ne peux pas savoir. Ma femme prétend que je n'ai pas de goût.

— Comme la plupart des hommes. Johnnie, on vient, Myra et moi, vous inviter tous les deux à faire une sortie. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ben... Je dois rester en contact avec le bureau, remarqua Ed. Ils peuvent vouloir vous voir à tout moment, maintenant.

— Bah ! lança Betty, vous avez un corpophone, non ? En tout cas, Myra en a un.

Cowen secoua la tête.

— Ne nous écartons pas des ordres donnés.

— Je suis en état d'arrestation ? insista Betty. Et Johnnie ?

— Mmm... non. Simple mesure de protection.

— Alors, vous n'avez qu'à le protéger là où il se trouve. Ou rester ici et jouer tout seul aux dames. Viens, Johnnie.

Cowen regarda Miss Holtz.

— Je pense que ça ira, Ed, dit-elle. On sera avec eux.

Il haussa les épaules et se leva.

— Pas question qu'on me voie avec toi si tu gardes ce machin-là sur ta figure, déclara subitement Johnnie à Betty. Va te débarbouiller.

— Mais écoute, Johnnie ! Il a fallu deux heures pour obtenir ça !

— Lave-toi la figure, ou on ne va nulle part. Vous n'êtes pas de mon avis, Miss Holtz ?

La déléguée Holtz n'avait, en plus de son fond de teint, qu'une petite estompe de fleur sur la joue gauche.

— Betty n'en a pas besoin... Pas à son âge.

— Vous n'êtes que des puritains ! déclara amèrement la jeune fille, mais elle ne s'en dirigea pas moins vers la salle de bains et en ressortit quelques instants après, le visage lisse et net.

— Me voilà toute nue. Allons-y !

Il y eut une autre discussion devant l'ascenseur, mais, cette fois, Ed l'emporta, et au lieu de descendre dans la rue, ils montèrent sur le toit afin d'attraper un aérotaxi à bord duquel ils pourraient survoler la ville.

— On vous a tous les deux trop vus en photo dans les journaux, ces derniers temps. Et il y a dans cette ville plus de gens déchaînés que dans un grand magasin les jours de solde. Je ne veux pas d'incidents.

— Où va-t-on, chef ? demanda le pilote.

— Baladez-nous au-dessus de la ville et montrez-nous ce qu'il y a à voir. Mettez votre compteur sur le tarif horaire.

— J'ai une idée, coupa Johnnie, emmenez-nous au-dessus de l'astroport.

— Non, corrigea Cowen, pas là-bas.

— Pourquoi pas, Ed ? Je n'ai pas encore vu Lummo. Je veux le voir ! Il se peut qu'il n'aille pas bien.

— Absolument impossible. Il est formellement interdit d'approcher le vaisseau des Hroshii.

— Je peux quand même voir Lummo de loin, sans qu'on se pose, non ?

— Non !

— Mais...

— Ne fais pas attention à lui, intervint Betty. On prend un autre taxi. J'ai de l'argent, Johnnie. À bientôt, Ed.

— Écoutez, dit le pilote, je veux bien vous emmener jusqu'à Tombouctou si ça vous chante, mais je n'ai pas le droit de stationner plus longtemps au-dessus d'une plate-forme d'atterrissage. Ça énerve les flics.

— À l'astroport, jeta Cowen, résigné.

Sauf à l'entrée du boulevard des Soleils, où ils s'étaient écartés afin de laisser passer la délégation qui devait s'y engager, des gardes armés étaient stationnés autour de l'espace assigné aux Hroshii. Sur le boulevard même, ils longeaient l'avenue jusqu'aux immeubles officiels. Au centre du terrain gardé se dressait, trapue et laide, la navette de transbordement hroshii, presque aussi grande qu'un vaisseau interstellaire terrien.

Johnnie la contempla en se demandant ce qu'il ressentirait, une fois sur Hroshijud... Cette idée le gênait, non qu'il ait peur, mais il n'avait pas encore avoué à Betty ce projet de départ. À diverses reprises, il avait tenté d'y faire allusion, mais sans jamais oser aller jusqu'au bout.

D'autres curieux volaient alentour et une foule dispersée flânait derrière le cordon des gardes armés. Rien ne demeurerait longtemps un sujet d'étonnement à Capitale. Ses habitants se targuaient d'être blasés ; de fait, les Hroshii n'avaient rien d'extraordinaire, comparés à une douzaine d'autres races, dont certaines appartenaient à la Fédération.

Ils grouillaient autour de leur navire, affaires à d'inexplicables tâches auprès d'objets qu'ils avaient installés. Johnnie tenta d'en estimer le nombre, mais ce calcul se révéla aussi vain que d'essayer de compter le nombre de fèves contenues dans une bouteille. Sûrement des dizaines... Mais combien, en tout ?

Tout à coup, il s'écria :

— Hé ! Voilà Lummie !

Betty tendit le cou.

— Où ça, Johnnie ?

— Il sort de derrière le vaisseau ! (Le jeune homme se tourna vers le pilote.) Dites, monsieur, vous voulez bien aller là-bas ? Aussi près qu'on nous le permettra ?

Le pilote regarda Cowen qui, résigné, hocha la tête. Ils contournèrent les sentinelles de la police et se rapprochèrent de l'astronef par la direction opposée. À présent, LummoX était bien visible. Un groupe de Hroshii, beaucoup plus petits, l'escortait.

— Si seulement j'avais des jumelles, se lamenta Johnnie. Je ne le vois pas bien !

— Dans la boîte à gants, dit le pilote.

Johnnie les prit. Il s'agissait d'une version optique sans intensification électronique, mais LummoX grossit encore lorsqu'il les porta à ses yeux pour étudier son visage.

— Alors ? demanda Betty. Ton diagnostic ?

— Il m'a l'air bien, mais amaigri. Je me demande s'ils le nourrissent convenablement.

— Mr Greenberg m'a dit que LummoX ne recevait aucune nourriture. Je croyais que tu le savais.

— Quoi ? Ils ne peuvent pas le traiter comme ça !

— Je ne vois pas trop ce qu'on peut y faire.

Johnnie baissa la vitre pour essayer d'obtenir une meilleure vue.

— Dites, vous ne pourriez pas vous approcher encore un peu ? Et descendre plus bas, peut-être ? Je voudrais tellement voir quelle mine il a...

Cowen secoua la tête et le pilote grommela :

— J'veux pas d'ennuis avec les flics.

Mais il s'approcha, jusqu'à s'aligner sur les aérocarS de police.

Presque aussitôt un haut-parleur clama :

— Eh ! Vous ! Le numéro quatre cent quatre-vingt-quatre ! Où croyez-vous aller, avec votre boîte de conserve ? Circulez, circulez !

Le pilote amorça une manœuvre de retraite. Les jumelles toujours collées aux yeux, John Thomas s'exclama :

— Oh, zut ! Je me demande s'il peut m'entendre ? Lummie ! hurla-t-il dans le vent. Ohé ! Lummo !

La Hroshia leva la tête et lança de tous côtés des regards éperdus.

Cowen empoigna Johnnie et tendit la main vers la poignée de la vitre, mais le jeune homme le repoussa avec colère.

— Allez vous faire cuire un œuf ! J'en ai assez qu'on me bouscule ! *Lummo !* C'est Johnnie, mon gars ! Par ici ! Ramène-toi !

Cowen l'attira brutalement à l'intérieur et claqua la vitre.

— Je savais qu'on n'aurait jamais dû venir ici ! Chauffeur, on dégage.

— Bien volontiers !

— Mais restez juste derrière la ligne des voitures de police. Je veux voir ce qui se passe en bas.

— Faudrait savoir ce que vous voulez...

On n'avait guère besoin de jumelles pour voir ce qui se passait en bas.

Lummo fila tout droit vers l'aérotaxi en éparpillant son escorte. Arrivée à la barrière, la Hroshia la traversa délibérément, sans perdre la peine de se couler par-dessus.

— Dieux du ciel ! souffla Cowen. Mais le champ de rétention va l'arrêter.

Il ne l'arrêta pas. Lummo ralentit, mais le mouvement – aussi inexorable que celui d'un glacier – de ses puissantes pattes dans une atmosphère qui semblait avoir adopté la consistance d'une boue épaisse la poussait vers un point situé juste au-dessous de l'aérotaxi.

À sa suite, d'autres Hroshii se déversèrent par la brèche à travers la barrière. Le champ de rétention freinait leur avance, sans la stopper pour autant. Sous les yeux de Cowen, Lummo se libéra de la zone électromagnétique et se rapprocha d'eux au galop, au grand dam des curieux qui s'écartaient, terrifiés.

— Myra, lança Cowen, contactez l'armée ! J'appelle le bureau !

Betty l'empoigna par la manche.

— Non.

— Hein ? Encore vous ? La ferme, ou vous allez faire connaissance avec le plat de ma main !

— Mr Cowen, *écoutez !* Ça ne sert à rien d'appeler de l'aide. Il n'y a que Johnnie qui puisse faire obéir Lummo... et *eux* n'écouteront qu'elle. Vous le savez. Déposez-le pour qu'il parle à Lummie... sinon, il va y avoir des tas de blessés et ce sera votre faute.

L'officier de première classe des Services de sécurité Edwin Cowen la dévisagea en se remémorant sa carrière passée et ses espoirs d'avenir, puis, presque aussitôt, prit une courageuse décision.

— Posez-vous, ordonna-t-il au pilote. Qu'on puisse descendre, le gamin et moi.

— Je vous compte un supplément, maugréa le chauffeur, qui atterrit si brusquement qu'ils tressautèrent sur leurs sièges.

Cowen ouvrit aussitôt la portière et s'élança sur les talons de John Thomas. Myra Holtz tenta de retenir Betty, sans succès, et la suivit d'un bond à l'instant où l'appareil s'élevait de nouveau.

— Johnnie ! cria Lummo, les bras tendus en un geste universel de bienvenue.

Le jeune homme courut vers la bête d'outre-ciel.

— Lummie ! Tu vas bien ?

— Oui. Pourquoi ça n'irait pas ? Salut, Betty !

— Salut, Lummie.

— Mais j'ai faim, ajouta rêveusement Lummo.

— On va y remédier.

— Oh, c'est comme ça. Il paraît que je ne dois pas manger, ces temps-ci.

John Thomas allait relever cette étonnante remarque lorsqu'il vit Miss Holtz s'écarter vivement d'un des Hroshii. Comme incertains de la conduite à adopter en pareil cas, d'autres leur tournaient autour. Voyant Ed Cowen sortir son revolver et se placer entre Myra et le Hroshiu, il s'écria :

— Lummo ! Ces deux-là sont mes amis ! Dis aux tiens de les laisser tranquilles et de rentrer ! Vite !

— Comme tu voudras, Johnnie.

La Hroshia émit une série de jappements vers ceux de son espèce et fut obéie sur-le-champ.

— Et fais-nous une selle. On t'accompagne. On a des tas de choses à se dire.

— Bien sûr.

Ils montèrent sur son dos, John Thomas tendant la main à Betty pour l'aider, puis Lummo rebroussa chemin pour, une fois à la hauteur du champ de force, donner un ordre bref à l'un des Hroshii qui sembla lancer un appel vers quelqu'un plus loin. Aussitôt, le champ de rétention disparut. Ils avancèrent sans plus de difficultés.

À leur arrivée sur les lieux, Mr Kiku, Sergei Greenberg et le Dr Ftaeml trouvèrent deux armées se regardant en chiens de faïence. Tous les Hroshii étaient repassés de l'autre côté de la barrière brisée. Des vaisseaux militaires avaient remplacé les aérocars de police et là-haut, hors de vue, des bombardiers se tenaient prêts à une intervention qui aurait transformé le voisinage en désert radioactif.

Le Secrétaire général et le commandant des Forces armées les attendaient devant la barricade.

— Ah, vous voilà, Henry, dit le Secrétaire général d'un air grave. Il semble que nous ayons échoué. Vous n'y êtes pour rien.

Mr Kiku regarda les Hroshii massés alentour.

— Peut-être.

Le commandant des Forces armées ajouta :

— J'ai donné des ordres pour faire évacuer la zone de l'explosion au plus vite. Mais s'il faut bombarder, on ne pourra rien pour les deux jeunes gens là-bas.

— Dans ce cas, ne faisons rien, voulez-vous ? Pas encore.

— Je crains que la gravité de la situation ne vous échappe, monsieur le vice-ministre. Rappelez-vous qu'on avait placé un champ de rétention autour de la zone. Il a disparu. Ils l'ont neutralisé. Et pas seulement ici. Partout.

— Vraiment ? Peut-être est-ce vous, général, qui ne comprenez pas la gravité de la situation ? Quoi qu'il en soit, un échange de paroles ne peut faire de tort à personne. Venez, Sergei. Vous nous suivez, docteur ?

Mr Kiku s'éloigna du groupe formé autour du Secrétaire général et se dirigea vers la brèche dans la barricade. Le vent qui balayait l'immense astroport l'obligea à tenir son chapeau.

— Je n’aime pas le vent, confia-t-il à Ftaeml. Trop agité, le vent.

— Une véritable tempête menace, répondit le Rargyllien avec pondération. Mon ami, est-ce bien sage ? Ils ne me toucheront pas ; je suis leur employé. Mais vous...

— Que puis-je faire d’autre ?

— Je l’ignore. Mais il est des situations où le courage ne sert de rien.

— Sans doute. Je n’en ai pas encore vécu une seule.

— On ne fait jamais l’expérience que d’une seule.

Ils approchaient de la foule des Hroshii qui entourait Lummo et aperçurent les deux jeunes gens sur le dos de la Hroshia, cent mètres plus loin. Kiku s’arrêta.

— Dites-leur de nous laisser passer. Je désire m’approcher de la Hroshia Lummo.

Pendant que Ftaeml traduisait, personne ne broncha, même si les Hroshii semblaient mal à l’aise.

— Si on demandait à Lummo et aux gosses de venir, patron ? proposa Greenberg. Ces gars-là ne m’ont pas l’air bien disposés.

— Non. Je n’aimerais pas crier dans ce vent. Mais veuillez prier Stuart de faire s’écarter ces créatures afin de nous laisser passer.

— Oui, patron. Ça me plaira de raconter ça à mes petits-enfants... si je vis assez vieux pour devenir grand-père. Johnnie ! cria-t-il. Demandez à Lummo de faire dégager le chemin !

— Entendu !

Comme balayé par une tornade, un passage suffisant pour une colonne de soldats s’ouvrit devant eux. Le petit groupe s’avança entre les rangées de Hroshii. Greenberg sentit la chair de poule gagner son dos. Quant à Mr Kiku, son seul souci paraissait être la lutte qu’il menait contre le vent pour tenir son couvre-chef en place. Il murmura un juron en l’enfonçant sur son crâne.

Ils s’arrêtèrent devant Lummo.

— Bonjour, Mr Kiku, lança John Thomas. On descend de là ?

— Cela vaudrait sans doute mieux.

Le jeune homme se laissa glisser à terre, puis rattrapa Betty au vol.

— Je suis désolé, monsieur. On est désolés d’avoir tout gâché.

— Vous ne l’êtes pas tant que moi. Mais tout n’est peut-être pas perdu. Vous voulez bien me présenter à votre amie, s’il vous plaît ?

— Oh, bien sûr ! LummoX, voici Mr Kiku. Il est très gentil, c'est un ami.

— Comment allez-vous, Mr Kiku ?

— Et vous, LummoX ? (Kiku parut songeur.) Docteur, n'est-ce pas le commandant que j'aperçois près de la Hroshia ? Celui qui a dans l'œil cet éclat mauvais ?

— Vous avez raison, c'est bien lui.

— Hm... Voulez-vous lui demander s'il a relaté la conférence à sa maîtresse ?

— Très bien. (Le médusoïde s'adressa au Hroshiu et écouta la réponse.) Il dit que non.

— Hmm... John Thomas, nous avons conclu un traité avec les Hroshii pour la réalisation du projet dont je vous ai entretenu. Mais lorsqu'ils ont découvert qu'on ne vous laisserait pas partir sans garanties de leur part, ils se sont désistés. Pouvez-vous nous aider à découvrir si cette attitude était bien conforme aux vœux de votre amie ?

— Vous parlez de LummoX ? D'accord.

— Merci. Un petit instant... Dr Ftaeml, auriez-vous la bonté de faire part des points essentiels de notre entente à la Hroshia LummoX ? En présence du commandant ? Ou croyez-vous que ces concepts soient encore trop arduX pour elle ?

— Pourquoi le seraient-ils ? Ne l'oubliez pas : lorsqu'on l'a amenée ici, elle devait avoir environ deux cents de vos années.

— Tant que ça ? Bien, allez-y.

Dans les étranges jappements qui constituaient la langue des Hroshii, le Rargyllien s'adressa à LummoX.

Elle ne l'interrompt qu'à une ou deux reprises, mais lorsqu'il eut terminé son laïus, elle parla au commandant.

Ftaeml traduisit :

— Elle lui demande : « Est-il possible que ce soit vrai ? »

Tant bien que mal dans le peu d'espace libre que laissait la foule, le commandant rampa jusqu'à LummoX. Les pattes rétractées sous son corps massif, il avait tout l'air d'une chenille. Sans lever la tête, il se mit à geindre sa réponse.

— Il admet la véracité des faits, mais plaide la nécessité de sa conduite.

— J'aimerais bien qu'il se dépêche, dit Kiku en frissonnant. Je me gèle.

Ses maigres genoux tremblaient.

— Elle n'accepte pas l'excuse. Je vous épargnerai la formulation exacte, mais elle s'exprime admirablement.

Subitement, Lummo se dressa, soulevant de terre ses quatre pattes de devant, et glapit. Bras rétractés, elle projeta sa tête vers le bas et frappa l'infortuné commandant. Ce coup de massue le projeta dans les airs et le précipita dans la foule avoisinante. Il se releva lentement et revint vers Lummo. Celle-ci reprit la parole.

— Elle dit... Comme j'aimerais que vous puissiez l'entendre dans sa langue !... elle dit que tant que durera la galaxie, les amis de Johnnie seront les siens. Ceux qui ne sont pas les amis de ses amis ne sont rien, moins que rien. Elle ne souffrira pas une seconde leur vue. Elle exige que ses sentiments soient ceux de toute sa race. Elle le leur ordonne au nom de... ici elle détaille son ascendance, fort complexe, sans en omettre une seule branche ce qui est quelque peu fastidieux... Voulez-vous que j'en tente tout de même la traduction ?

— Inutile. Un oui reste un oui, dans quelque langue que ce soit.

— Mais elle le dit avec lyrisme. Elle évoque les merveilles et les horreurs du passé...

— Ce qui m'intéresse, c'est de connaître leur impact sur l'avenir... et de me mettre à l'abri de ce sale vent. (Kiku éternua.) Allons bon !

Le Dr Ftaeml ôta sa cape et la posa sur les frêles épaules du diplomate.

— Mon ami... mon frère... Permettez-moi...

— Non, non, vous allez prendre froid.

— Je ne risque rien.

— Soit, si vous y tenez, partageons-la.

— Je suis honoré, murmura le médusoïde.

Ses tentacules s'agitèrent, signe d'une vive émotion.

Ils s'enveloppèrent dans la cape tandis que Lummo terminait sa péroraison.

Betty se tourna vers Johnnie.

— Tu n'en as jamais fait autant pour moi.

— Arrête, tête de pioche, tu sais bien que tu n'as jamais froid.

— Passe-moi au moins le bras autour des épaules.

— Hein ? Devant tout le monde ? Va te blottir contre Lummo.

Pendant qu'elle parlait, la Hroshia était demeurée dressée. Au fur et à mesure, les Hroshii assemblés s'affaissèrent peu à peu, rétractant leurs jambes pour se trouver dans l'humble position adoptée par le commandant. Elle ponctua la fin de son discours d'une note cinglante et ils commencèrent à se disperser.

— Elle dit qu'elle désire être seule avec ses amis, annonça Ftaeml.

— Demandez-lui, s'il vous plaît, d'assurer à son ami John Thomas que ses propos constituent un engagement formel.

Tandis que les Hroshii s'empressaient de s'éloigner, Ftaeml s'adressa à Lummo. Elle l'écouta puis, se tournant vers John Thomas, dit de sa voix de petite fille :

— C'est vrai, Johnnie. La main sur le cœur.

Il hocha la tête en signe d'acquiescement solennel.

— Ne vous faites plus de bile, Mr Kiku, dit-il. C'est du solide.

Quatre-vingt-dix-sept coupelles à cornichons

— Faites-la entrer.

Mr Kiku se frotta nerveusement les mains, jetant un dernier coup d'œil sur la table à thé, s'assurant que cette petite salle de conférences était bien l'endroit parfait pour disposer favorablement sa visiteuse.

Une porte s'irisa, et Betty Sorenson entra.

— Bonjour, Mr Kiku, dit-elle d'une voix de miel avant de prendre place dans un fauteuil où elle affecta une posture étudiée.

— Comment allez-vous, Miss Sorenson ?

— Vous pouvez m'appeler Betty. Tous mes amis le font.

— Je serai ravi d'être du nombre.

Il la regarda et frémit. Betty innovait un maquillage qui donnait à son visage l'aspect d'un échiquier. Par ailleurs, elle s'était livrée de toute évidence à quelques achats et arborait une tenue vestimentaire qui aurait mieux convenu à une femme plus âgée. Il dut se remémorer que les mœurs évoluaient.

— Hum, ma chère, j'ai quelque embarras à vous révéler la raison de mon invitation.

— Prenez votre temps, Mr Kiku. Je ne suis pas pressée.

— Voulez-vous du thé ?

— Si vous me permettez de nous le servir. Rien de tel pour briser la glace.

Il la laissa faire, puis se rencogna dans son siège, sa tasse entre les mains, dans une posture détendue qui n'était qu'une façade.

— J'espère que votre séjour à Capitale a été agréable ?

— Oh oui ! Jusqu'ici, il ne m'était jamais arrivé de pouvoir dépenser sans compter ! Tout le monde devrait avoir droit à des notes de frais.

— Profitez-en. Dans le budget annuel, ça ne se verra même pas. Littéralement parlant. Les fonds secrets. Heu... J'ai cru comprendre que vous êtes orpheline ?

— Orpheline légale. Mon tuteur est le Foyer des enfants libres de Westville. Pourquoi cette question ?

— Vous n'êtes donc pas encore majeure ?

— Ça dépend. J'estime l'être, mais la loi en décide autrement. De toute façon, je n'ai plus longtemps à patienter, ouf !

— Hmm, oui. J'avoue que... j'étais déjà au courant.

— Je m'en doutais un peu. De quoi s'agit-il ?

— Hum ! Si je vous racontais une petite histoire ? Avez-vous jamais élevé des lapins ? ou des chats ?

— J'ai eu des chats.

— Nous avons une petite difficulté à résoudre, au sujet de Lummo. Oh, rien de grave. Cela ne changera rien à notre accord, puisqu'elle a donné sa parole. Toutefois, si nous pouvions obliger cette Hroshia sur un certain point, cela faciliterait nos rapports et améliorerait nos relations à venir...

— Je ne suis pas au courant de...

— Bien sûr ! Suis-je bête ! Voyons, vous n'êtes pas sans savoir que Lummo a été pendant longtemps, disons, le petit compagnon de John Thomas ?...

— Certes, ça a même tourné d'une drôle de façon, vous ne trouvez pas ?

— En effet. Et avant cela, elle a été celui de son père, de son grand-père et ainsi de suite durant quatre générations.

— Oui, bien sûr. Personne n'aurait pu souhaiter un compagnon plus aimable.

— Justement, Miss Sorenson... Betty. C'est là le point de vue de John Thomas et de ses ascendants. Mais il y a toujours deux points de vue. Dans l'esprit de Lummo, c'est John Thomas qui était son petit compagnon. C'est elle qui s'occupait d'élever les John Thomas.

Betty écarquilla les yeux, puis s'étouffa de rire.

— Oh, Mr Kiku ! Ce n'est pas possible !

— Je vous assure qu'il ne s'agit pas là d'une plaisanterie. Cette divergence de points de vue est rendue plausible du fait même de la différence de durée de leurs existences respectives. LummoX a effectivement élevé plusieurs générations de John Thomas. Ça été l'unique, la principale occupation de cette Hroshia. Cela paraît incroyable, puisque LummoX était et demeure une enfant, mais...

Essayant de contrôler son hilarité, Betty balbutia :

— Élever des John Thomas !... Est-ce que Johnnie est au courant ?

— Oui. Heu ! Enfin, je lui ai présenté la chose... différemment.

— Et Mrs Stuart ?

— Ah... Je n'ai pas jugé nécessaire de l'en informer.

— Je pourrai le faire ? Je veux voir sa figure. « Élever des John Thomas. » Bon sang !

— Ce serait cruel, dit Mr Kiku avec sévérité.

— Oui, j'imagine. Bon, je me retiendrai. Mais je peux en rêver, hein ?

— Tout le monde peut rêver. Pour vous dire la suite de cette histoire, il semble que cet innocent passe-temps ait rendu LummoX heureuse... et... elle comptait le poursuivre indéfiniment, ce qui constitue notre problème actuel. Les Hroshii ne veulent pas rentrer chez eux, leur héritière s'étant mis en tête de continuer son élevage de John Thomas.

Kiku hésita à poursuivre.

— Eh bien, Mr Kiku, je vous écoute.

— Dites-moi, Betty... Miss Sorenson. Quels sont vos projets ?

— Mes projets ? Je n'en ai encore discuté avec personne...

— Pardonnez-moi si j'empiète ainsi sur votre vie privée, mais voyez-vous, pour mener à bien certains projets, il est nécessaire que certaines conditions soient remplies, et LummoX a conscience d'une de ces conditions... Heu ! Disons cela autrement... Si nous avons un lapin... ou un chat...

Il se tut, l'air malheureux.

La jeune fille l'examina attentivement.

— Mr Kiku, êtes-vous en train d'essayer de me dire qu'il faut deux lapins pour engendrer davantage de lapins ?

— Oui. Enfin, cela en fait partie.

— Diable ! Pourquoi tant de diplomatie ? Tout le monde le sait. Vous vouliez aussi me dire, je suppose, que LummoX n'ignore pas que la règle s'applique également aux John Thomas ?

Il ne put qu'acquiescer d'un signe de tête. Betty sourit gentiment.

— Mon pauvre, vous auriez dû m'écrire un mot à ce sujet. Vous auriez moins souffert. Il vaut peut-être mieux que je parle pour vous ? Vous avez pensé que j'avais un rôle à jouer dans cette affaire.

— Pour rien au monde je ne voudrais me mêler de votre vie privée. Je comptais simplement vous demander quelles étaient vos intentions.

— Au sujet de John Thomas ? Je veux me marier avec lui, bien sûr.

Kiku poussa un soupir de soulagement.

— Merci, dit-il.

— Oh, je ne le fais pas pour vous être agréable.

— Oh ! non. Je vous remerciais pour votre aide.

— Remerciez plutôt LummoX. Cette bonne vieille Lummie ! Elle n'est pas tombée de la dernière pluie.

— Dois-je comprendre que c'est déjà réglé ?

— Hein ? Je ne lui ai pas encore fait ma demande. J'attendais que le départ du navire soit plus proche. Vous savez comme les hommes sont nerveux et agités. Je ne voulais pas lui laisser le temps de se tracasser. Comment votre femme vous a-t-elle fait sa demande ? Sur-le-champ ? Ou elle a laissé au fruit le temps de mûrir ?

— Heu... les coutumes de mon pays sont différentes. Son père s'est arrangé avec mon père.

— Mais c'est de l'esclavage ! s'écria la jeune fille, choquée.

— Sans doute... Pourtant, je suis un esclave plutôt satisfait. (Il se leva.) Je suis ravi que nous ayons pu deviser si agréablement.

— Une seconde, s'il vous plaît, Mr Kiku. Il nous reste un ou deux problèmes à régler. Qu'avez-vous l'intention de faire pour John Thomas ?

— Comment cela ?

— Oui, quels arrangements avez-vous pris pour lui ?

— Financièrement, nous serons très généreux. Il pourra vouer la majeure partie de son temps à ses études et, de plus, je pense lui

accorder un titre honorifique : attaché spécial, adjoint au secrétaire d'ambassade ou quelque chose de ce genre.

Betty demeura un moment silencieuse.

— Bien entendu, puisque vous l'accompagnerez, nous pourrions aussi vous attribuer un statut officiel. Heu... Assistante spéciale, avec des honoraires similaires aux siens. Qu'en dites-vous ? Un joli pécule pour vous deux, à votre retour. Si vous revenez.

Elle secoua la tête.

— Si Johnnie n'est pas ambitieux, je le suis, moi.

— Oui ?

— Il faut qu'il soit nommé ambassadeur auprès des Hroshii.

— Ma chère demoiselle ! dit Kiku lorsqu'il retrouva sa voix. Ce n'est pas possible.

— Ça me paraît très possible, au contraire ! Voyons, Mr MacClure, qui devait occuper ce poste, a pris peur et vous a laissé en plan, si je ne m'abuse ? N'essayez pas de nier, je le sais. J'ai maintenant mes antennes au sein du ministère. Par conséquent, la place est libre. Libre pour Johnnie.

— Mais, ma chère enfant, il ne s'agit pas là d'un poste pour un jeune homme sans expérience... Cela malgré la bonne impression que j'ai de John Thomas...

— MacClure n'aurait été qu'un homme de paille, n'est-ce pas ? Ne protestez pas, tout le monde le sait ! Johnnie, lui, ne sera pas une doublure. Personne n'en sait autant que lui sur les Hroshii.

— Loin de moi l'idée de nier ses mérites. Ils nous seront d'une grande utilité. Mais ambassadeur ! Non.

— Si.

— Chargé d'affaires ? Même si c'est déjà un poste très important, je vous ferai cette concession. Mais ce sera Mr Greenberg l'ambassadeur. Il nous faut un diplomate.

— En quoi le rôle de diplomate est-il tellement difficile ? Autrement dit, qu'aurait fait Mr MacClure que mon Johnnie ne puisse réaliser mieux que lui ?

Il poussa un profond soupir.

— Un point pour vous. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il arrive parfois que l'on ait à faire face à certaines contingences, et que l'on soit tenu de les accepter, parce que l'on ne peut faire

autrement. Mais ce n'est pas le cas, et si vous étiez ma fille, je vous donnerais une bonne fessée. La réponse est : Non.

Elle eut un sourire plein de malice.

— Je pourrais être plus forte que vous ! Mais revenons aux choses sérieuses. Je crois que vous n'avez pas compris la situation.

— Vraiment ?

— Vraiment. Nous sommes, Johnnie et moi, indispensables à la réussite de cette entreprise, vous êtes bien d'accord ? Surtout Johnnie.

— Oui, surtout Johnnie. Vous-même n'êtes pas absolument indispensable... heu... pour les John Thomas à venir...

— Vous voulez parier ? Vous croyez que John Thomas s'éloignera de cette planète d'un centimètre, si je m'y oppose ?

— Hum ! Je me le demande...

— Moi aussi, je me le demande. Pourtant, je lui poserait la question – et on verra ce qu'il répondra. Et si je gagne, savez-vous où vous vous retrouverez ? Là-bas, dans le vent, à essayer de vous sortir d'une nouvelle histoire inextricable... Mais cette fois, ce sera sans l'aide de Johnnie.

Kiku traversa le salon de son pas lent, alla s'appuyer à une baie et contempla la rue. Puis il se retourna.

— Encore un peu de thé, monsieur ? demanda Betty.

— Merci, non. Savez-vous, mademoiselle, ce qu'est un ambassadeur extraordinaire ? Un ministre plénipotentiaire ?

— J'ai déjà entendu prononcer ces mots.

— C'est un poste comportant le rang et les appointements d'un ambassadeur, créé dans des circonstances tout à fait spéciales comme celle-ci. Mr Greenberg sera notre ambassadeur et en aura l'autorité. En ce qui concerne John Thomas, il lui sera accordé le titre, purement nominal, d'ambassadeur extraordinaire.

— Le titre... et les émoluments. Il se trouve que j'ai pris goût au lèche-vitrines.

— Et les émoluments. Jeune fille, vous réunissez, semble-t-il, l'astuce du renard et la ténacité du bouledogue. Marché conclu, sous réserve, bien sûr, d'obtenir l'assentiment de John Thomas.

Elle pouffa.

— Oh, il acceptera !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je mise sur son bon sens et sa modestie naturelle, opposés à votre... avarice. Je crois qu'il préférera en fin de compte un poste d'assistant au secrétariat d'ambassade. Nous verrons.

— Oh ! oui, nous verrons. À propos, où est-il ?

— Hein ?

— Il n'est pas à l'hôtel. Il doit être ici, dans l'immeuble ?

— C'est exact.

— Bon. (Elle s'approcha de lui en souriant.) Je vous aime bien, Mr Kiku. Voudriez-vous avoir la gentillesse de me faire envoyer Johnnie ? Et de nous laisser seuls ? Cela me prendra environ vingt minutes. Tout ira très bien.

— Miss Sorenson, demanda le vice-ministre d'un air rêveur, comment se fait-il que vous ne réclamiez pas le poste d'ambassadeur pour vous-même ?

Le seul extraterrestre à assister au mariage fut LummoX. Mr Kiku servit de témoin à la mariée. Il constata, non sans surprise, qu'elle n'était pas maquillée. Ce qui lui donna à penser qu'après tout, peut-être le plus jeune des secrétaires d'ambassade avait-il une chance d'être maître chez lui.

Ils reçurent de nombreux cadeaux inutiles, pour la plupart offerts par des inconnus, dont quatre-vingt-dix-sept coupelles à cornichons et, plus coûteux, deux billets pour Hawaï... Mrs Stuart mère pleura beaucoup, se fit photographier sous tous les angles et s'amusa énormément. Mr Kiku se laissa bien aller à verser une larme ou deux pendant la cérémonie, mais c'était un homme très sentimental. Bref, ce fut un mariage très réussi.

Le lendemain matin, Mr Kiku se retrouva à son bureau. Les brochures vantant les fermes du Kenya s'étaient bien devant lui, mais il ne les voyait pas, ni n'accordait d'attention aux témoins qui clignotaient. Il se rappelait vaguement avoir la veille, après la cérémonie, fait le tour de tous les night-clubs de la ville avec le Dr Ftaeml. Mis à part un léger bourdonnement, assez curieux, dans sa tête, et des réflexes peut-être pas tout à fait aussi vifs qu'à l'ordinaire, il se sentait en pleine forme et ignorait avoir jamais possédé un estomac qui l'ait fait souffrir.

Il essayait de se remémorer les petites causes à l'origine de ces grands effets : tous ces soucis, tous ces graves ennuis parce qu'un jour, plus d'un siècle auparavant, un matelot écervelé n'avait pas eu la sagesse de respecter une forme de vie étrangère avant qu'on n'ait établi un terrain d'entente entre les deux races... Oh ! sottos gens !

Non, se dit-il, il ne faut pas se hâter de juger les autres, de peur de rencontrer sa propre image dans un miroir.

Qu'avait donc dit ce bon vieux Ftaeml hier au soir ?... Voyons... Quelque chose au sujet des Hroshii... Qu'ils n'auraient pu endommager la Terre aussi gravement que lui, Ftaeml, l'avait laissé entendre... Bien sûr, un Rargyllien ne mentait jamais ; du moins professionnellement. Mais... hésiterait-on à embellir la vérité, si cela aidait à conclure des négociations mal engagées ?

Enfin, puisque tout se résolvait sans dommages, inutile de se poser la question. Cela valait peut-être mieux ainsi.

Et puis, les prochains païens à se montrer pourraient bien, eux, ne pas bluffer. Ce serait bien ennuyeux.

La voix de Mildred lui parvint :

— Mr Kiku, la délégation randavienne attend.

— Dites-leur que je suis en train de muer !

— Pardon, monsieur ?

— Laissez tomber. Dites-leur que j'arrive. Salle de réunion Est.

Il soupira, décida de s'octroyer une unique pilule, puis se leva et se dirigea vers la porte, prêt à boucher du doigt un autre trou dans le barrage. Les Chinois ont raison, se dit-il. Quand on se charge d'autrui, on ne peut plus retourner en arrière.

Mais il se sentait toujours d'humeur joyeuse, au point de chanter un bout de la seule chanson qu'il connaissait par cœur.

— Pas de morale à cette histoire, à cette histoire pas de fin. Ce que montre cette histoire, c'est que chacun est un gredin.

Pendant ce temps, à l'astroport, le nouveau ministre des Affaires spatiales adressait des adieux officiels aux nobles Hroshii. Son Altesse impériale, Infante de sa race, 213^e de sa lignée, héritière matriarcale des Sept Soleils, future gouvernante de neuf milliards d'êtres de son espèce et surnommée, voici peu encore, « Lummo », se fit un grand plaisir d'emmener ses deux petits compagnons à bord du yacht impérial.

Fin